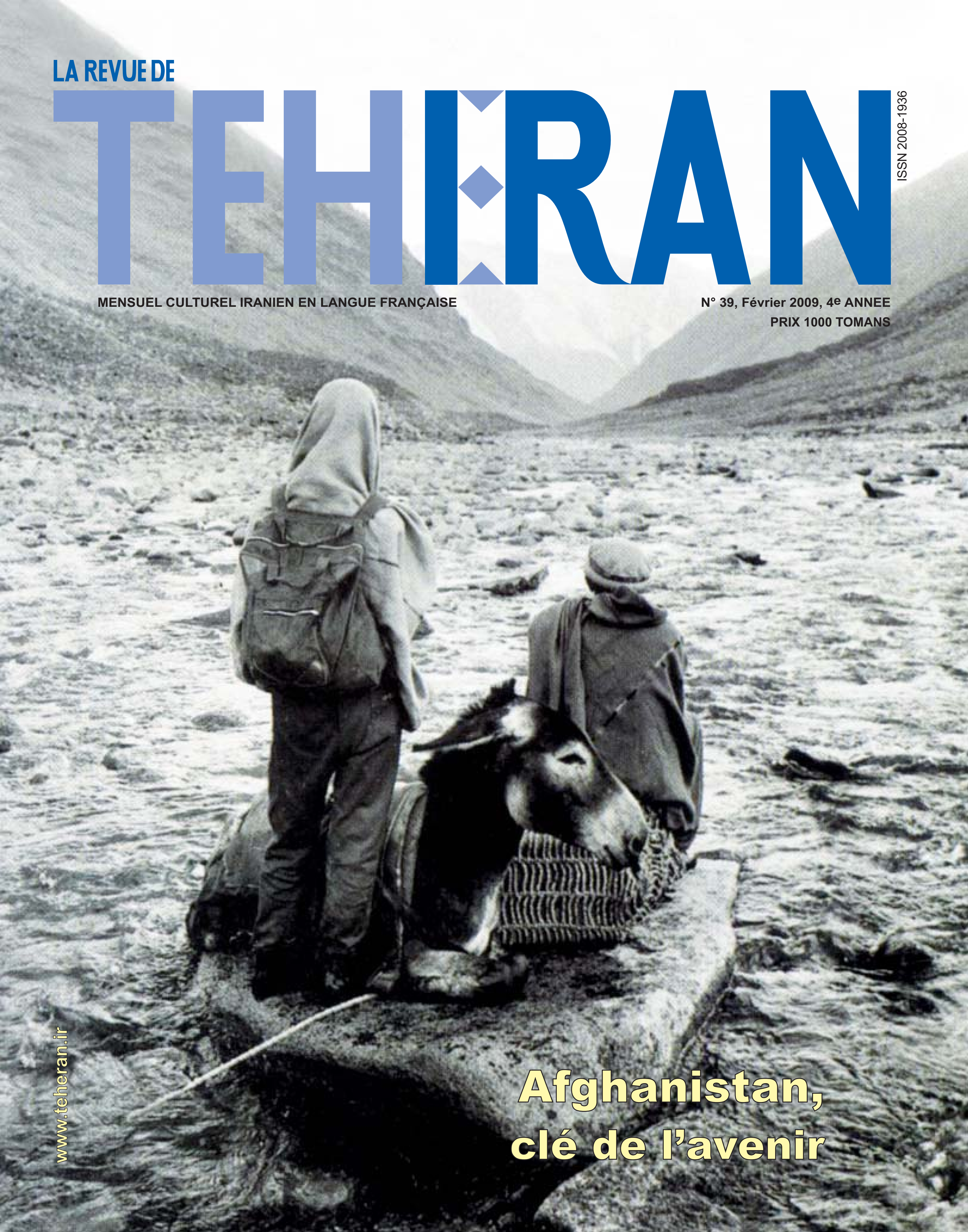

LA REVUE DE
TEHERAN
ISSN 2008-1936
MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE
N° 39, Février 2009, 4e ANNEE
PRIX 1000 TOMANS
Afghanistan,
clé de l'avenir
www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Directeur & Rédacteur en chef
Mohammad-Javad Mohammadi

Secrétaires de rédaction
Amélie Neuve-Eglise
Arefeh Hedjazi

Rédaction
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Farzaneh Pourmazaheri
Afsaneh Pourmazaheri
Djamileh Zia
Samira Fakhariyan
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Alice Bombardier
Mahnaz Rezaï
Saeed Kamali Dehghan
Babak Ershadi

Correspondants en France
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction
Béatrice Tréhard

Graphisme et Mise en page
Monireh Borhani

Photo
Mortéza Johari

Site Internet
Mohammad-Amin Youssefi

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Imprimé par Iran-Tchap

Recto de la couverture:
Photo: Didier Lefèvre, tirée de la bande dessinée *Le Photographe*, tome 1, p. 74, Dupuis, Paris, 2003.



Premier mensuel iranien en langue française
N° 39 - Bahman 1387 / Février 2009
Quatrième année
Prix 1000 Tomans

Sommaire

CAHIER DU MOIS

Dossier réalisé par Alice Bombardier, avec la collaboration d'Elodie Bernard

CULTURE

Arts

Repères

Littérature

FENÊTRES





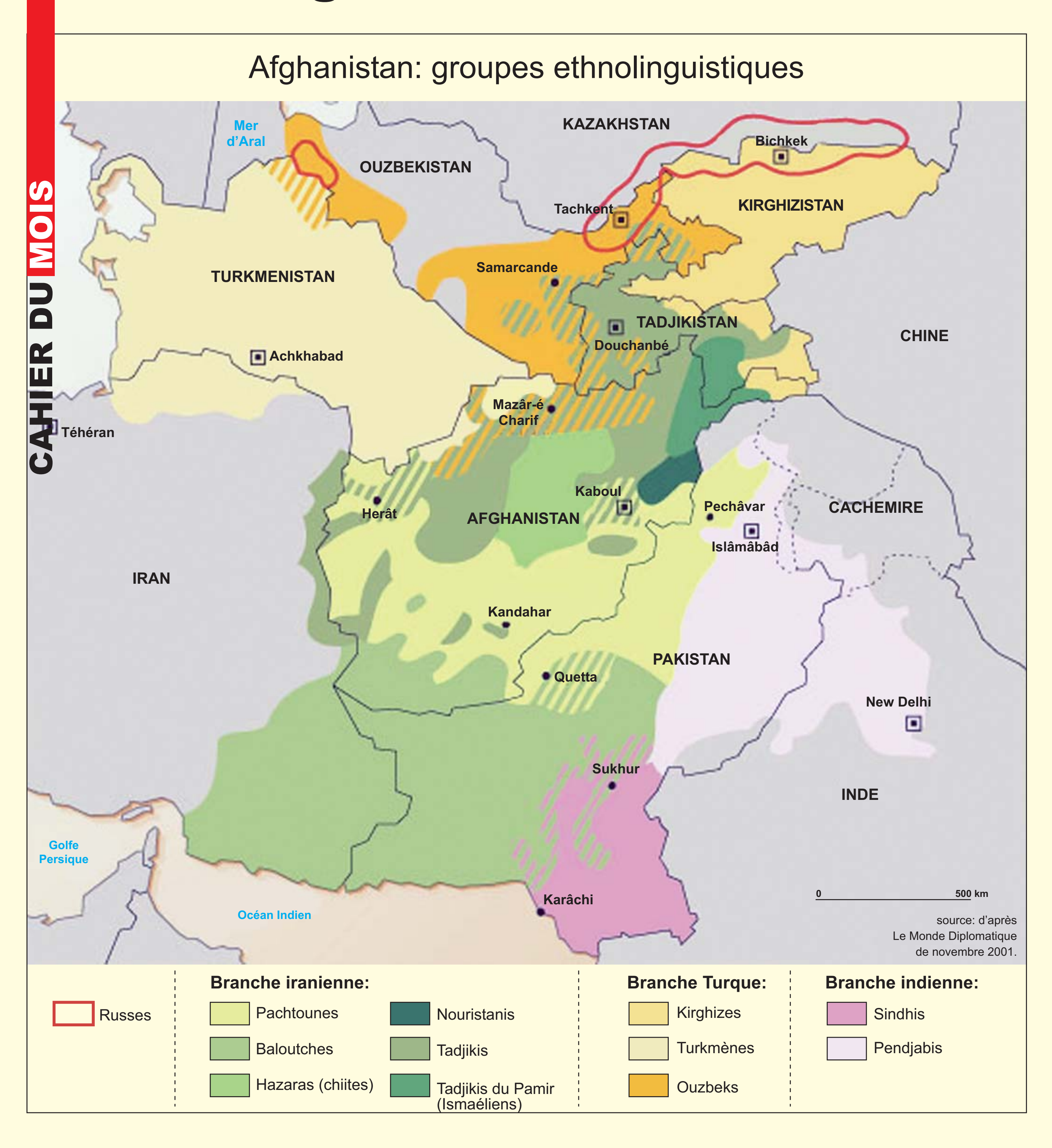






CAHIER DU MOIS

L'Afghanistan en cartes



Géographie de l'Afghanistan
Provinces et routes

OUZBEKISTAN
Bokhârâ
Samarcande
TURKMENISTAN
Mary
KIRGHIZISTAN
Osh
CHINE
Kashi
TADJIKISTAN
Douchanbé
Korog
Termez
Machhad
IRAN
Kushka
Towraghondi
Tayyabât
Herât
DJÔZDJÂN
BALKH
Mazâr-é Sharif
KONDÔZ
Kondûz
TAKHÂR
Tâloqân
BADAKHCHAN
Feyzâbâd
SAMANGÂN
BAGHLÂN
SAR-É POL
FÂRYÂB
BÂDGHÎS
Chitrâl
Gilgit
KOUNAR
LAGHMÂN
KÂPÎSSÂ
PARWÂN
BÂMIYÂN
KABOUL
WARDAK
GHÔR
HERÂT
Jalâlâbâd
NANGARHÂR
Peshâwar
LÔGAR
Srinagar
Islâmâbâd
Kohât
Ghazni
PAKTIYÂ
OROZGÂN
GHAZNI
INDE
Bannu
FARÂH
Farâh
ZÂBOL
PAKTÎKÂ
Tânk
Lahors
Qandahâr
Zhob
Zâbol
NIMRÔZ
Chaman
IRAN
HELMAND
KANDAHÂR
Quetta
PAKISTAN
Zâhedân
Sûrâb

Afghanistan
Provinces et routes
internes et périphériques

Capitale nationale
Capitale provinciale (Afghanistan)
Autre ville
Frontière de province afghane
Route

0 100 200km

N

Réalisation: Pierre-Amaud Choury (2001)
Source:U.S. Department of State

Rencontre avec Atiq Rahimi

Entretien réalisé par
Elodie BERNARD
pour la Revue de Téhéran

*Le 10 novembre 2008, l'écrivain afghan Atiq Rahimi recevait le prix Goncourt, le plus prestigieux des prix littéraires français, pour le livre Syngué sabour (littéralement "*Pierre de patience*"). Ce roman, directement écrit en langue française, vient d'être publié aux éditions POL. Pour cet Afghan qui a émigré il y a à peine un quart de siècle en France, ce prix couronne sa détermination à engendrer un pont romanesque entre l'Orient et l'Occident.*
Chapeau haut vissé sur une tête brune, cet écrivain a le regard aussi profond que la couleur des lacs du Pamir. Si les tourments de son esprit se traduisent aussi bien par l'écriture que par son regard et s'ils se calquent sur la géographie de son enfance afghane faite de paysages écorchés, place alors à un entretien haut en couleurs!


Atiq Rahimi

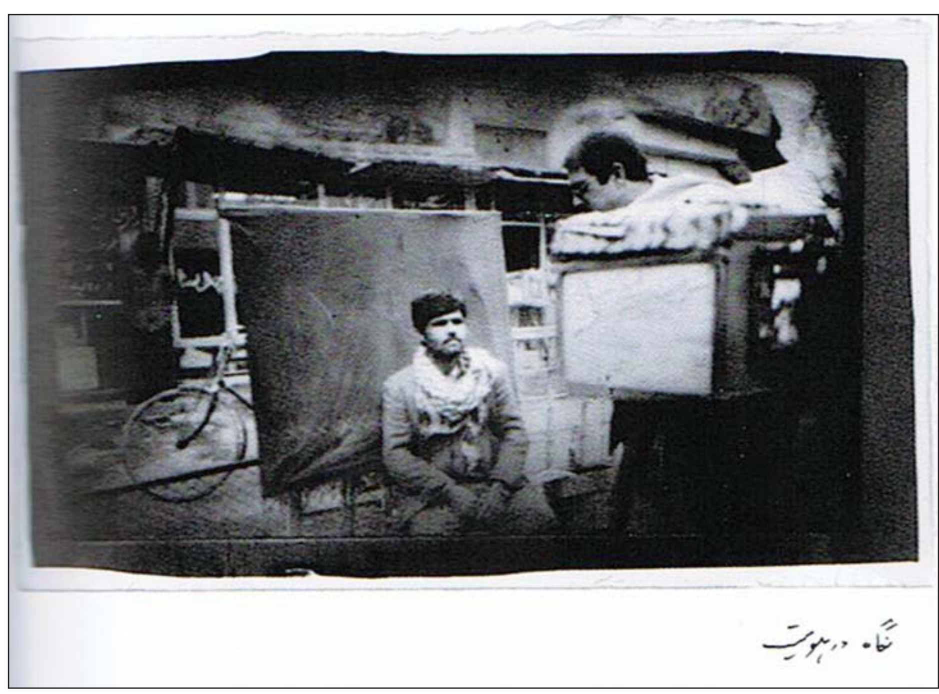
Le français n'est pas votre langue maternelle. Comment êtes-vous entré dans cette langue?

Enfant studieux et sage à mes onze ans, j'ai présenté un dossier et réussit le concours d'entrée au prestigieux lycée franco-afghan de Kaboul, *Esteqlâl* [littéralement "*Indépendance*"]. Aucun membre de ma famille n'avait fréquenté cet établissement avant moi. C'est au cours de ces années passées dans cette institution que j'ai découvert la culture française et que j'ai lu les traductions iraniennes des œuvres françaises.

En 1984, j'ai voulu quitter mon pays pour aller en France. Résidant tout d'abord à Rouen, j'ai obtenu ma licence en lettres modernes puis ma maîtrise en communication audiovisuelle. Je suis arrivé à Paris en 1990 où j'ai suivi pendant trois ans à la Sorbonne nouvelle des cours en sémiologie du cinéma avec comme sujet de thèse "La fin dans le cinéma".

D'ailleurs la fin de votre roman *Syngué sabour* présente certaines particularités…

Effectivement, mais c'est aussi le cas de la fin de mes autres œuvres. Je vais contre toute la dramaturgie, contre tous les codes, ce qu'on appelle "le code de clôture". Il n'y a pas de fin véritable dans *Syngué sabour*. C'est comme dans ce conte magique que je relate dans ce livre où tout le monde doit trouver sa fin. C'est important pour moi que les lecteurs cherchent la fin. C'est aussi ce qui fait la différence entre la culture orientale et occidentale. En Occident, l'auteur cherche toujours une chute à son œuvre. Dans la culture persanophone, on pratique l'infini, on est dans



Photos figurant dans l'ouvrage d'Atiq Rahimi, intitulé Le retour imaginaire, *publié chez POL en 2005*

une structure circulaire. Des destins qui se rejoignent et s'écartent. C'est pareil en poésie, en peinture, en philosophie, dans l'histoire même. L'histoire de l'Afghanistan est faite de guerres interminables… Il n'y a là aucun jugement de ma part, c'est juste un constat de structure. Mon œuvre peut surprendre voire déranger. Des gens m'ont même arrêté dans les rues de Paris pour me demander des précisions quant à la fin de ce roman! (*rires*)

Vous connaissez *La Conférence des oiseaux* (*Mantiq al-Tayr*) de Farid Al-Din 'Attâr. A chaque fois que l'histoire se termine, une autre débute. C'est l'histoire d'oiseaux pèlerins qui partent vers la montagne du Qâf guidés par une huppe à la recherche du Simorgh, leur roi. Ils traversent différentes vallées, la vallée de l'amour, la vallée du détachement... A chaque vallée traversée, la huppe raconte aux oiseaux une histoire. Mais à chaque fois que l'un de ces oiseaux demande la conclusion de cette histoire, la huppe recommence avec une autre histoire. Certains oiseaux ne supportent pas ce voyage et préfèrent rester dans la vallée, rompant ainsi avec la quête de vérité. Alors que dans les fables de La Fontaine, il y a une morale pour chaque fable.

Je m'inspire de la structure d'infini que l'on trouve en Iran, en Inde. Un conte est à chercher, à rechercher. Qu'est-ce qui d'ailleurs m'autorise et me permettrait de dire que ça, c'est la morale? Je ne suis pas un philosophe, je ne suis pas dogmatique. Il n'y a dans ce livre aucune prétention idéologique en matière de morale. J'écris une certaine vision du monde, de personnes, de situations. Il s'agit d'une remise en question, d'un autre regard sur les femmes afghanes que celui reflété par les *burkas*.

C'est important pour moi que les lecteurs cherchent la fin. C'est aussi ce qui fait la différence entre la culture orientale et occidentale. En Occident, l'auteur cherche toujours une chute à son œuvre. Dans la culture persanophone, on pratique l'infini, on est dans une structure circulaire.

En revanche, le début de *Syngué sabour* est net. Vous dédiez ce livre à une poétesse afghane. Pourriez-vous nous en dire davantage sur cette femme?

Nadia Anjuman est une poétesse afghane et a été assassinée par son mari en 2005, alors qu'elle n'avait que 25 ans. Leili Anvâr, spécialiste de la littérature

L'écriture, c'est plutôt un personnage qui se glisse en vous, qui vous habite et vous hante.

Ma langue maternelle impose ses limites, une certaine pudeur. Il y a beaucoup de tabous. Ma langue adoptive reflète la liberté que je recherchais en écriture pour ce thème.

afghane à l'Université des langues et civilisations orientales de Paris, a traduit un de ses recueils de poèmes qui a été publié en 2005 sous l'intitulé "Fleur rouge sombre" (*Gul-e-dodi*). Le mari de Nadia Anjuman est loin d'être inculte, ignorant. C'était un professeur éclairé et sympathique que j'ai pu rencontrer dans sa cellule de prison. Sa défunte épouse participait régulièrement à des colloques littéraires qu'elle même organisait parfois. Elle rencontrait beaucoup de monde. Le contexte de cet assassinat est complexe. Qu'est-ce qui a poussé l'homme au meurtre de son épouse, la mère de ses enfants? Mais ce n'est pas uniquement l'homme qui l'a assassinée, c'est aussi sa famille dans son ensemble, des femmes y compris, et les traditions. Le poids des traditions. Le destin de cette femme m'a beaucoup affecté. Je n'ai pas pu me glisser dans la peau du criminel, ni même de la victime. L'écriture, c'est plutôt un personnage qui se glisse en vous, qui vous habite et vous hante. Et la poétesse est venue à moi pour que je parle d'elle, de ses souffrances. Lui, je le voulais paralytique, détruit, anéanti. Il enregistre ce qu'il voit mais n'analyse pas. "*Une femme qui souffre, c'est une mère qui souffre. Tous les hommes sont alors détruits.*"



Parlons justement de ce thème central de votre livre, tabou en Afghanistan: les confessions intimes d'une femme, alors que son mari est réduit au silence. J'aurais envie de vous demander si la condition *sine qua non* pour que la femme afghane retrouve sa place parmi les femmes et retrouve son identité de femme, c'est que l'homme n'ait pas accès à la parole. C'est seulement là qu'elle peut créer son propre langage…

En Afghanistan, à cette période-ci de l'histoire du pays, il faut certaines conditions pour que la femme puisse s'exprimer. Par son silence, son mutisme, son inertie et sa paralysie, le mari peut devenir une *syngué sabour* pour l'épouse, une sorte de psychanalyste. L'homme paralytique le devient aussi vis-à-vis des traditions, du système social, des mots. La parole est très importante et aujourd'hui dans le système social de l'Afghanistan, il faut que l'homme ne l'ait pas pour que la femme l'ait.



Qu'est-ce qui vous a poussé à écrire en français sur ce thème?

Ma langue maternelle impose ses limites, une certaine pudeur. Il y a beaucoup de tabous. Ma langue adoptive reflète la liberté que je recherchais en écriture pour ce thème.

La langue persane est très particulière du fait qu'elle exprime notre identité. Elle reflète les tiraillements de nos esprits. Par exemple, on utilise beaucoup de passés mais très peu de futurs, à l'inverse de l'anglais. Tout est dans le passé et la

nostalgie. C'est aussi une langue très métaphorique avec une poétique elliptique. J'utilise cette facette de ma langue mais j'essaie toutefois de me débarrasser de ses penchants naturels. L'utilisation du français me permet d'acquérir alors une certaine intimité. L'histoire du corps est constamment rejetée en Orient. Une ligne très franche s'est dessinée entre l'univers intime et la société. Cet écart entre vie familiale et vie sociale engendre une certaine hypocrisie dans nos sociétés. J'espère casser cette ligne de front. Et c'est pour dire la douleur d'une femme de mon pays que j'ai renoncé au persan.

Ce livre écrit en persan serait trop provocateur, même si les situations énoncées sont des évidences. Elles sont fréquentes chez les femmes afghanes. Corps rêves désirs. Je parle des femmes afghanes, des femmes du monde. L'histoire se passe "*quelque part en Afghanistan ou ailleurs*". J'espère qu'un jour quelqu'un réussira à le traduire dans ma langue.

On ressent pleinement l'influence de Marguerite Duras dans votre travail d'écriture. Quelles ont été vos influences littéraires orientales pour ce roman?

Je puise bien évidemment une part de mon inspiration dans la poésie soufie persane, Roumi, Hâfez, Khayyâm, ainsi que dans la poésie populaire des femmes pachtounes des *landay*. Ce sont des poèmes anonymes de femmes, des poèmes qui sont intégrés à des chansons elles-mêmes reprises et chantées par les hommes dans la société. Ces femmes ont la parole mais seulement dans l'intimité et non dans la société. Sayd Bahodine Majrouh et André Velter ont recueilli ces poèmes et les ont publiés sous le titre *Le Suicide et le Chant: poésie populaire des femmes pachtounes*, aux éditions



Gallimard/Poésie.

Autrement, tous les grands textes sacrés de l'Inde, le Mahâbhârata, la Bhagavad Gîtâ, les cinq livres de la sagesse de Pancatantra, le Panchatantra, la pensée de philosophes indiens comme Tagore ont été également des sources d'inspiration. Je les étudie encore aujourd'hui.

Est-ce que ce fut une tache difficile de jeter directement vos pensées en français sur la feuille blanche? Trouvez-vous des correspondances entre ces deux langues?

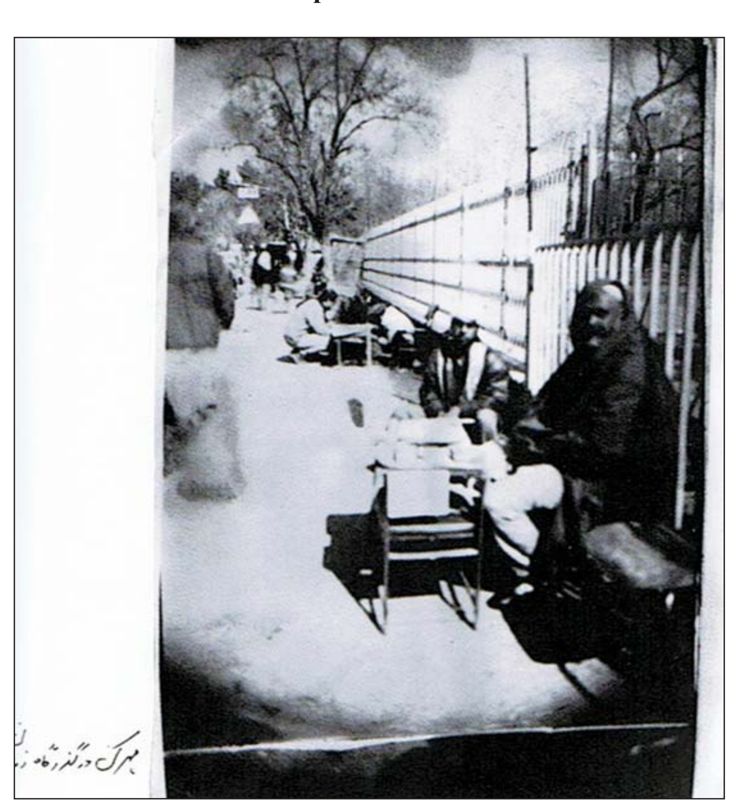
Il y a énormément de ressemblances entre le français et le persan. En italien ou en anglais, il y a beaucoup d'accents. Le persan est une langue linéaire tout comme le français. Les intonations en français ressemblent davantage à celles du dari. A la fin des phrases, les accents tombent. Ce sont deux langues rhétoriques, contrairement à l'anglais que je considère plutôt comme une langue

L'histoire du corps est constamment rejetée en Orient. Une ligne très franche s'est dessinée entre l'univers intime et la société. Cet écart entre vie familiale et vie sociale engendre une certaine hypocrisie dans nos sociétés. J'espère casser cette ligne de front. Et c'est pour dire la douleur d'une femme de mon pays que j'ai renoncé au persan.

Pour consacrer sa vie à la littérature, il faut certaines conditions qu'il n'est pas possible de réunir pour un écrivain afghan aujourd'hui dans son pays. Des conditions politiques, économiques, religieuses, sociales et familiales… Je tente d'apporter mon soutien à ma manière.

fonctionnelle et comme l'allemand qui est plus grammatical. L'alchimie entre les mots, leur emplacement dans la phrase, le rythme, la tonalité. La même idée peut être exprimée de différentes manières. Retravailler sur chaque phrase, chaque mot pour trouver le bon rythme. Avant de me mettre à écrire, j'écoutais *Le Chant du cygne* de Franz Schubert et plus particulièrement le lieder "*Le double*". Mon travail d'écriture est un mélange de genres: dispositif théâtral et cinématographique, narratif romanesque, structure kantienne, musicalité de Schubert, références photographiques, peinture… J'ai souhaité créer un pont entre l'Orient et l'Occident. Même dans le langage. J'implique la rhétorique persane dans la langue française. De la logique, du rationnel, on s'en fiche!

La scène littéraire afghane est encore balbutiante. Qu'est-ce que cela vous inspire?



Effectivement, la tradition des maisons d'édition n'existe pas en Afghanistan. Un livre seulement sort tous les trois, quatre mois environ. Mais il y a de plus en plus d'ouvrages politiques et de recueils de poèmes publiés. Je ne pense pas que ce prix puisse donner une impulsion à la scène littéraire afghane, malheureusement. Car pour consacrer sa vie à la littérature, il faut certaines conditions qu'il n'est pas possible de réunir pour un écrivain afghan aujourd'hui dans son pays. Des conditions politiques, économiques, religieuses, sociales et familiales… Je tente d'apporter mon soutien à ma manière. Par exemple, j'ai fait venir trois écrivains afghans lors des éditions du festival "Etonnants Voyageurs" à Saint-Malo, aidé à la publication en 2003 du livre *Bonjour douleur* de Khâled Navissa aux éditions de l'Aube. Créer ma propre maison d'édition à Kaboul fut une entreprise qui s'est avérée trop périlleuse et par conséquent, je n'y ai pas donné suite.

Est-ce qu'une maison d'édition iranienne a déjà acquis - ou en cours d'acquérir - les droits de traduction?

Je ne sais pas encore si ce roman sera traduit en persan et diffusé en Afghanistan et en Iran. J'espère qu'il le sera mais je ne veux pas en être le traducteur. Je m'engage déjà sur d'autres projets littéraires.

Allez-vous tirer un long-métrage de ce roman? Car votre écriture est très visuelle, scénaristique, avec un grand sens dramaturgique. On ressent pleinement dans cette écriture l'univers durassien.

Je n'ai pas encore de projets précis quant à une adaptation au cinéma. On verra… (*sourires esquissés*). Mon écriture est certes scénaristique car j'insiste sur les comportements, un geste, un regard.

Mais ça s'arrête là. Au cinéma, ce monologue pourrait être ennuyeux! (*cascades de rires*)

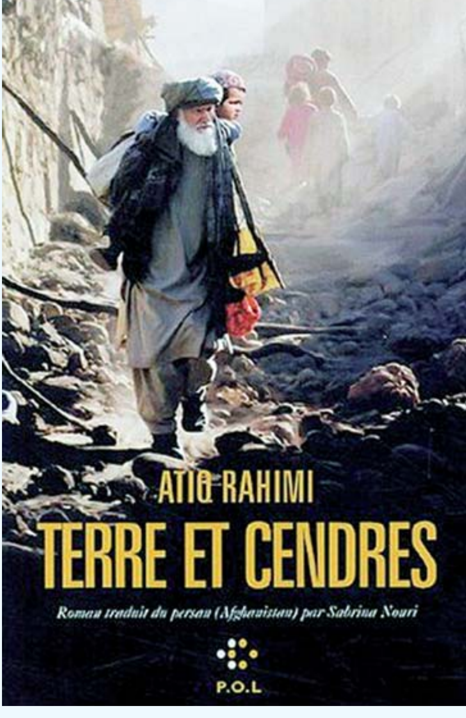
Quels conseils donneriez-vous à de jeunes auteurs?

D'oser. Oser écrire. La feuille blanche doit devenir votre pierre de patience, votre *syngué sabour*. J'ai énormément lu de manuels théoriques sur la littérature mais n'est jamais suivi les consignes, même à l'école. Quand j'écris, j'oublie. Tout devient très instinctif.

Je reprendrai les termes du poète et penseur allemand Hölderlin: "*Tout homme est un Dieu quand il rêve et un mendiant quand il pense.*" Il faut savoir chercher des mots, des situations et rester humble devant sa pensée.

Je vous remercie Atiq Rahimi pour le temps que vous nous avez accordé, alors même que les coups de fil assaillent votre téléphone portable et que vous êtes sollicité de toutes parts… ■





Œuvres littéraires et cinématographiques d'Atiq Rahimi:

- *Terre et Cendres* (*Khâkestar-o-khâk*), 2000, éditions POL, traduit par Sabrina Nouri.
- *Les Mille maisons du rêve et de la terreur*, 2002, éditions POL.
- *Le Retour imaginaire*, 2005, éditions POL.
- *Syngué sabour*, 2008, éditions POL.
- *Terre et Cendres*, réalisé par Atiq Rahimi en 2004 et sorti en salles en 2005. Prix d'*Un Certain Regard* au festival de Cannes 2004.

Quelques réactions sur la scène littéraire française:

La présidente du jury, **Edmonde Charles-Roux**, justifie le choix de l'Académie par "*les qualités littéraires, le modernisme, la rigueur, la précision et le refus de l'emphase*" de *Syngué Sabour*, qui est pour elle "*la conquête d'un amoureux du français*". "*C'est une tragédie froide. Ça n'est pas pathétique, ça n'est pas lancinant, "la main sur le cœur"*". Elle récompense, en tant que femme particulièrement touchée par ce soliloque d'une Afghane désemparée: "*un livre qui défend la cause féminine*" et le Goncourt "*cherche à récompenser un livre social*".
Egalement sensible à la cause des femmes, **Françoise Chandernagor** pensait, dans un premier temps, que le livre avait été écrit par une femme, avant d'être "*sidérée en septembre en apprenant que le livre avait été écrit par un homme*". Elle insiste en outre sur les qualités d'écriture et la construction "*pas ordinaire*" du roman, entre "*un monologue de théâtre*" et un "*scénario*", avant d'ajouter: "*Le livre s'est imposé par son actualité. L'Afghanistan est un pays qui nous intéresse et qu'on cherche à comprendre*".
Quant à **Bernard Pivot**, il déclare que: "*Roblès ayant eu le prix Médicis, il était normal qu'on se tourne vers Rahimi: c'est en quelque sorte l'antithèse du roman de Blas de Roblès,* Là où les tigres sont chez-eux, *qui repose sur l'éclatement, avec plusieurs histoires à la fois, comme s'il contenait quatre ou cinq romans. Chez Rahimi, c'est l'inverse: c'est un huis-clos qui, autour d'une situation tout à fait dramatique, est construit avec cruauté, courage, violence, et économie de style*".

Patrimoine afghan, d'une histoire impossible à une identité retrouvée?

Judith HENON

C'est au travers d'une terrible destruction patrimoniale, celle des Bouddha de Bâmiyân en mars 2001, que le monde a pris conscience avec horreur de la situation dramatique du peuple afghan. Cet évènement et ceux qui ont suivi ont conduit à bien d'autres destructions mais également à un éveil international en faveur de la protection des richesses historiques et artistiques du pays, symboles de sa culture millénaire et de sa diversité.

L'Afghanistan témoigne par ses productions artistiques d'une histoire complexe liée en partie à son emplacement géographique. Situé au centre du continent asiatique et à cheval sur la chaîne de montagne de l'Hindou-Kouch, le pays qui contrôlait depuis la préhistoire les voies de passage vers l'Inde était également une étape majeure de l'ancienne Route de la Soie. Les invasions successives (Grecs, Perses, Arabes, nomades du Nord…) et les nombreuses richesses qui transitèrent par ses terres sont aujourd'hui perceptibles dans les importants vestiges qu'a livrés son sous-sol. L'Afghanistan a été et est encore un carrefour où cohabitent des peuples aux langues et aux traditions diverses. Dans cette pluralité qui est encore un motif de déchirement et de conflits, le patrimoine afghan n'a-t-il pas un rôle de premier plan à jouer? Peut-il rassembler les Afghans et leur permettre d'enrichir et de reconstruire une identité érodée par des siècles de conflits armés et d'occupations?

C'est en tout cas le pari fait par l'UNESCO (Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture) avec certains gouvernements (dont la République islamique d'Iran) et des organisations internationales qui apportent leur soutien financier mais aussi scientifique à l'Afghanistan. En raison de l'urgence de la situation et afin qu'un maximum d'aspects de la culture du pays soit pris en compte, plusieurs programmes coexistent depuis plusieurs années, oeuvrant à la fois pour la renaissance du musée national d'Afghanistan et de ses collections, et pour la sauvegarde du patrimoine monumental.

Autour du musée national d'Afghanistan

C'est au début du XXe siècle, en 1919, que le premier musée d'Afghanistan voit le jour à Kaboul. Initialement installé dans le palais de Bâgh-i Bâlâ, il est ensuite déplacé dans le palais du roi Amânoullah avant de trouver, en 1931, la place qui est encore la sienne aujourd'hui, dans l'édifice de Darulâmân, à huit kilomètres du centre de Kaboul.

Son fond fut initialement constitué par les collections royales, comprenant peintures, manuscrits, armes, objets d'art… Il s'est enrichi dès 1922 d'un grand nombre d'objets issus des fouilles menées par la DAFA (Délégation Archéologique Française en Afghanistan). La collection du musée national comptait au milieu du siècle environ 100 000 pièces illustrant la riche histoire du pays, depuis l'époque préhistorique aux périodes classique, bouddhique, hindoue et islamique.

Détruites, pillées et vandalisées, seul un tiers des collections subsiste aujourd'hui, pour la plupart endommagées et fragmentaires. Afin de lutter contre le pillage et la revente des objets sur le marché de l'art international, une liste rouge des antiquités afghanes en péril a été publiée et des mesures sont prises pour favoriser le retour des collections vers leur pays d'origine.

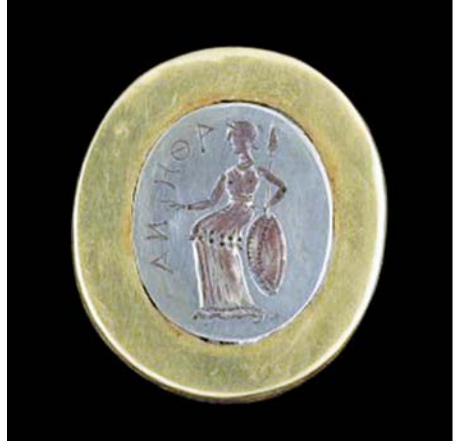
Depuis la chute des talibans en 2001, de nombreuses organisations ont œuvré avec l'UNESCO et l'aide de plusieurs gouvernements à la reconstruction et à la sécurisation des locaux du musée, du site, ainsi qu'à la restauration et à l'inventaire (papier et numérique) de ses collections. Officiellement rouvert en 2004, le musée a poursuivi sa réhabilitation en se dotant d'outils permettant aux équipes la bonne conservation des collections. Deux importantes restaurations ont été rendues possibles par l'intervention du Musée Guimet (Paris) et de la DAFA: une célèbre statue de Kanishka placée dans l'entrée du musée et un important bodhisattva provenant du site de Tepe Marandjân.

C'est en 2007 que les 1400 objets conservés depuis 1999 dans le musée-en-exil d'Afghanistan (Budendorf, Suisse) ont repris leur place dans le musée qui présente également dans ses collections permanentes des oeuvres du Nuristan, ainsi que la présentation à l'extérieur de trains et véhicules anciens.

Plusieurs expositions internationales ont contribué à la redécouverte de la richesse du patrimoine afghan. La première, «Afghanistan: une histoire millénaire», fut réalisée en 2001 à partir de collections occidentales et a été présentée à Barcelone, Paris, Tokyo et Houston. La seconde, «Afghanistan: les trésors retrouvés», en 2006, a marqué le retour de l'Afghanistan sur la scène culturelle internationale avec une



Monnaie indienne. Tillia tepe, tombe IVème s., 6cm. Musée d'Afghanistan. Exposition Musée Guimet, Afghanistan, les trésors retrouvés, Paris, 2007.



Bague avec représentation d'Athéna. Tillia tepe, tombe Ier s. 3cm. Musée d'Afghanistan. Exposition Musée Guimet, Afghanistan, les trésors retrouvés, Paris, 2007.





Pendeloques le souverain et les dragons. Tillia tepe, tombe Ier s. Or, turquoise, grenats. Exposition Musée Guimet, Afghanistan, les trésors retrouvés, 2007.



Le Grand Bouddha avant mars 2001, date de leur destruction.



L'emplacement vide du grand bouddha de Bâmiyân en août 2005

présentation à partir de ses propres collections cachées durant les années sombres et redécouvertes dans les coffres de la Banque centrale de l'enceinte du Palais présidentiel.

Cette réhabilitation s'inscrit dans une politique de protection du patrimoine immédiate et à long terme. Elle vise, au travers de la formation des équipes locales, à la transmission de savoir-faire et de compétences qui permettront aux équipes afghanes la maîtrise des outils nécessaires à une gestion autonome et indépendante de leur patrimoine. C'est également dans cette optique que se développe la campagne menée en faveur du patrimoine monumental.

La campagne de sauvegarde du patrimoine afghan

Actuellement, seulement deux sites afghans sont inscrits sur la Liste du patrimoine mondial: le minaret de Djâm, chef-d'œuvre de l'art Ghuride du XIIe siècle, au magnifique décor réalisé en brique sculptée et en céramique glaçurée, qui culmine à 65 mètres de haut dans le paysage spectaculaire d'une vallée de la province du Ghor. Le second site est celui de la vallée de Bâmiyân, de son paysage et de ses vestiges archéologiques. Ce site exceptionnel sur la Route de la Soie, témoigne à travers une occupation qui s'étend du Ie au XIIIe siècle, de la richesse de l'école d'art bouddhique du Gandhara.

Ces deux ensembles figurent conjointement sur la Liste du patrimoine mondial en péril. Ils ont subi des dommages majeurs durant ces dernières années, que la campagne de sauvegarde du patrimoine afghan tente de réparer.

En 2002, un Comité international de coordination (CIC) placé sous la direction de l'UNESCO a été créé afin de coordonner les efforts internationaux en faveur du patrimoine afghan. Les objectifs sont nombreux et visent entre autres à la conservation et à la restauration de ces

deux sites majeurs, ainsi qu'à la préservation de ceux qui figurent sur la Liste indicative du patrimoine mondial: la ville de Hérat, celle de Balkh et les lacs du Band-e Amir.

Au-delà du patrimoine matériel, le CIC s'attache à prendre en compte le patrimoine immatériel, également érodé par des années de conflits. L'artisanat traditionnel, les techniques et les savoir-faire, la musique, les langues sont des richesses dont la disparition s'opère souvent sans laisser de trace et qu'il est plus difficile de prendre en compte de par leur nature elle-même.

La première étape de sauvegarde de ces richesses passe d'abord par leur reconnaissance, puis par la prise de conscience de leur fragilité par les détenteurs de ces savoirs.

C'est en considérant le patrimoine dans sa globalité que celui-ci permettra peut-être de constituer un point de ralliement pour les Afghans et de tisser des liens entre les différentes populations. Car c'est par la valorisation et la réappropriation de son patrimoine et de son histoire que passe la reconstruction symbolique du pays. Cependant, la reconquête d'une identité culturelle ne doit pas se limiter au seul territoire afghan, mais s'inscrit dans un vaste territoire linguistique et culturel, celui de l'Asie centrale, au sein duquel des programmes de dialogues interculturel et interreligieux développés par l'UNESCO, permettront peut-être l'émergence d'une cohésion sociale forte, d'une paix durable et de relations culturelles fructueuses. ■

Le minaret de Djâm, chef-d'œuvre de l'art Ghuride du XIIe siècle, au magnifique décor réalisé en brique sculptée et en céramique glaçurée, culmine à 65 mètres de haut dans le paysage spectaculaire d'une vallée de la province du Ghor.



Minaret de Djâm

AFGHANISTAN 1969

La grand' route.

Marie-France WEBER

De quels voyages en Afghanistan celui qui m'y conduisit en 1969 avait-il été précédé?

Ce furent souvent les mêmes voyages, déclinant, à leur manière, l'hétéronymie d'une seule destination: la Bactriane, studieusement fréquentée aux confins d'une *terra incognita* linguistique ou «la route de Caboul à Samarcande» qu'évoque Malraux.

La terre alors était encore une mappemonde et le doigt qui la faisait tourner feuilletait, avec la même lenteur, *La vieille route de l'Inde* de Foucher ou la *Géographie* de Strabon, revivifiée par *L'Usage du monde* de N. Bouvier.

Dans le sillage de Kerouac et autres clochards célestes ou poètes aux semelles de vent, un démon d'aventure poussait aux vagabondages transcontinentaux: route 66 pour la *beat generation* ou avatar du périple d'Alexandre: le diptyque Kaboul-Katmandou.

Le voyage aurait presque pu s'arrêter à Tabriz. Rencontre si chaleureuse avec ce libraire, intarissable sur Omar Khayyâm autant que sur Saint John Perse, conversations partagées dans la fraîcheur du jardin et la dégustation de glaces à la rose et à la cardamome.

Derrière nous, la Corne d'Or et le Mont Ararat qui se profile au loin, derrière Doghubayazit, les rives grises de la Mer Caspienne, le désert de pierre et les caravansérails qui le rassurent, ciels majestueux se couchant sur la ligne d'horizon de l'Elbrouz. Un mois de routes et de pistes et puis Tabriz, parfumée, lente, comme une oasis, mais où revient vous tarauder l'appel de la grand' route ou le *Fernweh*[1] allemand, pour lequel le français n'a pas d'équivalent: *langueur des lointains*, s'opposant à la nostalgie: *mal du retour.*

La culture que nous avons d'un lieu en circonscrit la découverte, même si c'est elle qui souvent sollicite le départ. Ce solipsisme culturel trouve ingénument sa place dans le bagage du voyageur.

Pour moi, lorsque la rêverie philologique se frotta à la réalité, ce fut le désert inspiré de Surkh-kotal. Quelques années avaient passé, depuis que Schlumberger, en mission à la DAFA[2] de 1952 à 1963 avait travaillé sur le site. Nous étions seuls au monde, à fouler les degrés de l'escalier monumental qui ne montait plus que vers le bleu du ciel. L'empereur Kaneshka, «continuateur des Grecs» avait consacré ce temple, au début du IIème siècle de notre ère et sa statue, drapée du manteau kouchan à longues manches et portant pantalon bouffant, accueillait le visiteur, à l'entrée du Musée de Kaboul. S'y trouvait également la «tablette bactrienne» au pouvoir d'évocation onirique comparable à celle de la Pierre de Rosette… Tablette gravée de caractères grecs, écrite en bactrien, qu'André Maricq, épigraphe et membre de la DAFA de 1954 à 1957, déchiffra comme la dédicace du temple et attribua à Kaneshka.

Rencontre avec le «mirage bactrien» de Foucher et idéalisé, au début du XIXème siècle par les milieux savants de Paris. Rencontre, ici, avec ce royaume gréco-bactrian qui avait duré deux siècles, la paix kouchane assurant la sécurité des routes du commerce international, entre Rome et la Chine, dont Bactra fut un carrefour. Surkh-kotal ou les ombres de ces



Photo de 1969. Collection de l'auteur, Tablette bactrienne, gravée en caractères grecs, écrite en bactrien, attribuée à l'empereur Kaneshka, IIème siècle

«descendants non méditerranéens de l'art grec», commente Schlumberger, avec l'hellénocentrisme passionné de l'archéologue.

Pendant le temps de notre promenade dans les ruines de Surkh-kotal, la DAFA fouille Aï Khânoum que je retrouve à l'autre bord du monde, cet hiver 2008, dans le cadre d'une exposition d'objets sauvés du Musée de Kaboul et présentés à l'Asian Museum de San Francisco: talismans qui animent des cercles concentriques sur la surface calme de la mémoire.

La route qui mène de Kaboul à Surkh-kotal monte, dans le sud de l'Hindou Koush, à plus de 3000 mètres -de quoi faire ahaner la 2CV[3]-, vers le col du Salang, bel ouvrage d'art soviétique, protégé des éboulements par ses galeries couvertes.

Nous nous arrêtons; et le temps aussi s'arrête: à Doshi, au bord du fleuve Anderab et à Pul-i Khumri. Du seul hôtel du lieu - son livre d'or portait, à la date de la veille, la signature d'un certain Jack Lang - ce sont les jardins qui me reviennent en mémoire: *chârbâgh* classique avec ses enfilades de bassins et fontaines, ses entrelacs savants de canaux d'irrigation et ses tonnelles fleuries. Ces jardins que l'on aime appeler «persans» et peupler de poètes… Ils ne sont pas loin, d'ailleurs, Ferdowsi en tête, évoqués par la tragédie de Rostam et Sohrâb dont les ombres planent sur Sâmângân et les stupas de Takht-e Rostam.

Nous n'irons pas à Samarkand. Nous la sentons proche, pourtant, l'Amou Daria à quelque cent kilomètres, avec çà et là les yourtes ouzbèques, gardées de molosses. Cette zone frontalière du Nord, vivait sous la loi de ces «entités tribales ingouvernables, limitrophes du Pakistan et de l'Afghanistan» dont font état les commentaires d'actualité.

La piste empierrée aura raison du réservoir, panne providentielle nous offrant une hospitalité des Mille et Une Nuits, à Mazar-i Sharif. Hospitalité antique ou *melmastia* pashtoune, sacrées, dans la douceur desquelles Ulysse rencontre Shehrâzâd, car c'est un devoir

Un mois de routes et de pistes et puis Tabriz, parfumée, lente, comme une oasis, mais où revient vous tarauder l'appel de la grand' route ou le Fernweh *allemand, pour lequel le français n'a pas d'équivalent:* langueur des lointains, *s'opposant à la nostalgie:* mal du retour.

d'invité de divertir en racontant son Ailleurs et la route qui le mène à son hôte.

Mazar-i-Sharif: une grande demeure fraîche qui déploie pour nous ses tapis chargés de victuailles, d'aiguières et de lampes d'Aladin. Puis, la salle à manger devient salon de musique où sont conviés tous les familiers de cette maisonnée d'hommes à jouer du luth – *dubar, rebab* - ou des percussions – *zirbaghali, tabla*, triangle. Musiques qui emportaient vers un tout autre voyage que celui de Pink Floyd, diffusé dans les maisons de thé de Kaboul, presqu'en même temps qu'à Londres.



Photo de 1969. Collection de l'auteur, Statue du Nouristân, avant 1890, rite funéraire animiste, entre 70 et 170 cm

C'étaient les dernières années de la Royauté, les années Mohammad Zâhir Shâh - 1933 à 1973 -, Père de la Nation, qui disait de lui-même «people call me Baba». Nuits de musique, alanguies de volutes de *char(a)s*, à l'ombre des coupoles turquoise de la Mosquée Hazrat Ali. Musiques d'alors qui se sont tues, que l'on a fait taire.

A Kaboul, nous habitions chez S., qui, pour moins d'un dollar par nuit, vous louait un *charpoï* dans l'un des dortoirs aménagés dans sa vaste demeure, non loin de Shar-i-Nao: S. aussi polyglotte que son phalanstère de routards et se mettant en peine de trouver remède aux crises de dysenterie dont ils souffraient tous, à leur arrivée du moins.

La nuit tombée, S. allait d'un couple à l'autre des joueurs d'échecs attablés, au jardin, devant l'un des damiers de céramique disséminés sous les sycomores. Debout derrière les joueurs, il s'avisait, d'autorité, de déplacer une pièce, afin de relancer une partie languissante ou venait s'asseoir à l'ombre des jeunes filles en fleurs et en sarongs, parées de bijoux turkmènes et parfumées de musc, santal ou jasmin. Le nombre tatoué sur son épaule n'a jamais fait l'objet du moindre commentaire.

Jours tranquilles à Shar-i-Nao, entre les rendez-vous du soir au Khyber Restaurant où s'échangeaient les nouvelles du monde, de la Route, du voisinage et les rencontres de hasard, dans l'une des *chaïkhâna* dont le tenancier hélait, après notre départ les mendiants qui se hâtaient de venir manger, à pleines mains, les restes de *palao*.

Ruelles de Kaboul, en terre battue, au milieu desquelles se déversaient les conduits acheminant les eaux domestiques souillées. Cour des miracles et lieu de vie d'un peuple d'infirmes et de mendiants, tableaux immobiles, animés seulement par le bleu frémissant des silhouettes drapées de *burqa.*

Ce paysage s'était alors construit au fil des jours, des quelques mois de cet été alternant séjours dans les provinces et retours dans la capitale. Aujourd'hui encore, il a, dans l'aura du souvenir, l'aimable familiarité d'une photographie d'aïeuls, bien éloignée d'un portrait d'étrange Etranger.

L'Etrange, l'Ailleurs, c'est au Musée de Kaboul qu'il nous attendait. Non pas les vestiges des satrapies de Bactria ou de Gandhara, ni de Balkh où Alexandre épousa Roxane, ni la somptueuse statuaire bouddhiste et la belle collection de bronzes islamistes, *monumenta* d'une Asie Centrale dont nous reconnaissions un carrefour, ici, en Afghanistan.

La rencontre avec l'Inconnu eut lieu dans la salle et les réserves consacrées aux statues du Kâfiristân, «terre des infidèles», rebaptisé Nouristân, «terre de Lumière» après l'islamisation, imposée par la force des armes et une sanglante guerre d'annexion par Abdul Rahmân Khân en 1896.

Sculptures de bois, exécutées avant 1890, du temps où cette vallée du nord-est du pays abritait ses cultes polythéistes, ses rites animistes et ses pratiques chamaniques. Statues toutes hiératiques de par leur taille - entre 70 et 170 cm - et la stylisation de leurs attributs, coiffes monumentales en particulier.

Une figure féminine, à la dentition farouche, chevauche un capridé: figure de la déesse Disanri dont le fils Bagisht protège les troupeaux? Un imposant cavalier, aux yeux incrustés de pierres blanches, s'exhibe sur sa monture: ancêtre-héros divinisé? Un couple d'hommes s'enlace au sommet d'un poteau sculpté: pilier d'un espace sacré ou hommage à de généreux donateurs? L'ovale dépouillé d'un visage dans lequel seule est marquée l'arête du nez évoque une idole cycladique et la large tête aux reliefs géométriques, les grandes statues, qui regardent l'océan de l'autre côté du monde, sur l'Ile de Pâques. L'âme des défunts s'est-elle logée dans ces statues commémoratives, exécutées, comme



Photo de 1969. Collection de l'auteur, Statue du Nouristân, avant 1890, rite funéraire animiste, entre 70 et 170 cm

Tableaux immobiles, animés seulement par le bleu frémissant des silhouettes drapées de burqa.

l'exigeait le rite, un an après la mort et placées non loin des cercueils abandonnés à la dégradation?

Seuls peut-être les Kalash du Pakistan répondraient à ces questions qui restent comme des trous noirs d'une mémoire censurée avec la mutilation des objets rituels du Nouristân.[4]

Projets de reconstruction dont on aimerait que nous rende compte plus souvent la petite lucarne cathodique, trop prompte à s'ouvrir sur les champs de bataille.

Malgré les pillages, l'installation d'une base moudjahiddine dans ses murs, la destruction en 2001, à coups de marteau de toute représentation humaine, le Musée de Kaboul, le plus riche du monde au temps de sa création, au début du XXème siècle, renaît aujourd'hui, courageusement, de ses cendres: la nouvelle tablette bactrienne trouvée en 1993 à Rabatak, non loin de Surkh-kotal promet d'être totalement déchiffrée[5], quelques bouddhas gréco-bactrians ont échappé aux iconoclastes et la plupart des statues du Nouristân, survivantes de vandalismes répétés, sont là, guettant de leurs yeux d'ombre le fanal à raviver, à protéger.

Projets de reconstruction dont on aimerait que nous rende compte plus souvent la petite lucarne cathodique, trop prompte à s'ouvrir sur les champs de bataille.



Photo de 1969. Collection de l'auteur, imposant cavalier, aux yeux incrustés de pierres blanches, sur sa monture. Peut-être un ancêtre-héros divinisé

Un monde richement mêlé, étonnamment mouvant s'est écroulé, en 2001, avec les bouddhas géants de Bâmyân. En restent ses plaies, ses ombres. Mais c'est encore un monde au cœur du monde. Un monde qui reste notre berceau. Puissent l'illustrer et lui transmettre les images et les récits d'un temps et d'un espace que le pèlerinage sentimental aime, à la manière des explorateurs du XVIIIème siècle, appeler encore «une pérégrination merveilleuse». ■

---

1. Dans la langue allemande, Fernweh s'oppose à Heimweh: mal du pays quitté, du chez soi.
2. DAFA: Délégation Archéologique Française en Afghanistan.
3. 2CV: 2 chevaux Citroën, aujourd'hui voiture de collection…
4. Cf: G.S. Robertson, *The Kafirs of the Hindu Kushm*, 1826.
J. Hackin, *Les Idoles du Kafiristan in Artibus Asiae*, 1926.
E. Newby, *A short walk in the Hindu Kush*, 1958.
V. Lièvre- J.Y. Loude, *Le Chamanisme des Kalash du Pakistan*, 1990.
5. Cf: N. Sims-Williams et Mukherjee BN.



Et au bout du chemin, l'Afghanistan...

Elodie BERNARD

Ella Maillard, entre Tabriz et Makou, Pont Seldjoukide, Azerbaïdjan Occidental, Iran, 1937

De l'Occident au monde perse, de la France à l'Afghanistan, une longue route faite de corridors à emprunter, de routes mythiques à défier, d'imaginaires collectifs auxquels se confronter. Et au bout de ce cheminement est l'Afghanistan, comme est Vladivostok sur le tracé du Transsibérien.

L'Afghanistan, une destination sans doute mythifiée, imaginée, rêvée par les gamins que nous étions. Mais qu'importe. Les mots du philosophe Gaston Bachelard résonnent encore dans nos têtes d'adulte dont l'innocence infantile perd parfois à se taire: "*Tous nos rêves d'enfant sont à reprendre pour qu'ils gagnent leur plein essor de poésie.*" De ces rêves de gosses, nul écrivain n'en reviendra intact. Et se remettra d'ailleurs t'il un jour d'y avoir profané les terres? Pas forcément. Certains auteurs ne disent jamais en revenir. De ce pays au bout du monde. Un petit coin de ciel bleu sur l'Île Saint Louis à Paris, et le blues du Panjshir s'abat sur le rivage en vague à l'âme. La poésie afghane est là, permanente. Immobile et muette, ineffable pour celui qui l'a apprivoisée. Tant d'encres versées sur des papiers n'ont pas suffit à enrayer cette attraction mystérieuse, envoûtante et poétique pour ce pays aux confins de l'Eurasie.

La réalité politique du pays demeure néanmoins violente et sanglante, comme le rappellent quotidiennement les médias.

Sur la route de l'Afghanistan

Lorsque la suissesse Ella Maillart quitte l'Europe en juin 1939 pour s'élancer sur les routes en direction de l'Afghanistan en compagnie de l'écrivaine Anne Marie Schwarzenbach, c'est pour apprendre "*comment on peut vivre avec son cœur*". Au terme de ce voyage, elle aura compris que "*même la mort pouvait être belle [...] C'était peut-être parce que j'étais libérée de ma fièvre de voir le "pays caché par l'horizon"" (La Voie Cruelle)*. Un pays caché de l'Europe par des kilomètres de bandes de terres tantôt montagneuses, tantôt arides et désertes. Aller par-delà l'horizon, par-delà ce qui semble être une limite infranchissable.

Olivier Weber, *Le Faucon Afghan*

Cette route vers l'Afghanistan est devenue un mythe, un symbole. Il y a dans tout itinéraire de voyageurs une part de quête initiatique qui met en jeu l'identité, une sorte de parcours socratique.

Cette route vers l'Afghanistan est devenue un mythe, un symbole. Il y a dans tout itinéraire de voyageurs une part de quête initiatique qui met en jeu l'identité, une sorte de parcours socratique.

Ella Maillart, *La Voie Cruelle*

Aller à la rencontre de l'Orient, chercher au tréfonds de l'Asie les multiples facettes de son image a contrario.

Mettre à disposition son corps au service de l'indicible, ce qui éveillera des émotions puis suscitera du sens, des mots, des images. Se rendre disponible aux événements pour créer l'avènement. Cette "forme de manifestation de la nécessité" n'est pas sans rappeler le concept de "hasard objectif" cher à André Breton, dans *Le Manifeste du Surréalisme*. S'ouvrir donc au réel pour en pénétrer ses mystères. Peut-être est-ce par goût de la liberté, du vagabondage ou peut-être est-ce par goût de cette quête intérieure qui n'en fait jamais un repli sur soi mais une préoccupation du monde que l'on se lance dans de telles aventures.

Le tracé de cette route rappelle à l'Occident qu'il s'est défini ainsi, comme dans un miroir. "*Aller à la rencontre de l'Orient, chercher au tréfonds de l'Asie les multiples facettes de son image a contrario*", comme le décrit Olivier Weber dans *Le Grand Festin de l'Orient*. Si les croisades, dès la première lancée par Urbain II en 1096, se sont effectuées dans le sang et la guerre, la route de la Soie s'est épanouie sur un élan de compréhension, de dialogue et de découverte de l'Autre, "*un cordon ombilical de la compréhension fondée sur une relation marchande et non pas conquérante*", pour reprendre les termes de l'auteur. Dès le premier siècle avant notre ère, les échanges intellectuels et religieux s'étaient développés le long de cette voie. Dans *Le Devisement du Monde*, Marco Polo écrivait "*Vous tous qui voulez connaître les différentes races d'hommes, et la variété des diverses régions du monde, et être informés de leurs us et coutumes*..." Marco Polo avait déjà bien compris l'importance de cette trouée vers l'Orient.

Au XIIIème siècle, le poète perse, Djalâleddin Roumi s'engage sur cette

voie pour fuir l'avancée des Mongols sur sa ville natale de Balkh, dans l'actuel Afghanistan:

"*Je suis de cette ville qui est une ville infinie,*

Et le chemin qui y mène est un chemin sans fin"

Il se réfugie dans la ville de Konya, alors capitale des Seldjoukides, et qui se trouve désormais dans l'actuelle Turquie. La philosophie développée par Roumi dans *Le Livre du Dedans* et inspirée par son maître spirituel, Shams de Tabriz, a longtemps illuminé les esprits des poètes européens, par l'intensité de ses contes, l'évocation de son amour divin, sa manière de rechercher la vérité par l'amour et le don de soi. Lorsque Goethe écrit *Le Divan*, cela n'est pas sans s'apparenter à la poésie persane:

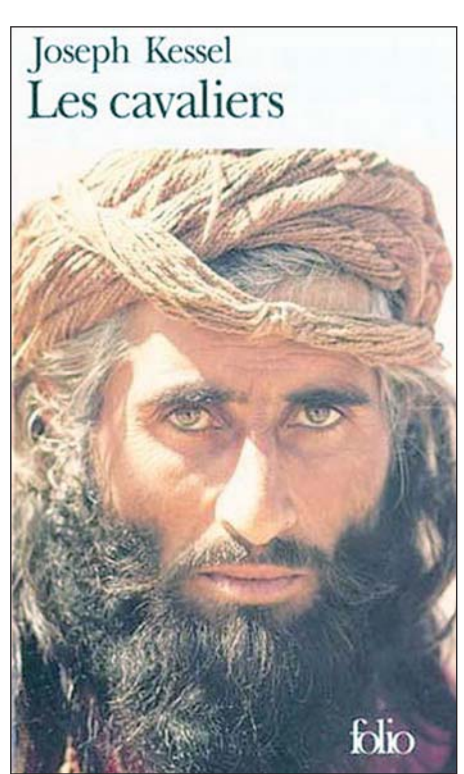
"*L'Occident comme l'Orient*
T'offrent à goûter des choses pures.
Laisse là les caprices, laisse l'écorce,
Assieds-toi au grand festin:
Tu ne voudrais pas, même en passant,
Dédaigner ce plat."

Ce sont bien là les pensées de Roumi et de Hâfez qui sont célébrées par ces vers. Participer au grand "festin de l'Orient", un "*lyrisme des frontières*", "*une poésie des frontières*". Avec les œuvres de ses aînés persans, Goethe s'éloigne de la pensée dichotomique du Bien contre le Mal, de cette pensée chère aux zoroastriens et qui s'achemine alors vers l'Occident. Dans *Paix de l'âme chez le voyageur* et dans *Les Affinités électives*, Goethe esquisse l'adaptation, sans renoncer à soi; la découverte de l'autre, sans bataille. Victor Hugo s'inspire également de la poésie persane pour écrire *Les Orientales*.

Au fil du temps, pendant des siècles, et le long de ce cordon, l'Occident s'est inventé progressivement une image tempérée. C'est au travers de son récit de voyage intitulé *Le Grand Festin de l'Orient* qu'Olivier Weber emboîte le pas de ces grands penseurs et aborde leur interaction de pensées sur la grande route. Le voyage vers l'Afghanistan, c'est peut-être tout cela à la fois. C'est cet assemblage de questions-réponses sur l'identité propre, ce jeu de clair-obscur, de va-et-vient perpétuel entre l'éphémère et l'immanent, ce syncrétisme de tous nos désirs d'enfant. Cette route donne ainsi à la littérature du voyage la forme la plus aboutie.

Lettres posées sur l'Afghanistan

Dans le texte, l'Afghanistan est une terre écorchée vive, tiraillée de toutes parts sous la plume des écrivains. Dans *Les Cavaliers* publiés en 1967, le romancier Joseph Kessel y décrit le *bouzkachi*, jeu royal où les parties



Joseph Kessel, Les Cavaliers

C'est cet assemblage de questions-réponses sur l'identité propre, ce jeu de clair-obscur, de va-et-vient perpétuel entre l'éphémère et l'immanent, ce syncrétisme de tous nos désirs d'enfant. Cette route donne ainsi à la littérature du voyage la forme la plus aboutie.

Anne-Marie Schwarzenbach

adverses s'affrontent pour remporter une dépouille. A celui qui la tient, ne serait-ce qu'un instant, ce seront des hordes de cavaliers qui déferleront sur lui pour s'en emparer. Comme on le ferait d'une contrée. "*Ici, comme là-bas, celui qui finira par s'enfuir avec le bouc sera rejoint sans tarder.*" Ce récit s'appréhende dès lors comme la métaphore du pays, tiraillé entre toutes les puissances alentours. L'épopée se dispute le conte. Mais plus qu'une métaphore littéraire, est esquissée au travers des personnages une vérité tragique et violente de l'Afghanistan.

Les tourments de l'esprit poétique se calquent sur la géographie afghane faite de paysages écorchés, de terres saignées sous la sangle d'un hiver effroyable succédant à la sécheresse d'un été. Gaston Bachelard parle d'une poétique de l'espace. Peut-être la géographie de l'Afghanistan recèle-t-elle les clés d'une géographie sentimentale incarnée.

Une terre de fascination également, due notamment au fait que ce pays fut longtemps épargné par la plupart des maux de la civilisation occidentale. De ses séjours en Afghanistan, Ella Maillart a noirci de nombreuses pages sur lesquelles elle s'exalte devant les peuples nomades et les kouchis afghans, et où elle stigmatise le progrès occidental à destination de l'Orient: "*Joie, oui, et paix! Paix des troupeaux trottant au pied du château où, dès le 17ème siècle, un roi commençait une campagne en faveur du pashto, langue des tribus afghanes; paix de la terre cédant son blé d'or aux paysans vêtus de blanc ; paix d'un monde stable qui ne sait rien de la semaine de quarante heures ou du ministère des loisirs, ni rien des rotatives inondant le monde de journaux innombrables.*"

Les tourments de l'esprit poétique se calquent sur la géographie afghane faite de paysages écorchés, de terres saignées sous la sangle d'un hiver effroyable succédant à la sécheresse d'un été. Gaston Bachelard parle d'une poétique de l'espace. Peut-être la géographie de l'Afghanistan recèle-t-elle les clés d'une géographie sentimentale incarnée.

Ebauche de réponse sous-jacente à l'œuvre littéraire d'Anne-Marie Schwarzenbach, cette écrivaine d'origine suisse, au caractère torrentueux décrit "*l'Orient [comme] le désert, l'infinie solitude du soleil levant, la steppe épineuse de la réflexion*". L'Afghanistan, "Suisse de l'Asie" comme on aimait surnommer le pays à l'époque, évoquait chez elle des paysages familiers, "*ces visions qu'ont les enfants d'une terre immense et magnifique, visitée par les anges de Dieu*". Elle y contemple "*des horizons vides*", suit les promesses du "*bleu impérissable de la mosquée de Gohar Shad*" à Herat. Qu'est-ce qui l'a poussée sur ces chemins d'Afghanistan? Elle répond sans détour: "*La nostalgie de l'Absolu est sans doute la véritable motivation de tout voyageur.*" L'errance dans un désert permet de sonder le caractère, détecter les failles et les vides du paysage intérieur. Pour Anne-Marie, c'est dans le désert du Turkestan qu'elle rencontre cet Absolu. "*Cris de détresse, cris d'angoisse, pas de réponse.*" Car dans ce lieu où elle est impitoyablement renvoyée à elle-même, dans cet exil au Turkestan, sur cette "*terre de promesses*", les frontières entre réalité et vision semblent s'estomper. La vie d'Anne-Marie

L'errance dans un désert permet de sonder le caractère, détecter les failles et les vides du paysage intérieur.

était constituée essentiellement de voyages et comme vie et voyage étaient placés sous l'injonction de l'écriture, elle considéra "*la poétisation de ses impressions d'Afghanistan comme étant peut-être l'unique résultat de ce voyage*". (Lettre d'AS à Otto Kleiber, 20 décembre 1939).

Anne-Marie Schwarzenbach a voyagé en Afghanistan il y a maintenant plus d'un demi-siècle. Place désormais à une littérature plus contemporaine. Ecrire l'Afghanistan tel qu'il est n'est pas tâche facile pour un romancier. Le pays se meut dans une série de paradoxes, "*avec son double héritage de splendeur et de violence, avec sa double apparence d'apaisement et de sauvagerie et son double habit d'ombre et de lumière, terre de mystère où les minarets de l'Islam s'enracinent dans les fondations des temples bouddhiques, où les ennemis d'hier se révèlent les alliés et les frères d'aujourd'hui, où les neiges éternelles couronnent des versants fichés dans des déserts de sable, où les grelots mortifères des pavots scandaleux caressent les murs d'une mosquée dans laquelle un soldat de Dieu appelle les croyants à la pureté*", écrit l'écrivain Sylvain Tesson dans une préface. Mais sous des regards aiguisés et des plumes acérées d'écrivains tels que Yasmina Khadra ou Olivier Weber, les pourtours de l'Afghanistan du début des années 2000 pointent et se dessinent. Dans *Le Faucon afghan*, Weber entremêle son regard de journaliste à celui de romancier: "*À la tombée du jour, on peut observer dans Ghazni un curieux mouvement de foule. D'un côté les cohortes de volontaires qui se rendent à la mosquée, de l'autre les récalcitrants, les hésitants que viennent fouetter les miliciens du Vice et de la Vertu, nerf de bœuf en main. "Allez, tas d'hypocrites, filez à la prière", hurle un taliban aux gestes secs, haut comme trois pommes, avec quelques poils de barbe se battant en duel, visiblement heureux d'un tel pouvoir pour son jeune âge et qui semble particulièrement habile dans le maniement de la cravache. Lorsque je lui demande pourquoi il lui faut obliger tant de gens, pourtant bons musulmans, à se rendre obligatoirement à la mosquée, il répond: "Mais vous vous rendez compte, ils continuent de faire des affaires pendant qu'on prie..." Et il ordonne d'un geste rageur à un commerçant de clore son étal d'épices multicolores, pendant que son compère, guère plus âgé que lui, et sans doute tout aussi illettré, hurle davantage.*" ■

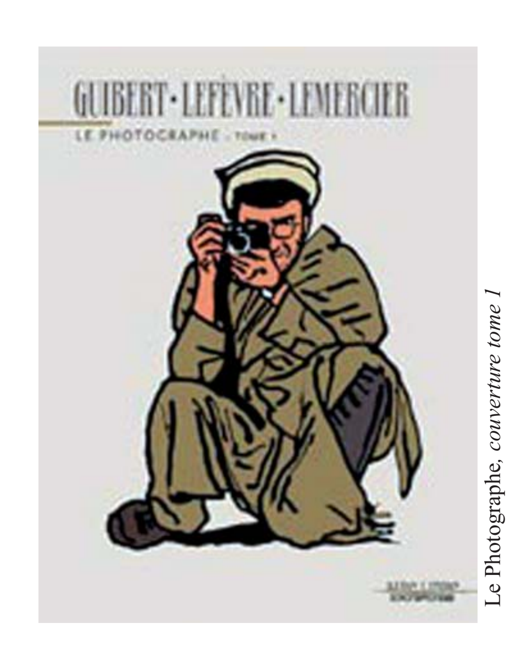
Bibliographie sur l'Afghanistan et le voyage

Allix, Stéphane, *Afghanistan, Visions d'un partisan*, Préface de Sylvain Tesson, Transboréal, 2003.
Bouvier, Nicolas, *L'Usage du Monde*, 1963.
Ermakov, Oleg, *Un Hiver en Afghanistan*, Editions 10/18, 1997; *Récits afghans*, Albin Michel, 1991.
Goethe, *Le Divan; Les Affinités électives; Paix de l'âme chez le voyageur.*
Hosseini, Khaled, *Les Cerfs-volants de Kaboul*, Belfond, 2005.
Khadra, Yasmina, *Les Hirondelles de Kaboul*, Julliard, 2002.
Kessel, Joseph, *Les Cavaliers*, Gallimard, 1967.
Maillart, Ella, *La Voie Cruelle*, 1947.
Newby, Eric, *Un petit tour dans l'Hindou Kouch*, 1958.
Onfray, Michel, *Théorie du voyage, Poétique de la géographie*, Livre de poche, 2007.
Polo, Marco, *Le Devisement du Monde*.
Ponfilly, Christophe, *Lettre ouverte à Joseph Kessel sur l'Afghanistan*, Bibliophane-Daniel Radfort, 2002.
Roumi, *Le Livre du Dedans*.
Schwarzenbach, Anne-Marie, *Où est la terre des promesses?; Visions d'Afghanistan*.
Urbain, Jean-Didier, *L'idiot du voyage,* Payot, 2002.
Weber, Olivier, *Le Faucon afghan*, Robert Laffont, 2001; *Le Grand Festin de l'Orient*, Robert Laffont, 2004; *Routes de la Soie, la Mémoire retrouvée de l'Afghanistan*, Mille et une nuits, 2004.



L'Afghanistan des années 1980 en bande dessinée*

Alice BOMBARDIER



Le Photographe, couverture tome 1

"*Un paysage magnifique et immuable qui se fout de la guerre*"[1]. C'est en ces termes que le photographe Didier Lefèvre a mieux fait connaître l'Afghanistan en France, par le biais d'une série de trois bandes dessinées (BD), composées aux côtés du dessinateur Guilbert et du scénariste Lemercier et publiées entre 2003 et 2006. De même que la BD *Persépolis* rédigée et dessinée par Marjane Satrapi avait familiarisé un large public français et européen à ce pays voisin qu'est l'Iran, la bande dessinée *Le photographe* nous permet de "voir" jusqu'aux montagnes les plus reculées du nord-est afghan. "Voir" et non pas seulement lire et imaginer car le récit mêle les photographies aux cases dessinées.

Le découpage des planches contacts est en effet intégré à celui des planches dessinées. Cette harmonie entre deux types d'illustration initie un nouveau style, celui de la "bd-reportage": la BD est ainsi choisie pour sa faculté à donner vie à un reportage-photo de grande ampleur (trois mois de terrain, 130 pellicules photo). Parfois simple fond uni, le dessin semble mis au service de l'histoire et des photos. Il sert de liant en comblant l'absence passagère de prises de vue. Il tient lieu de support au récit de certaines impressions.

Ces dix dernières années, les récits de voyage narrés sous la forme de BD sont de plus en plus nombreux. Depuis 1980, la bande dessinée explore différents arts narratifs.[2] La série *Le Photographe* n'est pas seulement intéressante pour ses innovations graphiques et artistiques. Cette oeuvre hybride est aussi riche de trois histoires, tramées en filigrane: la découverte initiatique d'un pays par un photographe professionnel de 29 ans, le travail forcené des médecins, le manque de moyens et les dangers encourus en zones de combats, enfin, le quotidien de la Guerre d'Afghanistan, entre moudjahidin (combattants de la " guerre sainte ", *djihad*) et forces soviéto-afghanes. Dans le contexte de Guerre Froide, cette Guerre d'Afghanistan présente le caractère double d'une guerre civile et d'une invasion étrangère.

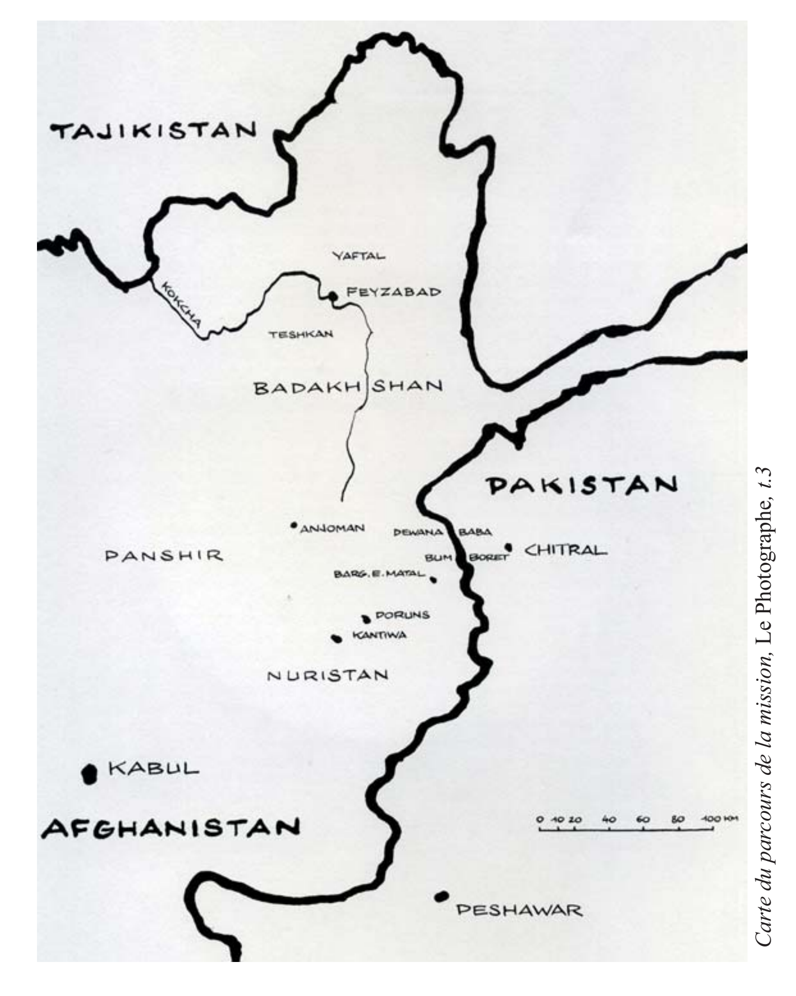
Le Coup d'Etat communiste d'avril 1978 avait, en Afghanistan, porté au pouvoir quelques milliers de militants inexpérimentés et utopistes. Pour surmonter les réticences d'une société encore largement rurale et conservatrice, ils utilisèrent la violence, notamment contre les notables traditionnels et les religieux. Dès l'été 1978, les premières révoltes ont éclaté dans les campagnes. Le gouvernement communiste afghan étant incapable de pacifier le pays, la direction soviétique décide, en décembre 1979, sous la présidence de Leonid Brejnev, d'intervenir

directement. Sur la scène internationale, cette intervention a entraîné un regain de tensions entre l'Est et l'Ouest. A l'intérieur du pays, la résistance est organisée par des partis basés à Peshawar (Pakistan) pour les sunnites ou en Iran pour les shiites, mais la conduite effective de la guerre revient aux commandants, dont certains - Ahmed Shâh Massoud, Ismaël Khân, Zabioullâh, Haqqâni - deviendront célèbres.

La très forte mobilisation populaire au nom du *djihâd*, l'importance de l'aide occidentale relayée par le Pakistan, la nature du terrain propice à la guérilla, ont raison des Soviétiques: dès 1986, Mikhaïl Gorbatchev décide le retrait de ses troupes. Ce retrait, formalisé par les accords de Genève en avril 1989, marque alors en pratique la fin de "l'internationalisme prolétarien" (doctrine politique d'assistance communiste). La disparition de l'Union soviétique, fin 1991, scelle le destin du régime communiste de Kaboul qui s'effondre en avril 1992, à la suite de l'alliance passée entre les milices du Nord et le commandant Massoud. Malgré la mise en place d'un gouvernement, la victoire des moudjahidins ouvre en fait un autre chapitre de la guerre, avec des luttes complexes de factions, notamment dans la capitale.[3]

C'est entre août et octobre 1986, au moment où les forces soviéto-afghanes s'essoufflent, que Didier Lefèvre accompagne, dans le nord-est de l'Afghanistan, une mission de l'association humanitaire internationale, Médecins Sans Frontières (MSF). Cette mission est dirigée par une femme, Juliette, et comprend, outre Didier Lefèvre, John, chirurgien américain, Robert et Ronald, médecins français et hollandais, Régis, infirmier anesthésiste, Sylvie, Odile et Evelyne, infirmières, ainsi que Mahmad, interprète afghan et deux chefs de groupe afghans, Abdul Jabâr, de la vallée de Teshkân et Najmudin, de la vallée de Yaftâl. Le but de la mission est de rallier le Badakhshân, région du nord de l'Afghanistan, vers Feyzâbâd, pour rejoindre un petit hôpital de guerre dans une vallée et aller en créer un autre, un peu plus loin. La difficulté réside dans le fait que l'équipe doit voyager en-dehors des routes tenues par l'armée gouvernementale et les Russes. Un mois de marche en coupant à travers la montagne, le passage de quinze cols, dont certains de plus de 5000 m, est donc nécessaire. Les membres de Médecins

"A l'aller, j'avais traversé le Nuristan en me mettant à carreau, à cause de la triste réputation que les gars du Badakhshân font aux Nuristânis. Et voilà que c'est au Nuristân que je suis hébergé, nourri, protégé, retapé. Adopté, quasiment". Le Photographe*, t.3, p.79.*



Carte du parcours de la mission, Le Photographe, *t.3*

Sans Frontières cheminent aux côtés d'une caravane faisant transiter des armes pour les moudjahidins. Ce rassemblement clandestin est constitué d'une centaine d'hommes, d'ânes et de chevaux.

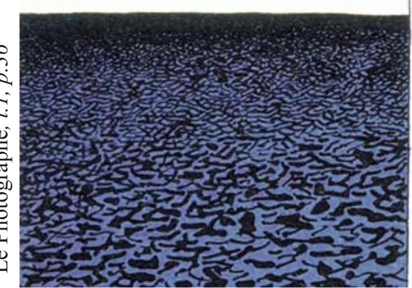
Le premier tome de la série *Le Photographe* décrit la préparation de la mission à Peshawar, au Pakistan, puis les premières étapes de l'expédition, avant d'arriver aux "*montagnes russes*", celles que les Russes survolent et bombardent.[4] Le groupe de médecins étrangers, ainsi que Didier Lefèvre, traversent la frontière de nuit, camouflés sous des *tchadris* de femmes, qui les recouvrent de la tête aux pieds. Ils parcourent la région du Nuristân jusqu'au col Kalotac, qui délimite d'un côté la vallée du Panshir, dirigée par Massoud et de l'autre, celle du Badakhshân.

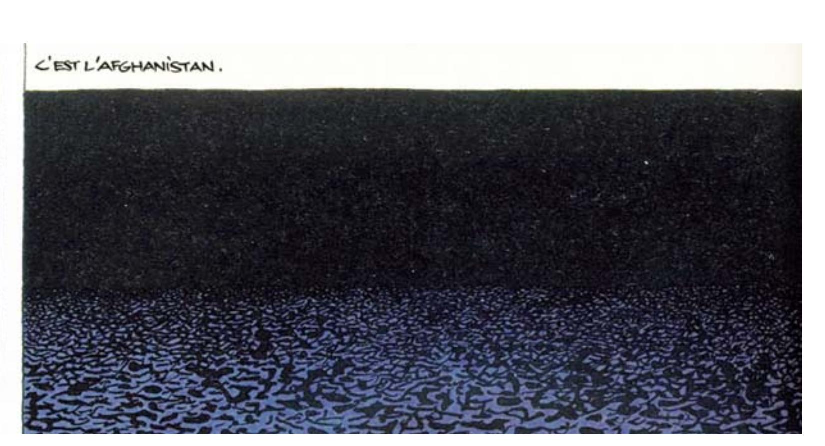


Le Photographe, *t.1, p.41*

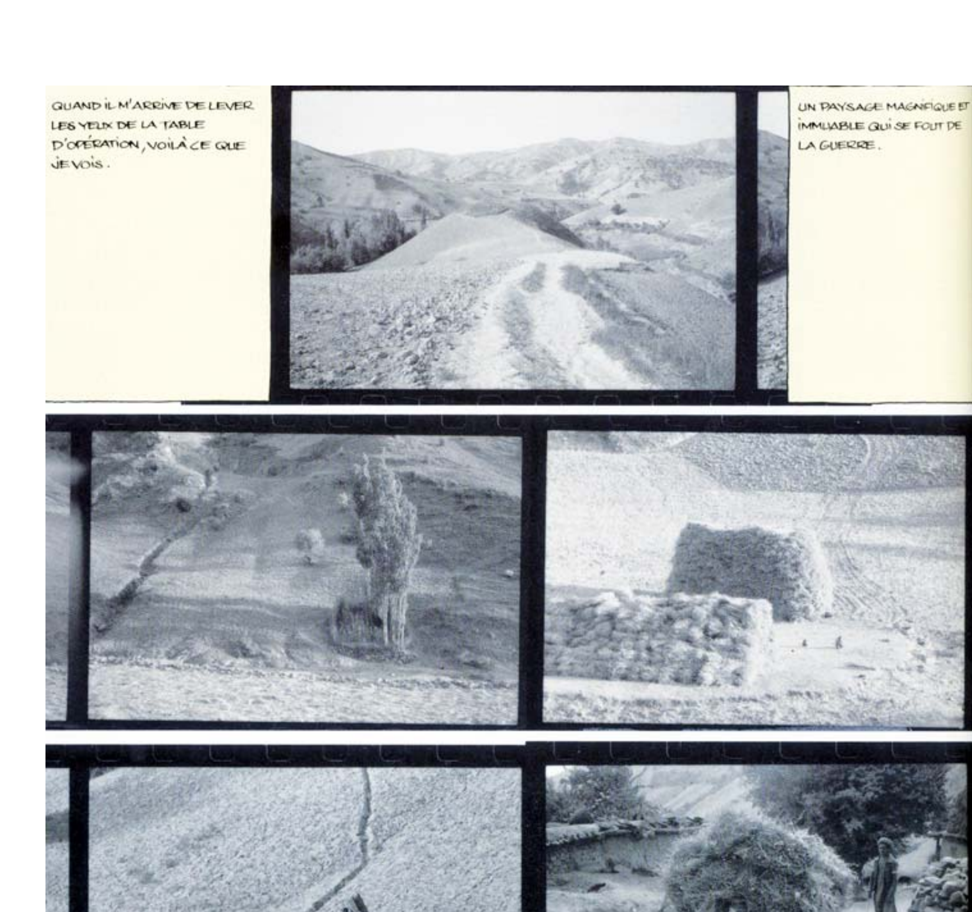


Le Photographe, *t.1, p.44*





Le Photographe, *t.1, p.36*





Le Photographe, *t.2, p.42*

"Devant moi marche un porteur de roquettes antichars. Un homme peut en porter un bouquet d'une demi-douzaine. Les obus de missile, plus lourds, sont sur les ânes. Cependant, pour rentabiliser le voyage, certains moudj' en portent un, dans un sac, avec des cordes. Ainsi va la vie d'un homme-obus ou d'un homme-roquettes". Le Photographe*, t.1, p. 67.*

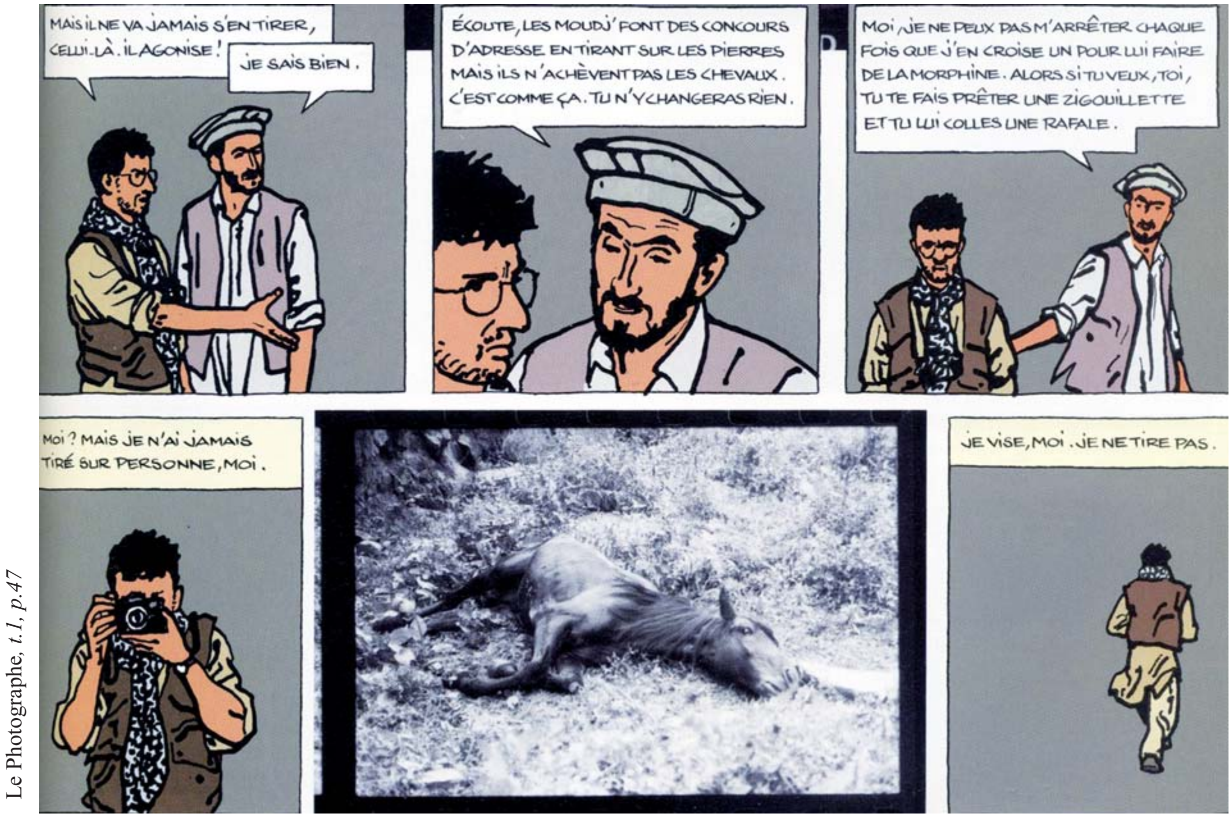
Le trajet est ponctué par les soins apportés aux villageois rencontrés en chemin.

Le second tome commence au moment où un hélicoptère survole la caravane et sème la panique sans toutefois attaquer. Le groupe de 200 hommes et animaux de trait est alors proche de Skazar, le principal poste soviétique qui neutralise la route d'accès au Badakhshân. A Maïdan, les explosions découlent de l'exploitation, à la dynamite, de gisements de lapis-lazuli, et non des combats. Les pierres précieuses (également rubis et

émeraudes) sont acheminées à dos d'âne au Pakistan puis vendues. L'argent revient au parti Jami'at-e eslâmi, l'un des sept partis de la résistance, celui de Massoud. A l'arrivée dans la vallée du Teshkân, le *wakil*, député régional, a déployé sa garde en haie d'honneur. Sylvie, Odile et Ronald sont déposés dans un petit hôpital improvisé. Le reste de la mission continue à marcher jusqu'à la vallée de Yaftâl pour s'installer à Zarâgandârâ et y travailler pendant un mois, prodiguant des soins et enseignant des gestes médicaux rudimentaires. Les jours passent et avec eux les blessés s'accumulent. Au moment de prendre le chemin du retour, Didier Lefèvre annonce à Juliette qu'il veut rentrer par ses propres moyens: "*C'est quand je serai tout seul que ça va vraiment commencer*".

Didier Lefèvre rapporte, dans le dernier volume, les aléas de son retour au Pakistan, séparé des autres membres de la mission. Armé d'un simple petit dictionnaire et de son appareil photo, abandonné par son escorte, perdu de nuit sur un col enneigé, peu à peu dépouillé par des caravanes et un policier pakistanais, les épreuves qu'il traverse sont nombreuses.

Le Photographe est, avant tout, une œuvre autobiographique. Vingt ans après, Didier Lefèvre est revenu en BD sur ce voyage initiatique, l'une de ses premières missions. Ce témoignage personnel est d'autant plus poignant que Didier Lefèvre est décédé d'une crise cardiaque, quelques jours après avoir reçu, en janvier 2007, au Festival d'Angoulême, une récompense pour le troisième tome de la série.[5] Ces trois bandes dessinées nous remettent également en mémoire la première vague déferlante d'affrontements qui déchirent l'Afghanistan à partir des années 1980. Depuis cette guerre, concomitante de la guerre Iran-Irak (1980-1989), les armes n'ont cessé de "tirer" dans le pays. Puissent les appareils photos continuer à "viser". ■



Le Photographe, *t.1, p.47*



Le Photographe*, t. 3, p.3*

Le Photographe*, t.1, p.74*

* Le nom féminin "bande dessinée" peut également être orthographié "BD" ou "bédé". La bande dessinée permet de raconter des histoires au moyen d'un enchaînement signifiant de dessins et de courtes phrases. C'est un art à la croisée de l'écriture littéraire et de l'écriture graphique.

1. *Le Photographe*, tome 2, p.42.

2. Apparue en Suisse en 1830 avec la parution des premiers albums de Rodolphe T?pffer, la BD est diffusée, au cours du XIXème siècle, dans le monde entier, via les revues et journaux satiriques. A la fin du siècle, elle devient un médium de masse, mais restreint à l'humour et aux enfants. A partir des années 1960, la bande dessinée cherche à se légitimer en quittant le champ de l'enfance. Les expérimentations se multiplient. La revendication de la paternité littéraire s'affirme en 1978 avec notamment le succès du concept de "roman en bande dessinée" lancé par Hugo Pratt avec *Corto Maltese*.

3. "La Guerre d'Afghanistan", *Dictionnaire historique et géopolitique du XXème siècle*, dir. Serge Cordellier, La découverte, Paris, 2000.

4. L'expression "montagnes russes" en français désigne également un manège de fête foraine, qui consiste en une succession de montées et de descentes très abruptes, parcourues à grande vitesse par un véhicule sur rails.

5. Didier Lefèvre est né en 1957. Reporter-photographe pour divers journaux et magazines, il avait l'âme d'un globe-trotter : le Sri Lanka, la Corne de l'Afrique, le Malawi, le Cambodge, les habitants de Bougainville, les champions du monde de course à pied éthiopiens, les moudjahidins d'avant 1992, les Hazara, le Kosovo… partageaient son intérêt avec des sujets plus simples comme les jardiniers ou encore les pompiers. De ses voyages en Afghanistan, il a également écrit un livre aux Editions Ouest France.

Entretien avec Zalmaï Haqunâni, Ambassadeur d'Afghanistan en France (2002-2006)

Entretien réalisé par
Louis RACINE
Alice BOMBARDIER
pour la Revue de Téhéran*

Zalmaï Haquâni a étudié en France entre 1966 et 1978, avant de devenir Professeur de droit économique international à l'Université de Caen. Il est l'auteur de plusieurs livres, notamment d'un manuel de Droit international de l'économie *(avec Philippe Saunier, Ellipses, 2007). Conseiller en relations internationales du Commandant Massoud, il est nommé Ambassadeur en France en 2002. Sa vie, son oeuvre, ses expériences ont été réunies en 2006 dans* Une vie d'Afghanistan. Entretiens avec Sébastien Brabant, Marc Hecker et Paul Presset. *Aujourd'hui, Zalmaï Haquâni a également accepté de s'entretenir avec nous.*

Qu'est ce qui vous a poussé, après votre baccalauréat, à poursuivre des études de droit en France?

En Afghanistan, en particulier à Kaboul, il y avait deux lycées franco-afghans, le lycée Esteqlâl pour les garçons et le lycée Malalaï pour les filles. Je me trouvais au lycée Esteqlâl dans les années 1960. Le gouvernement français accordait des bourses à certains étudiants et en particulier aux majors du baccalauréat. Cette année-là, j'étais major de la classe de mathématiques donc j'ai eu une bourse et je suis venu en France pour faire des études scientifiques. Mais mon père était juriste. Une fois arrivé en France, il m'a poussé à faire des études de droit et c'est la raison pour laquelle j'ai changé d'orientation. Finalement je suis arrivé jusqu'à la dernière année et au doctorat d'Etat.

Dans les années soixante-dix, l'Afghanistan connaît des troubles, avec le coup d'Etat de Daoud puis la prise de pouvoir par les communistes. Commencent alors trente ans de conflit avec l'invasion soviétique et la prise de pouvoir par les talibans. Comment avez-vous vécu cette période?

En 1973, je me trouvais en France, à Nice, lorsque le coup d'Etat de Daoud s'est produit, lorsqu'il a renversé son cousin, le roi Zâher Shâh et qu'il a instauré la République. La dernière année de mes études correspondait au changement de régime en Afghanistan. En 1978-1979, un régime communiste était mis en place puis il y eut l'invasion soviétique. Donc je ne suis pas rentré en Afghanistan. Cette période était évidemment très difficile, je l'ai très mal vécue, parce que le pays avait été envahi, les gens souffraient énormément, la résistance afghane n'était pas encore très bien organisée. Il y avait des difficultés de toutes parts.

Quand êtes-vous revenu en Afghanistan?

J'y suis retourné à partir de 2002. J'avais continué à travailler avec l'Afghanistan, en particulier entre

1997 et 2001, lorsque j'étais le conseiller du commandant Massoud pour les relations internationales, mais je continuais à résider en France. Après son assassinat, en septembre 2001, j'ai continué à suivre les affaires afghanes, puis je suis allé à la Conférence de Bonn.

L'administration intérimaire d'Afghanistan m'a alors proposé un poste ministériel. J'ai refusé parce que je pensais que ce poste devait revenir à quelqu'un qui ait une expérience politique en Afghanistan. Je suis donc retourné à mes enseignements puis j'ai eu une nouvelle proposition: être Ambassadeur d'Afghanistan à Paris. Après réflexion et compte tenu de la situation du pays à l'époque, j'ai accepté.

Pendant que vous étiez Ambassadeur en France, vous représentiez également l'Afghanistan dans d'autres pays européens, non?

Vous savez que pendant 25-26 ans, à cause de l'invasion soviétique, l'Afghanistan n'avait pratiquement plus de relations diplomatiques avec les pays occidentaux.

Les ambassades – théoriquement – existaient, mais il n'y avait pas de diplomates appropriés ou de relations diplomatiques réelles avec l'Afghanistan. J'ai été le premier ambassadeur dans un pays occidental, en l'occurrence la France, à rétablir des relations et à renouer le dialogue avec les pays occidentaux. Effectivement, j'étais en poste à Paris, mais j'étais aussi Ambassadeur non résident en Espagne, au Portugal, en Suisse et au Maroc.

Comment se présente la communauté afghane en France et quelles sont ses particularités par rapport aux autres pays européens?

D'abord, il y a les Afghans qui sont installés en France depuis assez longtemps. Ce sont en général des Afghans qui étaient étudiants ou qui étaient venus pour des stages et qui n'ont pas pu retourner en Afghanistan en raison de la situation politique du pays. Il y a eu ensuite une deuxième vague d'Afghans, eux aussi francophones et francophiles parce qu'ils étaient d'anciens élèves du lycée Esteqlâl, d'anciens étudiants de la faculté de droit ou de médecine de Kaboul, établissements avec qui la France avait des accords d'affiliation. La troisième vague évidemment fut constituée par des Afghans qui venaient soit pour des raisons familiales alors qu'ils n'étaient pas francophones, ou même par des Afghans qui n'avaient aucun lien avec la France. La France constituait pour eux un pays d'asile. Mais les Afghans n'ont jamais été une communauté importante en France. Sans compter les clandestins, qui sont impossibles à chiffrer, la communauté afghane en France ne dépasse pas 6000 personnes, ce qui est très peu quand on sait que dans la seule région de Londres, il y a 30 000 afghans. Il y en a plus de 150 000 en Allemagne, plus de 50 000 en Hollande et aussi dans d'autres pays européens, en Autriche, en Belgique, etc. La communauté afghane en France n'est donc pas importante mais elle est constituée en général de gens formés, bien intégrés. Heureusement, les Afghans n'ont jamais posé de problèmes dans leurs contacts avec les Français ou les autres communautés d'étrangers présentes en France.

Comment expliquez-vous ce paradoxe entre les forts liens qui existaient entre la France et l'Afghanistan et cette communauté si restreinte aujourd'hui?

La communauté afghane en France n'est pas importante mais elle est constituée en général de gens formés, bien intégrés.

Sans compter les clandestins, qui sont impossibles à chiffrer, la communauté afghane en France ne dépasse pas 6000 personnes, ce qui est très peu quand on sait que dans la seule région de Londres, il y a 30 000 afghans.



Vue récente de Hérat

Photos: Guive Rafatian

Vous savez, ce n'est pas un paradoxe, bien au contraire, ce sont justement ces liens qui expliquent l'arrivée en France de la première et de la deuxième vague d'Afghans. Il faut savoir que les liens avec la France, à l'origine et pendant très longtemps, se limitaient aux échanges culturels. Les Afghans qui venaient en France, connaissaient en général la culture française. Les autres allaient ailleurs parce qu'en France, il y avait la barrière de la langue: la langue française est une langue difficile pour les Afghans qui se tournent en général vers l'anglais. Et puis, par exemple en Allemagne, jusqu'en 1979, les Afghans n'avaient pas besoin de visa pour entrer, contrairement à la France.

La culture afghane connaît depuis plusieurs années un regain d'intérêt en France (films, livres, expositions), quel rôle avez-vous joué dans ce phénomène?

Mon rôle personnel fut modeste, mais je suis très content que ces liens non seulement aient été renoués, mais aussi renforcés. Je suis heureux qu'un Afghan obtienne le prix Goncourt 2008, c'est une très bonne chose. Mais évidemment cela ne s'arrête pas là. Nous avons aussi renoué d'autres liens avec la France, notamment sur le plan scolaire: vous savez que la France est de nouveau présente dans les deux lycées de Kaboul. Des accords ont été également conclus entre les universités françaises et afghanes. Tout cela a été fait quand j'étais à l'ambassade d'Afghanistan, j'ai tout repris à zéro. Nous avons aussi signé un

Des accords ont été conclus entre les universités françaises et afghanes.

accord dans le domaine archéologique: la Délégation Archéologique Française en Afghanistan (DAFA) est à nouveau présente. Et enfin, dernier exemple - je pourrais vous en donner beaucoup - le Musée Guimet a organisé une très belle exposition sur les vestiges historiques d'Afghanistan à la fin 2006, et qui a duré jusqu'au printemps 2007. Cette exposition était à l'initiative des Présidents Jacques Chirac et Hamid Karzaï. C'était une très bonne chose pour nous, mais aussi pour la France.

Pouvez-vous nous présenter les grands défis qui se posaient à l'Afghanistan quand vous y êtes retournés, en 2002?

A la fin de l'année 2001, lorsque nous sommes retournés en Afghanistan, le pays était presque dans un état de ruine totale. A la fois les villes et les campagnes avaient été détruites: les campagnes avaient subi des destructions pendant la guerre soviétique et les villes, durant la guerre civile, qui a commencé dès 1992. Les destructions se sont poursuivies sous le régime des talibans, c'est-à-dire pendant la période 1994-2002. Par conséquent, il était nécessaire d'envisager des chantiers dans tous les domaines. Dans le domaine des infrastructures, il fallait construire des routes, des ponts, réparer les aéroports – parce que malheureusement jusqu'à présent il n'y a pas de chemin de fer. Nous avons donc d'abord rétabli les communications, les transports entre l'Afghanistan et l'étranger. Au départ, il n'y avait même pas de ligne téléphonique fiable en Afghanistan, et en particulier de lignes téléphoniques internationales. Tout était à refaire. Il en était de même dans le domaine de la santé, de l'éducation, de l'agriculture, dans tous les domaines qui sont essentiels à la vie d'un pays.

En quoi la France participe à cette reconstruction?

Heureusement la France, comme d'ailleurs d'autres pays, était et reste présente aujourd'hui en Afghanistan. La France coopère beaucoup dans un domaine, inexistant auparavant et vous en comprenez les raisons: le domaine militaire. La France, avec les Etats-Unis, participe à la formation de l'armée afghane, en matière de lutte contre le terrorisme et pour la stabilisation de l'Afghanistan. Savez-vous que l'Afghanistan, en 2002, n'avait plus d'armée? Il n'y avait plus d'armée ni de forces de police… Donc les chantiers sont immenses: il faut rebâtir les villes, donner à nouveau vie aux campagnes. Celles-ci sont minées. Cela pose encore d'énormes problèmes aujourd'hui. Le déminage total du territoire afghan n'est pas encore pour demain.

Quel est le rôle joué par l'Iran?

Dans le domaine des infrastructures, l'Iran coopère avec l'Afghanistan. Il participe à la construction de routes qui relient les deux pays, à l'Ouest près de Mashhad. L'Iran accorde également des facilités portuaires car l'Afghanistan n'a pas de littoral maritime. Tout récemment, les deux pays ont conclu un accord pour que l'Afghanistan bénéficie de la zone franche de Tchâbahâr, dans le Sistan-Balutchestân iranien. J'ai eu l'occasion de visiter Tchâbahâr en février 2008 et j'ai été très heureux de rencontrer un soir un groupe d'entreprises privées iraniennes, venues renouer des contacts avec les entreprises afghanes.

Mais l'aide iranienne la plus importante est évidemment culturelle.

A la fin de l'année 2001, lorsque nous sommes retournés en Afghanistan, le pays était presque dans un état de ruine totale.

La France, avec les Etats-Unis, participe à la formation de l'armée afghane, en matière de lutte contre le terrorisme et pour la stabilisation de l'Afghanistan.

Dans le domaine des infrastructures, l'Iran coopère avec l'Afghanistan.

Le renouveau vient de tout l'Afghanistan, vient de tous les Afghans, où qu'ils se trouvent.

Avec l'Iran, nous partageons la langue persane, appelée *dari* en Afghanistan. Compte tenu des destructions culturelles que l'Afghanistan a subies – en 2002, on n'y trouvait ni livre, ni manuel scolaire ou universitaire - l'Iran est d'un très grand secours. Une grande partie de notre vie universitaire et scolaire dépend de la coopération culturelle et éducative iranienne. Il y a beaucoup d'ouvrages qui ne sont pas traduits en Afghanistan, mais qui l'ont été en Iran. Ces ouvrages nous aident dans notre vie scientifique. Bien sûr, le Ministère afghan de la Culture et même les entreprises privées ont fait de gros efforts pour qu'il y ait de plus en plus de publications dans le pays. Plus de 300 journaux sont aujourd'hui publiés en Afghanistan.

Dans ce domaine, la coopération iranienne est appréciable et utile.

Quel rôle joue la diaspora afghane, résidant en France, dans la reconstruction du pays?

Je ne sais pas si on peut parler de diaspora en France parce que le nombre d'Afghans y est limité et la plupart exerce dans des activités tertiaires ou dans l'enseignement et la médecine. Ce ne sont donc pas de gros investisseurs. Malgré tout, je connais des Afghans, à la fois en région parisienne, en Normandie ou en Bretagne qui retournent aujourd'hui en Afghanistan. Ce sont des industriels, des commerçants qui essayent de retrouver leurs usines, leurs commerces ou qui cherchent à rebâtir. Malheureusement, les problèmes de


Vue récente de Hérat

sécurité posent parfois beaucoup de difficultés aux investisseurs afghans comme à ceux d'autres pays. En Afghanistan, les gros investisseurs viennent surtout des Etats-Unis ou des Emirats. Là-bas, quelques personnalités très riches sont susceptibles d'investir ou ont déjà investi.

Il existe une polémique en France sur le retrait, le maintien, voire l'augmentation du nombre de soldats français envoyés en Afghanistan. Hubert Védrine, ancien Ministre français des Affaires Etrangères, estime que la gestion de la crise actuelle en Afghanistan ne passe pas seulement par le volet militaire, mais qu'il faut revoir de manière globale la politique à mener en Afghanistan. Qu'en pensez-vous?

Pour ce qui concerne l'augmentation, le maintien ou la diminution du contingent français en Afghanistan, je crois qu'il vaut mieux en parler aux autorités françaises compétentes. Ce que nous, Afghans, nous apprécions, c'est bien entendu la présence de forces françaises en Afghanistan. Nous savons aussi que la France a consenti de gros sacrifices parce que depuis 2002, des soldats français sont morts en Afghanistan. L'année 2008 a été particulièrement terrible.

Hubert Védrine, que je connais bien et dont j'apprécie les réflexions, a, je pense, tout à fait raison. La solution pour la paix et la sécurité en Afghanistan n'est certainement pas seulement militaire. Il faut aussi rechercher des solutions politiques mais c'est un long débat. Je crois qu'Hubert Védrine a tout à fait raison.

Il semble que les élites afghanes émigrées aient commencé à réfléchir sur les nombreuses années de crise qu'a traversées le pays - tel Atiq Rahimi, prix Goncourt 2008 avec *Pierre de patience* - et à les décanter.

Nous pourrions en effet considérer l'oeuvre d'Atiq Rahimi comme symptomatique d'une volonté de sortie de crise: «entre pierre et prière». L'image et le réveil de l'Afghanistan ne seraient-ils pas aujourd'hui entre les mains de ses élites artistiques?

J'aime beaucoup les artistes, j'apprécie leur travail. Les artistes afghans ont beaucoup de talent, que ce soient les artistes afghans résidant dans le pays ou ceux vivant à l'extérieur, comme Atiq Rahimi en France. Ils participent directement ou indirectement au renouveau de l'Afghanistan. Mais je pense que le renouveau vient de tout l'Afghanistan, vient de tous les Afghans, où qu'ils se trouvent. Les Afghans ont tous la soif de voir leur pays à nouveau sur les rails. Dans ce sens, le peuple afghan fait des efforts considérables, même si, dans ses rangs, à la fois entre les Afghans résidant en Afghanistan ou entre ceux qui en sont partis, des problèmes se posent.

Nous vous remercions beaucoup, Monsieur l'Ambassadeur, pour le temps que vous nous avez accordé. Il y aurait bien évidemment de nombreuses autres questions à vous poser…

C'est moi qui vous remercie beaucoup. J'espère que nous continuerons notre collaboration pour la *Revue de Téhéran*. J'ai été très content d'apprendre qu'une revue en français est publiée en Iran. Il faut l'encourager et encourager la multiplication de ces publications. ■

Les artistes afghans ont beaucoup de talent, que ce soient les artistes afghans résidant dans le pays ou ceux vivant à l'extérieur, comme Atiq Rahimi en France. Ils participent directement ou indirectement au renouveau de l'Afghanistan.

Une grande partie de notre vie universitaire et scolaire dépend de la coopération culturelle et éducative iranienne.

* Grâce à l'intermédiaire d'Armand Meimand.

L'Afghanistan: futur corridor énergétique?

Olivier LEMERLE

En annonçant le déploiement de troupes supplémentaires en Afghanistan avant même son entrée en fonction, le nouveau président américain a montré que la stabilisation du pays constituerait l'une des priorités de son mandat en matière de politique étrangère. Mais si le volet militaire et sécuritaire a son importance, le véritable enjeu consiste à instaurer une stabilité politique et économique de long terme dans un pays dont l'emplacement très stratégique, a jusqu'à présent attiré plus de troubles que de bienfaits à une population lassée par la guerre. Parmi les grands projets visant à favoriser le développement de l'Afghanistan, l'idée d'en faire un corridor énergétique reliant les vastes réserves d'hydrocarbures d'Asie Centrale aux marchés dynamiques du sous-continent indien revient de manière récurrente depuis plus de quinze ans. L'année 2008 a vu la réactivation de ce thème avec une série de rencontres réunissant le Turkménistan, l'Afghanistan, le Pakistan, et l'Inde autour du projet TAPI.

Au delà des déclarations de bonnes intentions, il convient néanmoins de se demander quelles sont les chances de concrétisation de ce projet, tandis que la conjoncture économique globale rend les investisseurs frileux, et à quelles conditions une telle réalisation pourrait contribuer à la stabilisation de l'Afghanistan dans un contexte régional extrêmement tendu.

Le corridor énergétique afghan est envisagé pour la première fois au lendemain de l'effondrement de l'Union Soviétique, lorsque les compagnies pétrolières occidentales commencent à prendre pied autour de la mer caspienne. Une fois les premiers contrats signés avec les autorités azéries, kazakhes, et turkmènes, le principal problème qui se pose est celui de l'évacuation de la production centrasiatique vers les marchés mondiaux. L'Asie Centrale est en effet une région particulièrement enclavée, et le réseau de gazoducs et d'oléoducs construits par les soviétiques est entièrement tourné vers la Russie, ce qui place les Etats nés de la décomposition de l'URSS dans une situation de dépendance totale vis-à-vis de Moscou.

La plupart des compagnies occidentales concentrent leurs efforts sur l'axe Est-Ouest, pour atteindre les marchés européens via la Transcaucasie puis la Turquie, malgré la longueur et les nombreux obstacles techniques et juridiques découlant du nombre important de pays à traverser. La première à regarder de l'autre côté est la compagnie américaine Unocal, qui s'engage dès 1993 dans des négociations avec le Turkménistan pour ouvrir une route vers le Pakistan à travers l'Afghanistan. C'est ainsi que naît le TAP (*Trans Afghanistan Pipeline*). Habitués à traiter avec des régimes politiques imprévisibles, les dirigeants d'Unocal offrent leur soutien aux Talibans dans un

Afghanistan en pleine guerre civile, et négocient avec ces derniers par l'intermédiaire de la société américano-saoudienne Delta Petroleum, dont les liens supposés avec la CIA et les services de renseignement du royaume saoudien n'ont jusqu'à ce jour jamais été ni prouvés ni démentis. Il existe alors une convergence d'intérêts *de facto* entre tous ces acteurs désireux de stabiliser le pays, d'y contenir l'influence iranienne, et de désenclaver l'Asie Centrale par le sud. Les tergiversations du président turkmène Saparmurat Nyazov et le climat de paranoïa régnant à Ashgâbâd mettent à plusieurs reprises les négociations en péril. La concurrence de la société argentine Bridas, dont le président Carlos Bulgheroni a su nouer une relation de confiance avec le couple Butho au Pakistan, et négocier de manière souvent plus habile que les Américains avec les différentes factions en présence en Afghanistan menace également le projet. La prise de Kabul en septembre 1996 et l'instauration du pouvoir taliban sur la plus grande partie du pays semblent pourtant annoncer le succès de la stratégie d'Unocal. Mais très vite, les révélations par la presse américaine des pratiques auxquelles se livre le nouveau régime et les réactions qu'elles suscitent dans l'opinion obligent Washington à prendre ses distances avec Kabul et à retirer son soutien au projet de gazoduc transafghan. Celui-ci est officiellement abandonné par Unocal en 1998.

Après les attentats de septembre 2001 et le déclenchement de l'opération militaire américaine en Afghanistan, l'effondrement du régime taliban et l'arrivée au pouvoir du président Hamid Karzai (un temps employé comme consultant par Unocal) remettent le TAP Line au goût du jour. Le projet s'inscrit désormais dans une stratégie de "reconstruction" de l'Afghanistan. Il est soutenu non seulement par les Etats-Unis, mais également par la Banque Asiatique de Développement (ABD) qui s'engage à en financer une partie. En mai 2002, les chefs d'Etat d'Afghanistan, du Pakistan, et du Turkménistan se réunissent à Islamabad pour annoncer le redémarrage officiel du projet. Une nouvelle étude de faisabilité technique est commanditée par la Banque. Le gazoduc planifié relierait le champ gazier de Dauletâbâd, dans le Sud Est du Turkménistan à la ville de Multan dans l'est du Pakistan, en passant par Kandahar, Herat, Quetta, et avec la possibilité d'être prolongé vers l'Inde. Il acheminerait ainsi 30 bcm (milliards de mètres cube) de gaz naturel par an sur une distance de 1700 km. Son coût est à l'époque évalué à 3.3 Md $, et sa mise en service envisagée dans un délai de cinq ans.

Plusieurs éléments viennent cependant ralentir le développement du projet. Le tracé du pipe traverse le Sud Ouest de l'Afghanistan, bastion des Talibans, et région la plus rétive à l'autorité du nouveau pouvoir installé à Kabul. De plus, des doutes sérieux portent sur la capacité du Turkménistan à produire suffisamment de gaz pour satisfaire sa consommation interne, honorer ses engagements envers la Russie, qui achète 80% de son gaz, et alimenter ensuite le TAP Line. A plusieurs reprises, Ashgâbâd refuse de fournir les certifications concernant l'ampleur de ses réserves qu'Islamabad exige pour investir plus avant dans le projet. Les autorités turkmènes s'engagent qui plus est dans des négociations avec Pékin, qui vont aboutir au lancement de travaux pour la construction d'un gazoduc reliant le Turkménistan au Nord Est de la Chine.

Le corridor énergétique afghan est envisagé pour la première fois au lendemain de l'effondrement de l'Union Soviétique, lorsque les compagnies pétrolières occidentales commencent à prendre pied autour de la mer caspienne.

Après les attentats de septembre 2001 et le déclenchement de l'opération militaire américaine en Afghanistan, l'effondrement du régime taliban et l'arrivée au pouvoir du président Hamid Karzai (un temps employé comme consultant par Unocal) remettent le TAP Line au goût du jour.

Dans la même période, des avancées notables se produisent du côté de l'axe Est-Ouest, qui incitent les puissances occidentales à relativiser l'importance du corridor afghan.

En 2001, l'oléoduc CPC (Caspian Pipeline Consortium) qui relie le gisement kazakh de Tengiz au port russe de Novorossiisk sur la mer noire est inauguré. S'il ne contourne pas le territoire russe, ce tuyau appartient à un consortium privé. C'est donc la première voie d'exportation des hydrocarbures centrasiatiques qui échappe au monopole de Moscou. Les accords qui aboutissent à la construction puis à l'ouverture de l'oléoduc BTC (Baku Tilissi Ceyhan) en 2006 et du gazoduc SCP (South Caucasus Pipeline, ou Baku Tbilissi Erzurum) en 2007 sont aussi deux avancées qui rendent moins abstraite l'idée d'acheminer les productions de la rive Est de la Caspienne vers la méditerranée ou les marchés européens. Il ne reste en effet désormais "plus qu'à" trouver une solution de franchissement ou de contournement de la mer Caspienne. Pour toutes ces raisons, et étant donné l'insécurité qui persiste dans le pays, l'idée d'un corridor énergétique afghan passe à nouveau progressivement au second plan.



Source: BBC

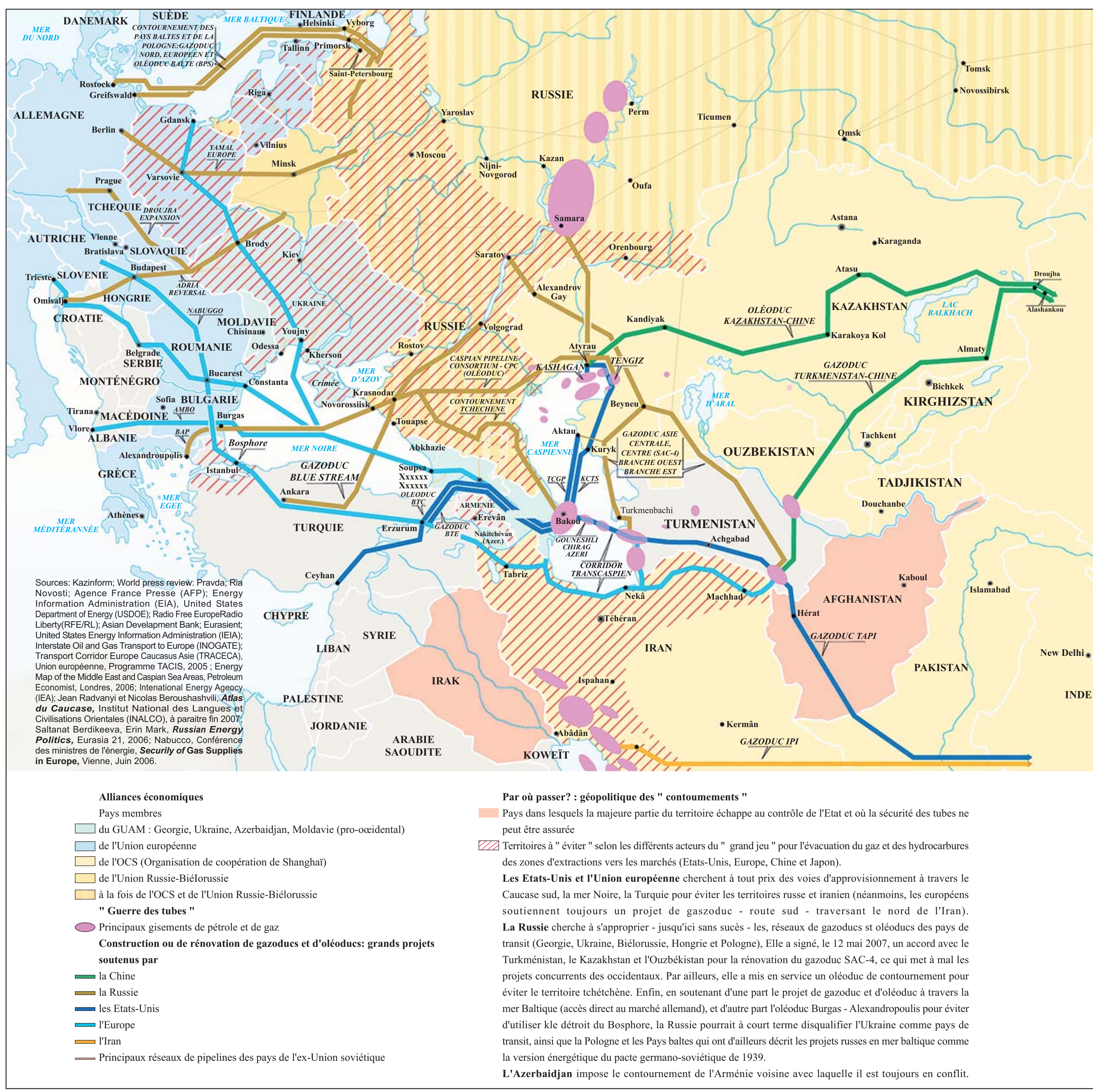
L'année 2008 marque un nouveau départ pour le TAP Line, qu'il convient désormais d'appeler TAPI (pour Turkménistan-Afghanistan-Pakistan-Inde). En avril 2008, la visite d'une importante délégation indienne au Turkménistan se solde par la signature d'un *Memorandum of Understanding* concernant la coopération énergétique entre les deux pays. L'accord porte sur l'exploration de zones *offshore* en mer Caspienne, sur des projets d'investissements dans l'aval pétrolier et gazier, et annonce surtout le ralliement de l'Inde au projet de gazoduc transafghan. Ce dernier s'en trouve rapidement relancé, comme l'indique la tenue de plusieurs réunions au mois de juin, au cours desquelles le coût et les délais de réalisation du projet sont révisés. Les travaux doivent démarrer en 2010 et on parle désormais d'une mise en service en 2018, pour un coût total de 7.6 Md$. De plus, le nouveau président turkmène élu début 2007, décide de faire évaluer les réserves gazières de son pays par un auditeur indépendant pour mettre fin aux spéculations que son prédécesseur avait encouragées, ce qui contribue aussi à renforcer la crédibilité du projet. En octobre 2008, le cabinet britannique Gaffney Clines and Associates (CGA) publie les résultats partiels de son audit, qui ne concernent que les réserves de la partie Est du pays. Le seul gisement d'Osman-South Yoloton contiendrait déjà entre 4 et 6 tcm (trillions de mètres cube) de gaz, ce qui en fait le quatrième au monde et rassure considérablement les investisseurs sur les capacités du Turkménistan à produire, à terme, les volumes pour lesquels il s'est engagé.

En débat depuis plus de quinze ans, l'idée d'un corridor énergétique transafghan semble donc bien relancée, mais elle continuera sans doute à faire couler de l'encre pendant quelques années. Outre les aléas géopolitiques auxquels le projet est soumis, il faut rappeler que le développement des réserves nécessaires pour que le tuyau soit viable prendra beaucoup de temps. L'horizon 2018 paraît bien optimiste au regard du chantier que constitue la modernisation de l'industrie énergétique turkmène.

Après avoir retracé l'historique du projet et en avoir présenté les grandes lignes, il convient d'examiner les arguments d'ordre économique et stratégique qui permettent de comprendre les motivations des différents promoteurs du corridor énergétique afghan.

En débat depuis plus de quinze ans, l'idée d'un corridor énergétique transafghan semble donc bien relancée, mais elle continuera sans doute à faire couler de l'encre pendant quelques années. Outre les aléas géopolitiques auxquels le projet est soumis, il faut rappeler que le développement des réserves nécessaires pour que le tuyau soit viable prendra beaucoup de temps.

Le TAPI possède tout d'abord une rationalité économique indiscutable, qui suffirait à justifier sa construction dans un monde idéalement apolitique. Le corridor afghan constitue la route la plus courte vers l'un des marchés les plus dynamiques de la planète. La consommation indienne de gaz naturel est appelée à connaître une croissance très importante pour atteindre 125 bcm par an à l'horizon 2025 (contre 49 bcm/an en 2007). A cela s'ajoute la demande afghane et surtout pakistanaise, ainsi que les possibilités, si ces trois marchés ne suffisaient pas à absorber la production turkmène, d'exporter les volumes restant sous forme de gaz naturel liquéfié (LNG) via le port pakistanais de Gwadar. Une partie des productions gazières et pétrolières du Kazakhstan pourrait à terme emprunter le même itinéraire. Le faible nombre de pays traversés réduit les frais de transit et rend ce gaz plus compétitif que s'il atteignait le consommateur final par le corridor Est-Ouest que cherche timidement à mettre en place l'Union Européenne. Le TAPI n'implique que quatre pays tandis qu'un



Sources: Kazinform; World press review: Pravda; Ria Novosti; Agence France Presse (AFP); Energy Information Administration (EIA), United States Department of Energy (USDOE); Radio Free EuropeRadio Liberty(RFE/RL); Asian Develapment Bank; Eurasient; United States Energy Information Administration (IEIA); Interstate Oil and Gas Transport to Europe (INOGATE); Transport Corridor Europe Caucasus Asie (TRACECA), Union européenne, Programme TACIS, 2005 ; Energy Map of the Middle East and Caspian Sea Areas, Petroleum Economist, Londres, 2006; Intenational Energy Ageocy (IEA); Jean Radvanyi et Nicolas Beroushashvili, ***Atlas du Caucase,*** Institut National des Langues et Civilisitions Orientales (INALCO), à paraitre fin 2007; Saltanat Berdikeeva, Erin Mark, ***Russian Energy Politics,*** Eurasia 21, 2006; Nabucco, Conférence des ministres de l'énergie, ***Securily of* Gas Supplies in Europe,** Vienne, Juin 2006.

Alliances économiques

Pays membres

- du GUAM : Georgie, Ukraine, Azerbaidjan, Moldavie (pro-ocidental)
- de l'Union européenne
- de l'OCS (Organisation de coopération de Shanghaï)
- de l'Union Russie-BiéIorussie
- à la fois de l'OCS et de l'Union Russie-Biélorussie

" Guerre des tubes "

- Principaux gisements de pétrole et de gaz

Construction ou de rénovation de gazoducs et d'oléoducs: grands projets soutenus par

- la Chine
- la Russie
- les Etats-Unis
- l'Europe
- l'Iran
- Principaux réseaux de pipelines des pays de l'ex-Union soviétique

Par où passer? : géopolitique des " contoumements "

- Pays dans lesquels la majeure partie du territoire échappe au contrôle de l'Etat et où la sécurité des tubes ne peut être assurée
- Territoires à " éviter " selon les différents acteurs du " grand jeu " pour l'évacuation du gaz et des hydrocarbures des zones d'extractions vers les marchés (Etats-Unis, Europe, Chine et Japon).

Les Etats-Unis et l'Union européenne cherchent à tout prix des voies d'approvisionnement à travers le Caucase sud, la mer Noire, la Turquie pour éviter les territoires russe et iranien (néanmoins, les européens soutiennent toujours un projet de gaszoduc - route sud - traversant le nord de l'Iran). **La Russie** cherche à s'approprier - jusqu'ici sans sucès - les, réseaux de gazoducs st oléoducs des pays de transit (Georgie, Ukraine, Biélorussie, Hongrie et Pologne), Elle a signé, le 12 mai 2007, un accord avec le Turkménistan, le Kazakhstan et l'Ouzbékistan pour la rénovation du gazoduc SAC-4, ce qui met à mal les projets concurrents des occidentaux. Par ailleurs, elle a mis en service un oléoduc de contournement pour éviter le territoire tchétchène. Enfin, en soutenant d'une part le projet de gazoduc et d'oléoduc à travers la mer Baltique (accès direct au marché allemand), et d'autre part l'oléoduc Burgas - Alexandropoulis pour éviter d'utiliser kle détroit du Bosphore, la Russie pourrait à court terme disqualifier l'Ukraine comme pays de transit, ainsi que la Pologne et les Pays baltes qui ont d'ailleurs décrit les projets russes en mer baltique comme la version énergétique du pacte germano-soviétique de 1939. **L'Azerbaidjan** impose le contournement de l'Arménie voisine avec laquelle il est toujours en conflit.

Source: Philippe Rekacewicz - Le Monde Diplomatique

hypothétique gazoduc transcaspien rejoignant le South Caucasus Pipeline puis Nabucco pour atteindre enfin l'Autriche nécessiterait de traverser au moins huit pays, et de construire un tuyau sous la mer Caspienne. Ceci est aussi compliqué techniquement qu'impossible juridiquement, tant que la question du statut de la mer ne fera pas l'objet d'un consensus entre les cinq Etats riverains.

Les différents promoteurs du corridor afghan possèdent ensuite chacun leur propre agenda stratégique, qui explique leur soutien au projet:

Afghanistan et Banque Asiatique de Développement (ABD): Le soutien de l'ABD reflète la volonté des Etats d'Asie, et au premier rang de la Chine, d'encourager tout projet contribuant à la sécurité de la région, dont la stabilisation de l'Afghanistan est l'une des clés. La concrétisation de projets tels que le gazoduc transafghan (TAPI) est en effet censée avoir toute une série de retombées positives à l'échelle locale et nationale : revenus du transit, création d'emplois, diminution de la facture énergétique, modernisation de l'appareil industriel… Tous ces bienfaits nécessitent cependant la présence d'un gouvernement central solide, transparent, et dont l'autorité est reconnue sur l'ensemble du territoire, ce qui n'est pas le cas pour l'instant. Pour le gouvernement Karzai, mener à bien un tel chantier est l'occasion d'asseoir sa légitimité tant sur le plan national que vis-à-vis des partenaires et bailleurs de fonds internationaux.

Etats-Unis: Pour les Etats Unis, qui ne semblent pas concernés au premier chef par la sécurité énergétique en Asie du Sud, le gazoduc TAPI est un projet stratégique parce que l'Afghanistan est désormais leur principale priorité affichée, mais également parce qu'il contribue à saper l'influence de la Russie et à contenir celle de l'Iran dans la région. L'ouverture d'une route Sud pour l'exportation du gaz turkmène constituerait un revers notable pour Moscou, dont la stratégie de conquête des marchés gaziers européens, qui se double d'un regain d'ambition en matière de politique étrangère, repose en grande partie sur l'achat à bon marché d'une grande partie de la production gazière centrasiatique. Le tarissement de cette manne mettrait la Russie dans une position délicate, en l'obligeant à effectuer les investissements coûteux qui sont nécessaires pour renforcer ses capacités de production, et à puiser dans ses propres réserves pour fournir ses clients tout en satisfaisant une demande intérieure gonflée par une utilisation irrationnelle du gaz et une accoutumance de la population à des tarifs subventionnés. D'autre part, le pipeline transafghan (TAPI) a aussi l'avantage, du point de vue de Washington, de compromettre la réalisation du gazoduc IPI (Iran-Pakistan-Inde) promu par Téhéran. Pour un coût comparable à celui du TAPI (7.4 Md$), l'IPI prévoit de relier Assuliyeh, près du gisement de South Pars, à la ville de Barmer, dans l'Etat indien du Rajasthan (soit 2 775 km). Il pourrait acheminer, à terme, jusqu'à 55 bcm/an vers les marchés indien et pakistanais, et serait opérationnel vers 2015 si les travaux commencent, comme annoncé, en 2010. Ce projet paraît plus réalisable à court terme que son concurrent, parce qu'il contourne l'instabilité afghane, et serait alimenté par des gisements dont le développement est plus avancé que ceux du Turkménistan. Néanmoins, l'administration américaine reste aujourd'hui hostile à toute démarche contribuant à diminuer l'isolement dans lequel elle cherche à maintenir l'Iran, et

La concrétisation de projets tels que le gazoduc transafghan (TAPI) est censée avoir toute une série de retombées positives à l'échelle locale et nationale : revenus du transit, création d'emplois, diminution de la facture énergétique, modernisation de l'appareil industriel…

Pour le gouvernement Karzai, mener à bien un tel chantier est l'occasion d'asseoir sa légitimité tant sur le plan national que vis-à-vis des partenaires et bailleurs de fonds internationaux.

L'administration américaine reste aujourd'hui hostile à toute démarche contribuant à diminuer l'isolement dans lequel elle cherche à maintenir l'Iran, et exerce une forte pression sur ses alliés dans ce sens. Ceci hypothèque pour l'instant sérieusement les chances du gazoduc iranien de voir le jour.

Pour le Turkménistan, la réalisation du gazoduc transafghan (TAPI) viendrait confirmer son émancipation vis-à-vis de la Russie, que lui offre déjà la construction d'un pipeline à destination de la Chine, qui doit entrer en service en 2010.

exerce une forte pression sur ses alliés dans ce sens. Ceci hypothèque pour l'instant sérieusement les chances du gazoduc iranien de voir le jour. Car Washington entretient une relation étroite et ancienne avec le Pakistan, et s'est, au cours de ces dernières années, rapproché de l'Inde, à travers notamment une coopération renforcée dans le secteur de l'énergie atomique. Islamabad comme New Dehli doit donc tenir compte de toutes les retombées possibles qu'aurait un soutien au projet iranien (IPI) au détriment du TAPI soutenu par les Américains.

Inde et Pakistan: Sans fermer la porte à l'Iran, l'Inde semble décidée à développer sa présence en Asie Centrale. En plus de l'accord passé avec le Turkménistan que l'on a cité plus haut, il faut signaler des tentatives de rapprochement comparables avec le Kazakhstan, ainsi que la décision d'ouvrir la première base militaire indienne, située hors des frontières du pays à Ayni, au Tadjikistan. En plus d'une volonté de diversification des approvisionnements énergétiques, ces choix reflètent le souci des autorités indiennes de ne pas se laisser encercler ni distancier par la Chine, qui a mené une politique centrasiatique particulièrement active au cours des cinq dernières années.

Le Pakistan cherche quant à lui à promouvoir son rôle de corridor économique régional à travers le projet TEC (Trade and Energy Corridor), qui repose sur un ambitieux plan de développement et de modernisation de ses infrastructures de transport (port en eau profonde de Gwadar, rénovation de la Karakorum Highway,…). Le TAPI s'inscrit dans la même logique. De plus, ce pipeline, parfois surnommé "gazoduc de la paix" pourrait constituer un vecteur de rapprochement entre ces deux pays aux relations particulièrement tendues en les associant autour d'un projet commun et en instaurant une forme d'interdépendance énergétique (le Pakistan, qui importe déjà de l'électricité d'Inde aurait en quelques sortes la main sur le robinet de gaz à destination de son grand voisin).

Turkménistan: Pour le Turkménistan, la réalisation du gazoduc transafghan (TAPI) viendrait confirmer son émancipation vis-à-vis de la Russie, que lui offre déjà la construction d'un pipeline à destination de la Chine, qui doit entrer en service en 2010, et, dans une moindre mesure, par un autre gazoduc de moindre capacité qui le relie à l'Iran depuis 1997. Pour autant, il serait excessif de voir dans cette diversification une rupture avec le "grand frère" russe.

Le Turkménistan, qui semble s'inspirer en cela de la politique étrangère dite "multivectorielle" développée par le Kazakhstan depuis l'indépendance, cherche à maintenir des relations harmonieuses avec toutes les puissances régionales de manière à maximiser les revenus de la rente gazière, sans rentrer en conflit avec aucun acteur. On observe aussi dans les choix de politique étrangère du nouveau président turkmène une volonté de se démarquer de l'attitude de son prédécesseur, qui prônait une non-ingérence absolue dans les différents dossiers régionaux et a été fortement soupçonné de jouer un rôle lucratif dans le transit de l'opium afghan vers la Russie. Ashgâbâd semble aujourd'hui décidé à tenir une place plus active dans les affaires régionales, comme en témoigne l'autorisation donnée lors du sommet de l'OTAN à Prague en avril dernier, de faire transiter sur son territoire du matériel

destiné aux forces de la coalition en Afghanistan.

Concevable à long terme, la réalisation du corridor énergétique afghan paraît une fois de plus compromise à court comme à moyen terme. Les attentats qui ont frappé la ville de Bombay au début du mois de décembre et la crise diplomatique qui s'en est suivie entre New Delhi et Islamabad ont pour le moins refroidi les relations, déjà compliquées, entre les deux capitales. La perspective d'une coopération sur un projet énergétique en est ainsi repoussée, et ce, même si les négociations autour du gazoduc TAPI (Turkménistan-Afghanistan-Pakistan-Inde), comme d'ailleurs de l'IPI (Iran-Pakistan-Inde), se poursuivent dans un cadre multilatéral. L'année 2009 est par ailleurs politiquement chargée pour l'Afghanistan puisqu'elle verra une élection présidentielle au printemps, et l'entrée en fonction d'un nouveau président américain soucieux de concentrer ses efforts sur le dossier afghan. Des évolutions positives pour l'avenir de l'Afghanistan pourraient voir le jour dans cette période, en particulier si l'administration américaine entreprend, comme certains signes le suggèrent, de redéfinir sa politique vis-à-vis de l'Iran. Mais les conditions de stabilité nécessaires pour le lancement de grands travaux d'infrastructures sont encore loin d'être réunies.

De plus, la crise économique globale, qui touche même les économies les plus dynamiques du continent asiatique, complique la réalisation d'un projet tel que le gazoduc transfaghan à plusieurs niveaux: d'une part, elle conduit à réviser à la baisse les scénarii d'évolution de la consommation mondiale d'énergie, ainsi que les prix du gaz naturel, ce qui diminue la rentabilité et donc l'attractivité du projet. D'autre part, il devient plus difficile de réunir les financements nécessaires dans la mesure où les Etats donnent la priorité au règlement de leurs difficultés économiques immédiates, au détriment de projets tels que le TAPI dont les dividendes ne leur reviendront pas avant une dizaine d'années. Il ne faut donc pas se tromper de sens en faisant du développement du corridor énergétique afghan un instrument de stabilisation du pays, mais plutôt y voir l'une des cartes que pourra jouer Kabul sur la scène régionale, une fois le principal défi de la viabilité de l'Etat afghan lui-même réglé. C'est sur cette question-là qu'une éventuelle coopération entre les voisins de l'Afghanistan et les puissances régionales doit d'abord porter. ■

Il ne faut pas se tromper de sens en faisant du développement du corridor énergétique afghan un instrument de stabilisation du pays, mais plutôt y voir l'une des cartes que pourra jouer Kabul sur la scène régionale, une fois le principal défi de la viabilité de l'Etat afghan lui-même réglé.

Bibliographie:
-Levine S., The Oil and The Glory: *The Pursuit of Empire and Fortune on The Caspian Sea*, New York, Random House, 2007, 472p.
-Starr F., *The New Silk Roads: Transport and Trad in Greater Central Asia*, Central Asia-Caucasus Institute & Silk Road Studies Program, 2007, 510 p. (http://www.silkroadstudies.org/new/inside/publications/GCA.html)
-Vatansever A., "Prospects for Building the Trans-Afghan Pipeline and its Implications", Pacific Northwest National Laboratory, Richland, Washington, 2004, 22 p. (disponible sur http://www.pnl.gov/aisu/pubs/index.htm)
-Blank S., "Will Turkmen gas go south as well as west? ", Eurasia Daily Monitor Vol: 5-83, 01.06.08. (http://www.jamestown.org/single/?no_cache=1&tx_ttnews[tt_news]=33598)
-Balakrishnan B., "IPI, a pipeline of risks", *The Hindu Business Line*, 12.10.08. (http://www.thehindubusinessline.com/2008/12/10/stories/2008121050010800.htm)

La guerre et l'opium
L'essor d'une économie parallèle face aux enjeux du développement de l'Afghanistan

Chloé SOTTOVIA

L'Afghanistan représente pour les observateurs internationaux un laboratoire permettant de comprendre et d'anticiper la gestion collective des crises, ainsi que de faire évoluer le concept d'opération civilo-militaire. Les objectifs de sécurisation et de reconstruction ont succédé aux opérations strictement militaires et doivent contribuer à moyen terme à pacifier la région.

Or, depuis 2001, la stratégie américaine en Afghanistan considère l'éradication de la culture du pavot et de son trafic comme le préalable indispensable à la lutte contre le terrorisme (soit les activités des *taliban* et de Al-Qaeda) et à la pérennité des processus de développement.

Deux arguments soutiennent cette conception. En premier lieu, le trafic de stupéfiants nuit au développement de l'économie afghane. Peu rémunérateur pour les paysans et entretenant un marché parallèle important, il fragilise les secteurs économiques légaux en finançant les activités des seigneurs de la guerre et en alimentant les pratiques de corruption. Le deuxième argument repose sur la lutte plus globale contre les circuits de la drogue au regard des dangers qu'ils présentent pour nos sociétés.

Dans un contexte de pauvreté importante et de déliquescence des institutions nationales, la culture du pavot représente néanmoins une ressource économique essentielle qui constitue le tiers du PIB national. Si cette production comporte des risques conséquents pour la reconstruction afghane, une politique répressive entraînant une diminution trop rapide des surfaces cultivées, sans compensations, ni alternatives, remettrait en question la viabilité financière de l'Etat afghan, ainsi que les conditions de survie d'une partie importante de sa population rurale.

Les enjeux liés à la production d'opium invitent ainsi à une prudence dans la définition des objectifs de court terme (notamment au travers de la recherche d'un équilibre entre interdiction, répression et compensation) et incitent à un investissement de long terme de la communauté internationale afin de répondre aux causes profondes du recours à l'illégalité.

En effet, la culture des opiacés est l'illustration de l'établissement durable d'une économie de guerre civile entretenue par le sous-développement et la succession de crises politiques graves au cours de l'histoire récente du pays.

Une terre austère en proie aux conflits

La géographie physique de l'Afghanistan dresse le portrait d'un espace très compartimenté par un relief accidenté (l'altitude moyenne du pays est de 1300 mètres) et marqué par une forte différence entre la grande plaine du Nord et les montagnes et déserts du Sud. Les activités agricoles et pastorales maintiennent dans une situation précaire les trois quarts de la population (les indicateurs sociaux sont très bas comme l'atteste l'Indice de Développement Humain du PNUD qui en 2004 classait l'Afghanistan en 174e position sur 178).

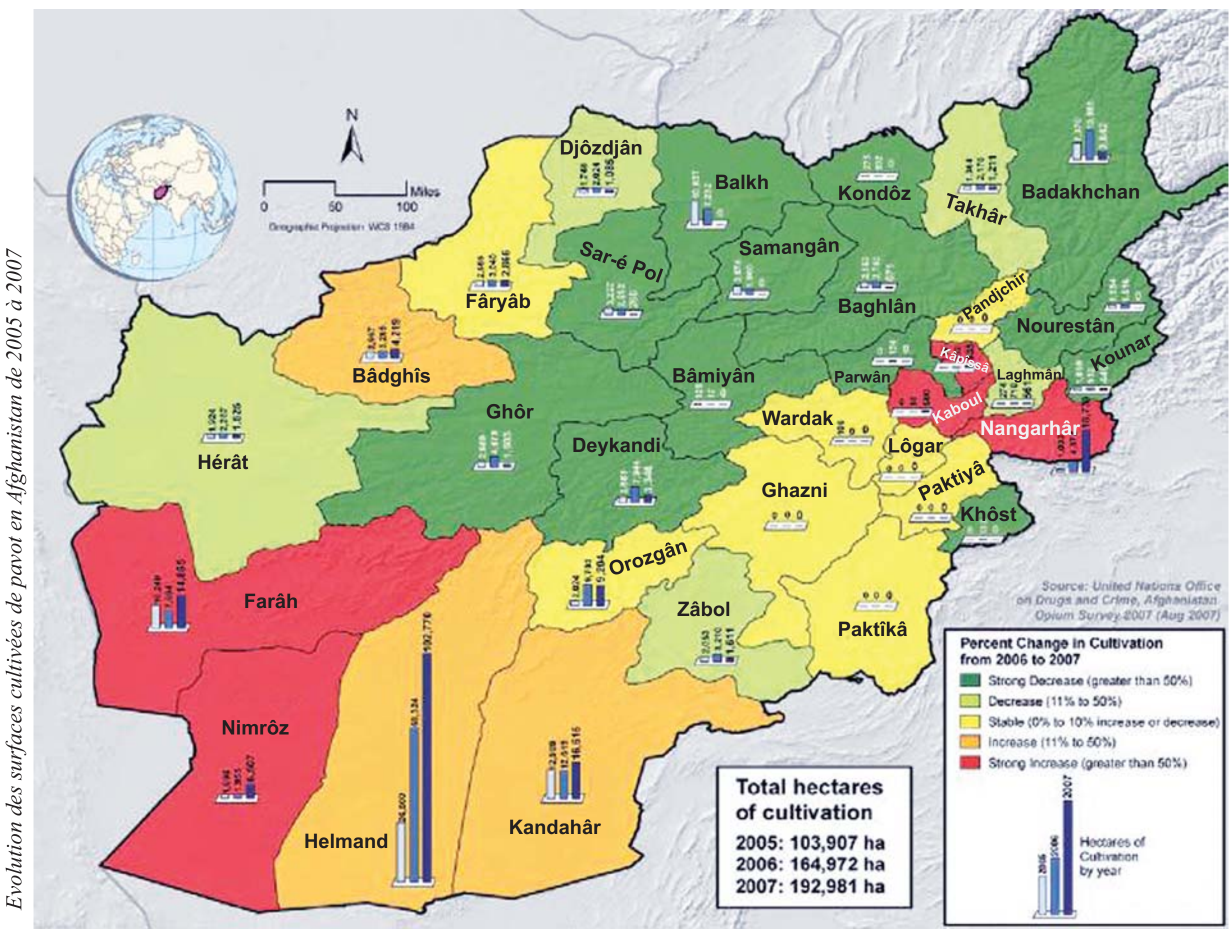
À cette pauvreté des populations et aux conditions difficiles qu'elles rencontrent, s'ajoute une histoire politique récente très conflictuelle. Le pays est un carrefour entre le monde turco-iranien et le sous-continent indien. Présenté comme une "anti-nation", il abrite des populations très diverses dont les plus importantes sont les pachtounes, les tadjiks, les ouzbeks et les hazaras. L'intervention de grandes puissances étrangères depuis la fin des années 80 (invasion soviétique en 1989, présence internationale depuis 2001) n'a pas permis de réduire l'influence acquise par les seigneurs de la guerre et leurs milices. De forts irrédentismes régionaux perdurent et fragilisent toute tentative de consolidation du pouvoir central.

Dans ce contexte, la culture de l'opium s'est développée au point de devenir une ressource économique indispensable à la fois pour le financement des différents groupes insurgés et pour les populations

La culture des opiacés est l'illustration de l'établissement durable d'une économie de guerre civile entretenue par le sous-développement et la succession de crises politiques graves au cours de l'histoire récente du pays.



Champ d'opium en Afghanistan



Evolution des surfaces cultivées de pavot en Afghanistan de 2005 à 2007

qui y puisent les moyens de leur survie. La question du sous-développement et de l'amplitude des efforts de la communauté internationale en faveur de l'Afghanistan est donc déterminante en matière de lutte contre la production d'opiacés.

Alors que la culture du pavot était marginale dans les années 70 et concernait uniquement les paysans les plus pauvres des provinces du Sud, l'Afghanistan est aujourd'hui le premier (et presque l'unique) producteur d'opium au monde, puisqu'il produit 92% de la production mondiale.

Un monopole mondial de la production d'opiacés

Alors que la culture du pavot était marginale dans les années 70 et concernait uniquement les paysans les plus pauvres des provinces du Sud, l'Afghanistan est aujourd'hui le premier (et presque l'unique) producteur d'opium au monde, puisqu'il produit 92% de la production mondiale[1]. Selon l'ONU, 90% de l'opium afghan est converti localement en héroïne ou en morphine.

La culture du pavot est particulièrement adaptée aux conditions climatiques afghanes puisqu'elle est peu exigeante en eau et adaptée au relief. Elle rapporte aux paysans neuf fois plus de revenus que la culture du blé et en 2006, 2,9 millions de personnes (soit 12% de la population) travaillaient à sa production. Elle occupe 130 000 hectares, soit 2,9% des terres effectivement cultivables. Les surfaces de culture sont réduites, dispersées géographiquement et emploient une forte main-d'œuvre.

L'augmentation de la production est principalement liée à deux facteurs. Le

premier est la forte précarisation des populations rurales dont les modes de vie et de production ont été gravement perturbés par trente années de conflits (déplacements importants de population, émigrations subies, destruction des réseaux d'irrigation, de transports…). Les cultures traditionnelles et vivrières qui nécessitaient un système d'irrigation plus conséquent ont été délaissées au profit de la culture du pavot dont les revenus permettent bien souvent aux paysans de survivre. Le deuxième facteur repose sur la quasi-disparition de l'Etat et de ses capacités de contrôle des productions illégales. Le renforcement des seigneurs de la guerre et leur emprise sur les activités économiques locales participent à pérenniser les trafics qui leurs permettent d'entretenir leurs milices.

De plus, la demande mondiale de drogue est en augmentation et se traduit par un fort potentiel de croissance de la production d'opium et de ses dérivés. En parallèle, les autres pays producteurs (la Thaïlande, la Birmanie et le Laos au sein du Triangle d'or et le Pakistan et l'Iran dans le Croissant d'or) ont connu une forte décroissance, voire une disparition de leur production du fait de stratégies de répression autoritaires et très efficaces. L'Afghanistan, au carrefour de nombreuses routes commerciales et disposant de la main d'œuvre et des surfaces nécessaires, est ainsi devenu le principal fournisseur d'opiacés au monde.

Face à cette situation, les forces internationales ont élaboré avec le gouvernement afghan des stratégies aux objectifs complémentaires, mais dont l'application se trouve confrontée à un manque de coordination: il s'agit d'œuvrer à la sécurisation et à la reconstruction de l'Etat afghan grâce au renforcement des institutions nationales, du développement économique et de la lutte contre les mouvements insurrectionnels. Les politiques de répression de la culture du pavot interviennent à la marge de cette conception globale et sont notamment le fait d'une volonté américaine et britannique forte. Néanmoins, les résultats mitigés obtenus après huit années d'interdiction entraînent aujourd'hui une remise en question des méthodes employées.

La culture du pavot est particulièrement adaptée aux conditions climatiques afghanes puisqu'elle est peu exigeante en eau et adaptée au relief. Elle rapporte aux paysans neuf fois plus de revenus que la culture du blé.

Le bilan mitigé de la stratégie de répression de la culture du pavot

Le 17 janvier 2002, le gouvernement de Hamid Karzaï déclare que la culture du pavot, la vente et la consommation d'opium sont interdites sur le sol afghan. Les autorités afghanes mettent alors en œuvre la politique du National Drug Control Strategy (NDCS) qui, si elle relève de leur responsabilité, est appliquée par un organisme sous contrôle américain travaillant en liaison avec la police afghane, l'*Afghan Eradication Force* (AEF).

La lutte contre la production d'opium est ainsi fortement marquée par la conception américaine de la guerre contre la drogue. Développée depuis les années 70 en direction de pays d'Amérique Latine comme la Colombie ou du Triangle d'or, elle repose sur l'éradication rapide et agressive des cultures (notamment au travers de l'utilisation de l'épandage aérien de produits chimiques, auquel le gouvernement afghan s'est jusqu'à présent opposé). L'objectif est principalement de répondre au problème de la consommation d'héroïne aux Etats-Unis.

Le renforcement des seigneurs de la guerre et leur emprise sur les activités économiques locales participent à pérenniser les trafics qui leurs permettent d'entretenir leurs milices.

Cette filiation idéologique est illustrée notamment par la nomination au poste

La production a également gagné des provinces traditionnellement épargnées par ces cultures. Il y a dix ans, elle se concentrait dans dix provinces majoritairement au Sud. La politique d'éradication mise en œuvre a poussé les trafiquants à conquérir de nouveaux territoires.

d'ambassadeur en Afghanistan de William Wood, précédemment ambassadeur en Colombie et en charge de superviser la lutte contre le narcotrafic.

Néanmoins, les efforts engagés en faveur de la réduction de la culture du pavot n'ont pas porté leurs fruits. Bien au contraire, la production d'opium a augmenté depuis 2001 pour atteindre en 2006 un record de 6100 tonnes (+60% entre 2005 et 2006) et une valeur de 2,8 milliards de dollars (soit 1/3 du PIB afghan).

La production a également gagné des provinces traditionnellement épargnées par ces cultures. Il y a dix ans, elle se concentrait dans dix provinces majoritairement au Sud. La politique d'éradication mise en œuvre a poussé les trafiquants à conquérir de nouveaux territoires. Selon l'ONUDC, 28 provinces sur 34 seraient actuellement productrices. Ainsi, la province de Balkh au nord du pays, est devenue la troisième province la plus productrice du pays à la suite de l'Uruzgan et du Helmond au Sud (cette dernière province concentre à elle seule le tiers de la production mondiale selon l'ONUDC).

Cette situation peut s'analyser au regard de la multiplication des acteurs engagés dans la lutte contre la culture du pavot. L'OTAN participe ainsi indirectement à cette politique. Les forces britanniques en difficulté dans leurs opérations d'éradication peuvent en effet faire appel aux troupes de la FIAS (Force Internationale d'Assistance à la Sécurité) engagées dans la lutte contre-insurrectionnelle. De la même façon, les troupes de la FIAS en opération dans les régions productrices peuvent intervenir, y compris dans le cadre des Provincial



Soldat américain, traversant un champ d'opium dans le Sud de l'Afghanistan

Reconstruction Team (PRT), dont le mandat ne comporte pas de volet dédié à la répression de la culture des opiacés.

Cette implication de forces internationales distinctes, parfois au-delà des missions inscrites dans leur mandat, pose la question de la cohérence et de la visibilité de l'action internationale.

De plus, ce sont les forces américaines et britanniques, soutenues par les mercenaires de Dyncorp, qui détruisent les plantations. Le risque de perdre la guerre de l'image face aux *taliban* auprès des populations rurales est important et se manifeste déjà dans certaines provinces où les insurgés ont su apporter une aide pragmatique aux agriculteurs (sous la forme d'une protection armée et d'une assistance économique).

En effet, ceux-ci ont su tirer les leçons des conséquences de l'interdiction lancée en 2000 par le Mollah Omar à l'encontre de la culture du pavot. En moins d'un an, 95% de la production est détruite, mais le caractère autoritaire des opérations menées entraîne une perte importante de popularité des *taliban* auprès des populations rurales auxquelles aucune solution de substitution suffisante n'est proposée.

Aujourd'hui, s'il n'existe pas de connections directes et systématiques entre les *taliban* et la culture du pavot, des ententes et des soutiens existent localement.

Face à ces résultats décevants, la NDCS est redéfinie en 2006 et décline huit objectifs complémentaires devant permettre à moyen terme de contrer la production d'opiacés. Ces objectifs visent à sensibiliser la population, accentuer la coopération internationale et régionale, proposer des programmes de développement économique alternatifs, réduire la demande, renforcer la police anti-drogue, rendre opérationnelle la justice pénale, consolider les institutions afghanes et maintenir les objectifs d'éradication. Néanmoins, les financements nécessaires à la conduite de front de l'ensemble de ces objectifs font défaut et le pilier de la politique de lutte contre la production d'opium reste les politiques de répression et d'éradication.

Les orientations stratégiques aujourd'hui à l'étude pour répondre au bilan mitigé des politiques de répression

La tentation de la légalisation

Certains groupes de pression (à l'exemple de Stop the Drug War) et certains Think Thank (tels que le Conseil de Senlis) ont avancé des arguments en faveur de la légalisation de la production d'opium. Cette proposition vise à préserver l'un des seuls circuits économiques fonctionnant correctement dans le pays afin de répondre aux besoins en codéine et en morphine dans le monde. La Turquie est citée comme exemple pour sa transition réussie de la culture illégale vers une exploitation à visée pharmaceutique soutenue par l'ONU et les Etats-Unis[2].

Néanmoins, les besoins mondiaux en opiacés sont faibles car, selon l'OMC, les législations internes encadrent fortement leur usage. La légalisation pourrait alors conduire à une offre surabondante qui ferait chuter la valeur de cette production. Enfin, il serait difficilement justifiable que l'Afghanistan bénéficie seul de cette

Ce sont les forces américaines et britanniques, soutenues par les mercenaires de Dyncorp, qui détruisent les plantations. Le risque de perdre la guerre de l'image face aux taliban *auprès des populations rurales est important et se manifeste déjà dans certaines provinces où les insurgés ont su apporter une aide pragmatique aux agriculteurs.*

Aujourd'hui, s'il n'existe pas de connections directes et systématiques entre les taliban *et la culture du pavot, des ententes et des soutiens existent localement.*

mesure, tandis que son application aux autres pays producteurs (Triangle d'or et Colombie) conduirait à une situation économique non viable dans un contexte de faible demande. La proposition de légalisation est donc observée avec prudence par les observateurs internationaux.

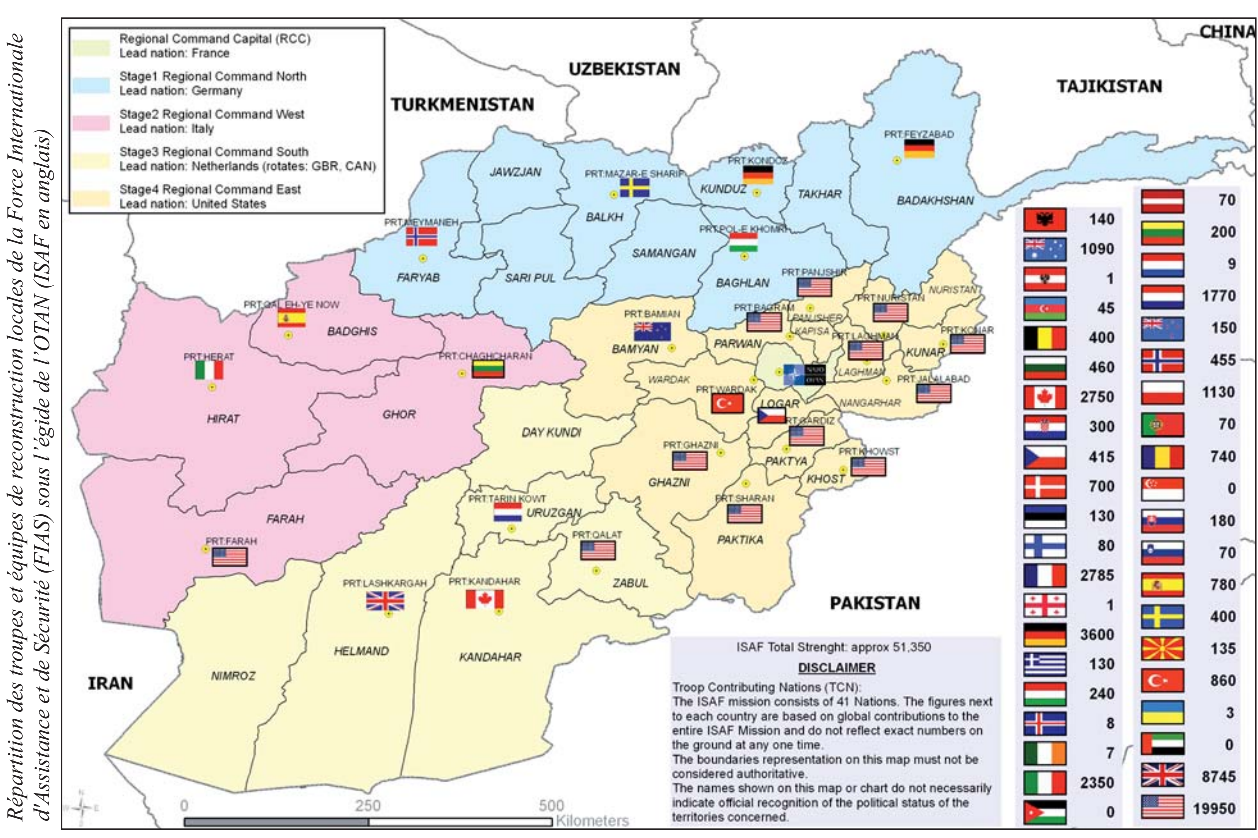
La culture du pavot n'est pas une solution de long terme pour les populations rurales car elle constitue avant tout une économie de subsistance qui ne rapporte véritablement qu'aux trafiquants.

La promotion d'une politique centrée sur le développement économique du pays et proposant des alternatives légales aux agriculteurs afghans

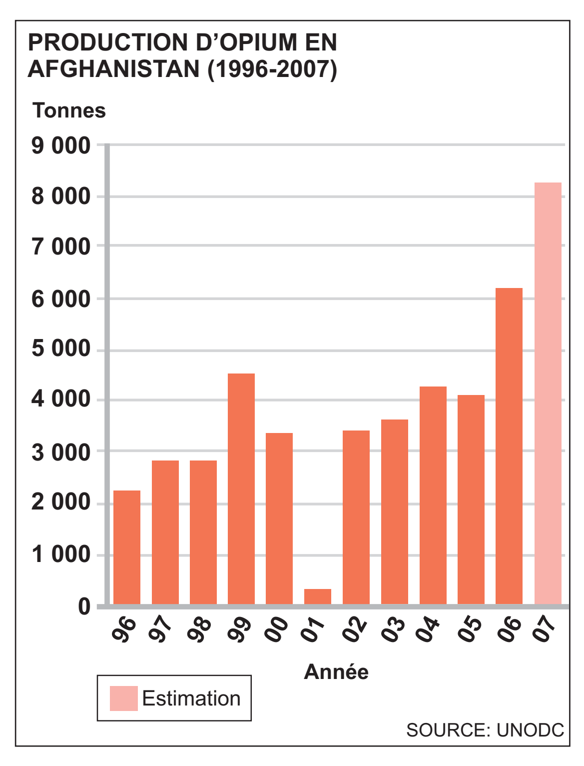
La culture du pavot n'est pas une solution de long terme pour les populations rurales car elle constitue avant tout une économie de subsistance qui ne rapporte véritablement qu'aux trafiquants.

La décision américaine de lier le versement d'indemnités à la destruction préalable des cultures a privé d'effet l'incitation escomptée, d'autant que la forte corruption qui sévit dans les administrations afghanes rend hypothétique le versement des compensations financières à leurs bénéficiaires. Selon les recommandations du Programme des Nations Unies pour le contrôle interne des drogues, les aides doivent parvenir aux populations en amont du changement des cultures afin de l'encourager et d'assurer sa viabilité sur le moyen terme.

Les cultures légales doivent également devenir plus compétitives face à la culture du pavot, notamment grâce à des mesures d'accompagnement telles que l'approvisionnement en graines, le développement des systèmes d'irrigation et de transports, voire la subvention des



Répartition des troupes et équipes de reconstruction locales de la Force Internationale d'Assistance et de Sécurité (FIAS) sous l'égide de l'OTAN (ISAF en anglais)



cultures afghanes par la communauté internationale comme le coton, les fruits ou l'arachide.

En parallèle, les missions des acteurs internationaux doivent être précisées. L'objectif de sécurisation et de reconstruction apparaît un préalable indispensable à la constitution de structures étatiques capables d'impulser une politique agricole se substituant aux actuels réseaux illégaux. De même, la consolidation de l'Etat afghan pourra renforcer le dialogue régional nécessaire pour lutter contre les flux de marchandises transfrontaliers illégaux.

Ainsi, les enjeux liés à la production de l'opium questionnent la capacité de la communauté internationale à s'investir durablement aux côtés du gouvernement et de la population afghane. Contrairement à l'idée répandue selon laquelle la culture du pavot alimenterait le conflit actuel, celle-ci s'est imposée aux populations rurales les plus démunies face à la forte instabilité politique et économique du pays. Il s'agit ainsi de mettre en œuvre une stratégie de long terme permettant de lutter contre les seigneurs de la guerre qui profitent aujourd'hui de cette situation, tout en allégeant les pressions reposant sur les agriculteurs et en leur donnant les moyens de choisir des cultures légales. ■

Selon les recommandations du Programme des Nations Unies pour le contrôle interne des drogues, les aides doivent parvenir aux populations en amont du changement des cultures afin de l'encourager et d'assurer sa viabilité sur le moyen terme.

L'objectif de sécurisation et de reconstruction apparaît un préalable indispensable à la constitution de structures étatiques capables d'impulser une politique agricole se substituant aux actuels réseaux illégaux.

1. Chiffres issus de l'*Afghanistan Opium Survey* menée par l'UNODC en septembre 2006
2. Ces derniers appliquent la loi des "80-20" qui rend obligatoire l'achat à l'Inde et à la Turquie par les Etats-Unis de 80% de leur opium à usage pharmaceutique.

L'aide humanitaire en Afghanistan

Mireille FERREIRA

Depuis l'invasion soviétique de l'Afghanistan en 1979, les ONG (organisations non gouvernementales) sont fort nombreuses sur ce territoire. Elles jouent un rôle primordial dans l'assistance à la population, en zone rurale comme dans les villes, à travers tout le pays. Jusqu'en 2001, beaucoup sont intervenues auprès des Afghans réfugiés au Pakistan et en Iran. Cette présence s'explique par le fait que ce pays a connu, et connaît encore, des événements aux conséquences dramatiques pour sa population: guerre contre les Soviétiques, guerre civile, régime rigoureux des Talibans, intervention de forces étrangères s'accompagnant de combats et d'attentats meurtriers. La désorganisation qui a résulté de ces longues années d'affrontements et d'instabilité a suscité d'énormes besoins dans le domaine de la santé, de l'éducation et des biens matériels de la population afghane.

Odile et Philippe Oberlin, médecins en région parisienne, participent depuis plusieurs années aux activités de deux associations humanitaires en Afghanistan. A ce titre, ils connaissent bien ce pays et ont accepté de faire, pour nos lecteurs, un bilan de l'aide apportée par les ONG à la population afghane.[1] Nous les remercions de nous avoir consacré un peu de leur temps pour cet éclairage essentiel.

Des ONG occidentales mais aussi afghanes

En Afghanistan, les activités des ONG concernent entre autres le domaine de la santé, mais elles interviennent également dans l'éducation, la culture, le développement agricole, l'adduction et l'assainissement d'eau, les travaux publics, pour la construction de routes et de ponts notamment, et l'artisanat.

Elles peuvent être classées en trois grandes catégories:

- Les ONG nées pour l'Afghanistan et qui y restent centrées,
- Les ONG créées pour l'Afghanistan et qui se développent dans d'autres pays
- Les ONG internationales qui organisent des missions sur l'Afghanistan

Dans la première catégorie, on trouve plusieurs petites associations qui mènent des missions d'enseignement et d'éducation. Parmi elles, on peut citer: AFRANE (créée par un groupe de Français qui avaient enseigné en Afghanistan), *Afghanistan Libre*, *Afghanistan Demain*, *Solidarité Afghanistan Belgique*, *The Swedish Committee for Afghanistan, Ashiâna*. Cette liste est loin, bien évidemment, d'être exhaustive.

Afghanistan Demain est une association afghane, créée en 2001 par Ehsân Mehrângais. Elle est soutenue par l'Unesco, la Commission européenne et la France. Elle doit l'origine de ses activités à un dominicain, le père Serge de Beaurecueil, venu en Afghanistan faire des études sur les mystiques musulmans, à Herat puis à Kaboul et, se rendant compte de la difficulté de vie des enfants handicapés, éleva chez lui à partir



Photos: Odile Oberlin

de 1965 une vingtaine de ces enfants. Quand le père de Beaurecueil fut expulsé par les Russes, Ehsân Mehrângais, qui avait lui-même fait partie de ces enfants, poursuivit sa tâche. Il accueille à son tour des enfants des rues, dans six centres de vie, dont l'un est réservé aux filles.

L'association *Ashiâna* (*nid* en langue dari), a été fondée par l'Ingénieur Mohammad Youssef. Elle est soutenue par Rezâ, photographe iranien bien connu en Occident, et par l'association *Terre des Hommes*. Elle a ouvert des centres de jour situés dans Kaboul et sa banlieue, destinés à 2500 enfants des rues scolarisés à mi-temps.

L'association française *Medical Refresher Courses for Afghans*, s'est donné pour mission d'organiser des cours de recyclage médicaux pour les Afghans. Elle a été créée en 1980 dans les camps de Peshawar. Ces camps, aujourd'hui fermés, étaient situés au Pakistan, près de la frontière afghane et ont accueilli jusqu'à trois millions de réfugiés afghans, au moment de la guerre soviéto-afghane et de la guerre civile.

Dans la seconde catégorie, on peut citer deux grandes ONG internationales:

- *Aide Médicale Internationale* qui a été créée en Afghanistan mais qui travaille à présent dans de nombreux pays.
- *HumaniTerra,* ONG française qui s'occupe du centre de brûlés d'Herat, et intervient également dans d'autres pays que l'Afghanistan.

En Afghanistan, les activités des ONG concernent entre autres le domaine de la santé, mais elles interviennent également dans l'éducation, la culture, le développement agricole, l'adduction et l'assainissement d'eau, les travaux publics, pour la construction de routes et de ponts notamment, et l'artisanat.

Dès le début de l'occupation soviétique, les ONG fournirent de la nourriture, des abris et des médicaments aux Afghans réfugiés dans les camps de Peshawar au Pakistan. Sur le sol afghan même, elles introduirent clandestinement des produits de première nécessité pour la population des zones non contrôlées par les Soviétiques.

Dans la troisième catégorie, des ONG françaises bien connues dans leur pays d'origine, s'illustrent en Afghanistan comme dans le monde entier. On peut citer, par exemple:

- *Médecins sans Frontières*,
- *Médecins du Monde*, qui réalise à Kaboul des actions d'aide aux toxicomanes,
- *Action contre la Faim*, qui fait de l'éducation à la nutrition.

De grandes organisations internationales ou para-publiques sont aussi présentes en Afghanistan. C'est le cas d'*US AID*, de l'*Organisation Mondiale de la Santé*, du *Comité international de la Croix Rouge*, de l'association *Save the Children*, du *Haut commissariat aux réfugiés*, de l'*UNICEF*, branche des Nations Unies qui intervient en faveur des enfants du monde.



Les ONG dans les aléas de l'histoire afghane

1979-1988

Dès le début de l'occupation soviétique, les ONG fournirent de la nourriture, des abris et des médicaments aux Afghans réfugiés dans les camps de Peshawar au Pakistan. Sur le sol afghan même, elles introduirent clandestinement des produits de première nécessité pour la population des zones non contrôlées par les Soviétiques. *Médecins sans Frontières* effectua à cette époque des missions secrètes de distribution de médicaments aux mouvements de la résistance (Il faudra attendre le départ des troupes russes en 1989 pour que les ONG puissent travailler au grand jour en Afghanistan). Durant cette période, de nombreuses ONG alertèrent l'opinion internationale sur la situation désespérée des Afghans, victimes de la guerre ou contraints à se réfugier hors du pays. Les Afghans qui le pouvaient s'installèrent aux USA ou en Europe, les couches sociales plus modestes partirent pour les camps du Pakistan. De nombreux chiites (les Hazara de l'Hazarajat, la région du centre) émigrèrent vers l'Iran.

1989-1995

Au départ des Soviétiques, malgré un contexte politique et sécuritaire instable, les ONG commencèrent à organiser des activités de développement tout en maintenant l'assistance d'urgence. Le nombre d'ONG afghanes augmenta rapidement, des groupes de coordination apparurent pour optimiser l'organisation



Au départ des Soviétiques, malgré un contexte politique et sécuritaire instable, les ONG commencèrent à organiser des activités de développement tout en maintenant l'assistance d'urgence.

des activités entre les différentes associations. Les organismes internationaux mirent en place des centres de formation, permettant à des milliers de membres d'ONG afghanes d'acquérir une réelle maîtrise professionnelle.

1996-2001

Sous le régime taliban, la sécurité s'améliora dans de nombreuses régions du pays, en dépit des pressions politiques; ce qui permit aux ONG de travailler directement dans les zones rurales les plus isolées. Elles poursuivirent leur coordination avec les Nations Unies et les différents bailleurs de fond pour définir des priorités dans les actions d'assistance. Des règles d'enseignement à l'intention des enfants furent fixées.

A partir de 1996, des ONG disparurent, d'autres les remplacèrent. Ce fut le cas de *Mères Pour la paix*, organisation française qui s'emploie à apporter une aide matérielle d'urgence aux enfants et aux femmes, (création d'une Maison pour les femmes aux environs de Kaboul, assistance aux accouchements, information de planning familial).

Les ONG durent composer avec les règles rigoureuses imposées par le gouvernement taliban. Un exemple parmi d'autres, l'association *Medical refresher Courses for Afghans* venait d'ouvrir une unité de chirurgie réparatrice dans un quartier de Kaboul quand le décret taliban interdisant aux femmes de travailler et de se faire soigner par des hommes fut promulgué. Or, les patients accueillis dans cette unité étaient en majorité des femmes et des enfants. Une négociation dut être engagée avec l'administration pour arriver à un accord et aboutit à la construction d'un mur entre l'unité de chirurgie des femmes et celle des hommes. Un garde armé posté nuit et jour s'assura que la porte entre hommes et femmes restait close à tout moment. L'association a pu ainsi continuer à travailler pendant les six ans qu'a duré

Sous le régime taliban, la sécurité s'améliora dans de nombreuses régions du pays, en dépit des pressions politiques; ce qui permit aux ONG de travailler directement dans les zones rurales les plus isolées.

le pouvoir taliban, sans autres problèmes majeurs.

La terrible sécheresse des années 1997 à 2001 rendit nécessaire l'intervention d'urgence des ONG auprès des populations rurales contraintes à se regrouper dans des zones urbaines plus épargnées ou dans les camps de réfugiés d'Afghanistan, du Pakistan et de l'Iran.

A la suite des événements du 11 septembre 2001 et de la chute du régime taliban en décembre de la même année, les réfugiés afghans revinrent en grand nombre chez eux, ce qui provoqua un besoin urgent de nourriture et de logements.

Depuis 2001

A la suite des événements du 11 septembre 2001 et de la chute du régime taliban en décembre de la même année, les réfugiés afghans revinrent en grand nombre chez eux, ce qui provoqua un besoin urgent de nourriture et de logements. Le contexte de travail changea considérablement pour les ONG qui virent s'exercer sur leurs activités un plus grand contrôle de la part du gouvernement de transition. Auparavant la désorganisation totale des autorités afghanes ne permettait aucune organisation ni planification des actions des ONG.

Jusqu'en 2004, le gouvernement avait peu de contrôle sur les programmes des ONG.

A cette époque, le gouvernement afghan, mis en place avec l'aide des puissances intervenantes, mit au point, dans le domaine de la santé, et uniquement dans ce domaine, un programme bien structuré, appelé *Basic Package for Health Service* (Service des soins de base). Les ONG qui s'occupaient de soins primaires de santé durent s'y conformer sous peine d'être empêchées de travailler en Afghanistan. Certaines ONG refusèrent ce système qu'elles considérèrent comme une ingérence dans leur politique mais la majorité d'entre elles, qui jugèrent ce système de santé bénéfique pour les populations, l'acceptèrent.

Par contre, l'absence totale de règles qui prévalait jusque là permit d'aménager,

Auparavant la désorganisation totale des autorités afghanes ne permettait aucune organisation ni planification des actions des ONG.



çà et là, un espace de liberté qui favorisa l'apparition de quelques bonnes initiatives. Le cas de l'association *Aïna* en est un exemple. En 2001, Rezâ, le photographe iranien déjà cité, fonde à Kaboul cette ONG, engagée dans la formation de journalistes à tous les médias (image, texte et son) et dans la création de magazines, radios et journaux indépendants. Elle se définit par son ambition à permettre l'émergence d'une société civile par des actions dans le domaine de l'éducation (en priorité des femmes et des enfants), l'information et la communication. Elle favorise le développement des médias indépendants et l'expression culturelle comme fondements de démocratie. Des journalistes, qui ont par la suite fondé leur propre entreprise de presse, ont été formés par *Aïna*. La vitalité de cette ONG est étonnante. En octobre 2002, elle avait déjà édité neuf journaux en neuf mois d'existence, à raison d'une publication chaque mois, chacune étant destinée à un public différent, femmes, enfants, etc. L'édition se faisait en anglais, en pachtoune, et en dari. Depuis, *Aïna* a essaimé vers l'Asie Centrale, le Sri Lanka, l'Afrique du sud.

D'une façon générale, il semble qu'il y ait actuellement, de la part du gouvernement afghan, une volonté d'assurer la maîtrise de sa propre politique, contrairement à ce qui se passait avec les régimes politiques précédents, qui laissaient les ONG décider de tout. Cette reprise en mains s'est manifestée par quelques discours virulents du ministre du plan fustigeant les ONG pour leur train de vie exubérant, les associant à tort avec certains organismes para-publics internationaux, installés en Afghanistan avec des budgets très importants. Contrairement à ces organismes, les ONG, dont la présence est quasi-permanente sur le terrain, sont contraintes de déployer une grande énergie à obtenir des financements, dont, au demeurant, la pérennité n'est jamais acquise.

L'avenir politique de l'Afghanistan reste incertain mais, depuis 2002, des améliorations évidentes dans le domaine de la santé sont constatées par les membres des ONG. Les femmes bénéficient d'un meilleur suivi de grossesse et d'accouchement, minimisant les risques de décès en couche. Malgré la difficulté à obtenir des statistiques complètes pour le vérifier, il semble que la mortalité infantile ait tendance à diminuer. Les conditions d'éducation s'améliorent, de nombreuses écoles ont été ouvertes, accueillant un plus grand nombre d'enfants, des filles en particulier. L'état des routes a été amélioré et de grands travaux de lignes électriques à haute tension ont été entrepris pour combler l'insuffisance des réseaux, malgré les ressources hydroélectriques énormes du pays. ■

L'ONG Aïna *se définit par son ambition à permettre l'émergence d'une société civile par des actions dans le domaine de l'éducation (en priorité des femmes et des enfants), l'information et la communication. Elle favorise le développement des médias indépendants et l'expression culturelle comme fondements de démocratie.*

Il semble qu'il y ait actuellement, de la part du gouvernement afghan, une volonté d'assurer la maîtrise de sa propre politique, contrairement à ce qui se passait avec les régimes politiques précédents, qui laissaient les ONG décider de tout.

1. Voir, dans ce numéro de la Revue de Téhéran, l'article intitulé «Deux médecins français en Afghanistan» détaillant leur rôle au sein de ces associations.

Deux médecins français en Afghanistan

Mireille FERREIRA

L'Afghanistan exerce depuis toujours une grande attraction auprès des visiteurs occidentaux. Dans les années 1970, ces voyageurs, qui avaient sans doute dans leur sac quelques beaux textes sur le sujet, comme *Les Cavaliers* de Joseph Kessel qui ont forgé l'image d'un Afghanistan mythique et pittoresque, sont venus visiter ce pays. Ceux qui le pouvaient sont revenus aider ce peuple qui les avait si bien accueillis.

Odile et Philippe Oberlin font partie de ces passionnés de l'Afghanistan. Quand ils ne sont pas sur le terrain auprès des Afghans, Odile exerce la pédiatrie au centre de cancérologie de Villejuif situé près de Paris[1] et Philippe, son époux, est responsable du pôle de chirurgie à l'hôpital de Villeneuve Saint-Georges, en région parisienne. Voici un aperçu de leurs activités au sein de leur association respective.

Politique nutritionnelle en Afghanistan

Odile a été médecin pour une ONG française (CIDR), pendant dix-huit mois dans un dispensaire afghan entre 1973 et 1974, souhaitant connaître ce pays dont lui avaient parlé plusieurs voyageurs enthousiastes. A l'été 1975, elle revint en Afghanistan pour terminer sa thèse de médecine pédiatrique. Lors de son premier séjour, elle avait été frappée de constater que, malgré une alimentation faite quasi-exclusivement de pain et de thé, la malnutrition était moins importante qu'attendue. Elle orienta donc son étude sur les traditions alimentaires spécifiques à l'Afghanistan, et sur l'analyse des qualités nutritives des farines afghanes, utilisées pour le pain.

Ces recherches l'avaient préparée aux études liées à la nutrition, qu'elle effectue depuis 2002 pour l'association *Action contre la Faim* (ACF). Elle applique en Afghanistan les mêmes méthodes de travail qu'elle utilise pour soigner ses malades du centre de Villejuif et mettre au point des programmes de recherches associés.

Odile effectue deux déplacements annuels d'une durée d'un mois en Afghanistan pour réaliser, avec des équipes afghanes, des enquêtes complexes de terrain, que ce soit pour l'évaluation des besoins nutritionnels ou l'évaluation des programmes d'ACF mis en place. Elle utilise au maximum, quand c'est possible, les ressources naturelles de l'environnement immédiat. Jusqu'à présent, ses différentes missions pour ACF ont porté sur les problématiques suivantes:

- Quand elle était «French doctor», Odile avait observé qu'un nombre considérable de femmes et de jeunes filles habitant dans les zones les plus reculées développait un goitre thyroïdien. Cette grave affection, qui bloque les fonctions du cerveau, est due à un manque chronique d'aliments iodés, propre aux régions montagneuses. Contrairement à l'Iran,

l'utilisation du sel iodé était inexistante jusqu'à il y a quelques années; même maintenant, le sel est consommé par une petite partie de la population. Odile conduisit, dans plusieurs villages de la province du Panjshir, une enquête qui dura un mois. Les analyses révélèrent que, même les femmes et les enfants qui n'avaient pas développé la maladie, souffraient de graves carences en iode que ne pourrait corriger que très lentement la consommation de sel iodé, même si celui-ci était disponible. Seule la distribution d'iode sous forme d'huile permettrait de corriger cette carence dans l'attente de la généralisation de la consommation de sel iodé. Le coût d'une telle distribution représentait un budget dépassant de très loin celui dont dispose une ONG telle qu'ACF. Elle a alors publié le résultat de ses recherches dans un journal international de nutrition pour alerter les organismes internationaux, seuls capables d'apporter un financement adapté à l'ampleur du phénomène.

- Lors d'une grave épidémie de scorbut (maladie liée à une carence en vitamine C) qui toucha, au printemps 2002, le Ghor, région de l'Afghanistan située dans le sud-ouest de l'Hazarajat, ACF est intervenu pour distribuer de la vitamine C, réalisant dans le même temps des séances d'éducation de la population sur les moyens de prévention de cette maladie: conservation pour l'hiver de légumes riches en vitamine C comme les oignons ou les pommes de terre, recommandations de modalités de cuisson des aliments conservant une partie de la vitamine C. En mai 2004, Odile réalisa une évaluation sur l'impact de ces séances d'éducation sur la maladie. De fait, elle s'aperçut, par exemple, que certains messages concernant l'apparition de la maladie avaient bien été reçus. Un nombre significatif de familles avait bien compris que le scorbut était lié à la nourriture, et non à la neige et au froid comme elles le pensaient auparavant, et elles avaient modifié leurs habitudes alimentaires. Au

Odile et Philippe Oberlin font partie de ces passionnés de l'Afghanistan. Quand ils ne sont pas sur le terrain auprès des Afghans, Odile exerce la pédiatrie au centre de cancérologie de Villejuif situé près de Paris1 et Philippe, son époux, est responsable du pôle de chirurgie à l'hôpital de Villeneuve Saint-Georges, en région parisienne.



Au centre, Odile Oberlin, pédiatre

Odile effectue deux déplacements annuels d'une durée d'un mois en Afghanistan pour réaliser, avec des équipes afghanes, des enquêtes complexes de terrain, que ce soit pour l'évaluation des besoins nutritionnels ou l'évaluation des programmes d'ACF mis en place.



A gauche, Philippe Oberlin, chirurgien

La troisième phase du projet de l'équipe d'Odile aurait dû être de retourner dans les villages pour y diffuser les connaissances sur les qualités de ces plantes sur la prévention du scorbut, et promouvoir auprès de l'ensemble de la population des pratiques bénéfiques qui sont déjà utilisées par certains. Actuellement, l'instabilité de la région rend cette dernière étape impossible à réaliser.

cours de cette phase, l'enquête auprès de certaines familles qui n'avaient pas développé de scorbut et consommaient certaines plantes sauvages laissaient à penser que ces plantes étaient riches en vitamine C, ce qui fut confirmé par l'analyse d'échantillons rapportés en France. La troisième phase du projet de l'équipe d'Odile aurait dû être de retourner dans les villages pour y diffuser les connaissances sur les qualités de ces plantes sur la prévention du scorbut, et promouvoir auprès de l'ensemble de la population des pratiques bénéfiques qui sont déjà utilisées par certains. Actuellement, l'instabilité de la région rend cette dernière étape impossible à réaliser.

- Depuis plusieurs années, ACF se préoccupe très particulièrement des problèmes de malnutrition survenant chez des enfants très jeunes, de moins de six mois. Il faut savoir qu'en Afghanistan, la mortalité chez les enfants de moins de cinq ans concerne un enfant sur cinq, soit 20 % des naissances. A titre de comparaison, le taux en Europe est de 0,6 % et de 3,2 % en Iran. ACF a donc mis en place dans les centres de nutrition de Kaboul des méthodes de prise en charge spécifiques à ces très jeunes enfants, en particulier pour favoriser le bon fonctionnement de l'allaitement maternel, clé de la nutrition à cet âge. Odile, envoyée par ACF pour évaluer la mise en place de ces pratiques, a constaté les progrès réalisés.

Actuellement, la poursuite de ces différentes études est compromise par l'insécurité du pays qui empêche les équipes de se déplacer dans les villages.

Des soins de base à la chirurgie

Philippe, quant à lui, fait partie de l'association de santé MRCA (Medical Refresher Courses for Afghans). Alors

qu'elle délivrait un enseignement à divers professionnels de santé dans son hôpital école des camps de réfugiés de Peshawar, MRCA a été sollicitée pour ouvrir un service de chirurgie réparatrice à Kaboul, qui a ouvert en 1996. A partir de 2002, MRCA a géré un hôpital à Sharikar, ville située à 80 km au nord de Kaboul et, deux ans plus tard, elle a initié un programme de soins primaires dans la province du Logar, au sud de Kaboul. Depuis, l'ONG a créé deux écoles de sages-femmes communautaires et une nouvelle unité de chirurgie reconstructive dans le nord du pays, à Mazar-e Sharif.

Ses trois types de programmes couvrent les champs suivants: les soins primaires (grippe, autres maladies et épidémies, vaccinations, planning familial, suivi de grossesses et accouchements), la chirurgie réparatrice et la prise en charge des brûlés. Ces programmes sont toujours complétés par une activité d'enseignement: de troisième cycle universitaire pour les médecins des services de chirurgie réparatrice, mais aussi de remise à niveau pour les infirmiers et infirmières, de formation des employés des postes de santé villageois et, bien entendu, formation initiale et continue des sages-femmes communautaires.

Philippe a commencé sa collaboration avec cette ONG en 2003 en faisant de l'évaluation, à savoir l'étude des types de soins, la recherche d'améliorations des méthodes et l'organisation. Après deux missions d'évaluation réalisées à un an d'intervalle auprès de l'hôpital du nord de Kaboul, il est devenu administrateur de l'ONG et, à ce titre, fut chargé des grandes orientations médicales et de l'organisation de la politique générale. Il séjourne deux fois par an en Afghanistan pour une quinzaine de jours chaque fois, pour évaluer, avec les chefs de projet, le bon fonctionnement des programmes et les besoins d'amélioration.

Le financement de l'ONG est assuré par la Commission européenne pour les soins primaires de la province du Logar. La Mission Nations-Unies pour l'Afghanistan et une organisation protestante hongroise financent différents projets, dont les écoles de sages-femmes et quelques centres obstétricaux. Les frais des deux services de chirurgie sont actuellement assumés par le Ministère des Affaires Etrangères de la France mais l'avenir de ce financement n'est pas assuré.

L'association souhaiterait se recentrer, par nécessité, sur la transmission de savoir, comme elle le faisait dans les camps de Peshawar. Philippe regrette que la coopération entre les différentes ONG soit insuffisante; en particulier elle pourrait permettre une mise en commun de l'achat des médicaments, avec un meilleur contrôle de la qualité et une économie d'échelle possibles par le regroupement des commandes.■

Philippe fait partie de l'association de santé MRCA (Medical Refresher Courses for Afghans). Alors qu'elle délivrait un enseignement à divers professionnels de santé dans son hôpital école des camps de réfugiés de Peshawar, MRCA a été sollicitée pour ouvrir un service de chirurgie réparatrice à Kaboul, qui a ouvert en 1996.

L'association souhaiterait se recentrer, par nécessité, sur la transmission de savoir, comme elle le faisait dans les camps de Peshawar. Philippe regrette que la coopération entre les différentes ONG soit insuffisante.

1. A ce titre, Odile Oberlin participe régulièrement à des colloques organisés dans le cadre d'échanges de coopération entre l'hôpital de Villejuif et l'hôpital Mahak à Téhéran.

Récolte des pistaches à Badghis

Elodie BERNARD
Photos: Guive RAFATIAN



Badghis est une province du Nord-Ouest de l'Afghanistan. Une grande forêt de pistaches sauvages s'étend dans la province. Chaque année après autorisation par un décret des autorités, les habitants des alentours sont autorisés à aller récolter des pistaches pendant plusieurs jours, ou faire le "Pesté lig", selon le jargon local. Les pistaches ainsi récoltées sont ensuite revendues dans le chef lieu de la province, Qala-i Now. Le prix des pistaches peut rapidement atteindre des prix élevés, et chacun surveille jalousement sa récolte. Dans cette province durement touchée par la sécheresse et où le moyen de subsistance principal de la population reste l'agriculture, la récolte des pistaches est perçue par tous comme une manne. ■





Petit souvenir

Sutudah HAIDAR,
lycéenne

Petit souvenir.

Je me souviens de ce Jour comme si c'était hier. Tout se passe à Kaboul. C'était un vendredi matin, nous devions nous préparer pour aller à un mariage. Mon père et mes grands frères étaient hors de Kaboul. Nous étions à la maison, ma grande soeur, mon petit frère, ma maman et moi.

Maman repassait nos habits, et nous - moi avec ma soeur et mon petit frère - on jouait à ses côtés. C'était une très belle journée qui venait de commencer, les rues pleines de monde, la musique chez les voisins, les cris et les rires des enfants... Mais très vite cette belle journée est devenue un cauchemar pour nous tous.

Soudain, de loin, on entendit un bruit comme si c'était une balle tirée en l'air. A peine deux minutes étaient passées et ce bruit s'approchait. On ne voyait plus personne dehors, on n'entendait plus personne à part les terribles bruits des armes.

A la maison, on criait tous et maman ne savait pas quoi faire ni où aller. Elle nous disait: «Cachez-vous loin des vitres!». Je me souviens, j'essayais de me cacher dans un coin de la maison pour ne plus entendre ces bruits affreux qui me faisaient terriblement peur et je pleurais. A ce moment-là, tout ce que je ressentais, c'était l'angoisse. Le ciel bleu était devenu rouge et noir.

Maman nous a emmenés dans notre salle de bain qui se trouvait au centre de la maison. Elle pensait que cette pièce était plus sûre. Alors, dans cette salle de bain humide, elle nous a apporté son matelas pour qu'on puisse s'asseoir dessus. A présent nous étions tous regroupés dans cette petite pièce. Soudain on entendit un bruit mais énorme cette fois-ci. On aurait pu penser que c'était un tremblement de terre. Toutes les vitres de notre maison hantée ont été cassées en petits morceaux. Encore plus terrifiant, ce bruit venait tout juste de notre propre jardin, ce terrible monstre était une roquette qui avait détruit notre jardin, et la maison de nos voisins. Après la destruction de notre jardin, plusieurs roquettes sont tombées dans notre voisinage. Une femme criait et demandait de l'aide: «Aidez-moi! Je vous en supplie! Mon mari et mes enfants sont gravement touchés!». Personne ne pouvait aider cette pauvre femme (parfois je me demande ce qu'elle est devenue...). A chaque bruit qui passait au dessus de nos têtes, Dieu sait ce que l'on ressentait, on imaginait notre mort à chaque seconde qui passait… Nous avons passé dans cette petite cellule qui nous étouffait tout l'après-midi mais que faire d'autre? La nuit tombait - enfin la nuit était déjà tombée le matin même -, mon petit frère et moi, nous avions faim, mais personne n'avait le courage d'aller chercher quelque chose à manger car les bombardements étaient intenses. Maman pleurait et lisait le Coran, ma soeur essayait de nous rassurer, mon petit frère et moi… Les bombardements durèrent longtemps et finalement il y eut tout à coup un silence... un silence de mort. A ce moment précis, une voiture passa dans la rue et on entendit la voix d'un homme qui disait: «Quittez vos maisons, quittez Kaboul sinon vous risquerez vos vies, vos femmes et vos filles seront violées par les troupes qui viendront ce soir pour fouiller la ville et surtout vos maisons!» Ma mère pleurait et ne savait pas quoi faire, elle demandait de l'aide à Dieu. Nous avons été obligés de rester dans la peur et l'angoisse, chez nous, jusqu'à la tombée du jour.

C'est vers 4 ou 5 heures du matin que maman nous a annoncé que nous devions quitter la maison et laisser notre vie dernière nous. Nous sommes sortis de notre maison les mains vides et on a pris la route à pied! Sur le chemin, on voyait des millions de personnes comme nous, sans abri, qui marchaient sans vraiment savoir où aller. Sur les trottoirs, on voyait plein de cadavres, du sang, les gens retrouvaient leurs proches, soit par terre, c'est-à-dire morts, soit vivants, en les croisant sur leur chemin. Mais dans ces deux cas, leurs larmes coulaient. Ma mère m'a fermé les yeux car je regardais des hommes charcutés et elle m'a dit d'une voix innocente: «Ma chérie, ferme les yeux, ne regarde pas!».

Plus loin, après avoir marché droit devant nous des heures et des heures, accompagnés des autres habitants de Kaboul, on a aperçu mon père qui nous cherchait comme un fou et les autorités de la ville ne le laissaient pas entrer dans Kaboul même. Il a crié de joie en nous voyant vivants! On pleurait tous dans les bras des uns et des autres.

Quelques jours plus tard, nous n'avons pas seulement quitté Kaboul mais l'Afghanistan....

J'étais très jeune mais ce souvenir m'a beaucoup marquée. ■



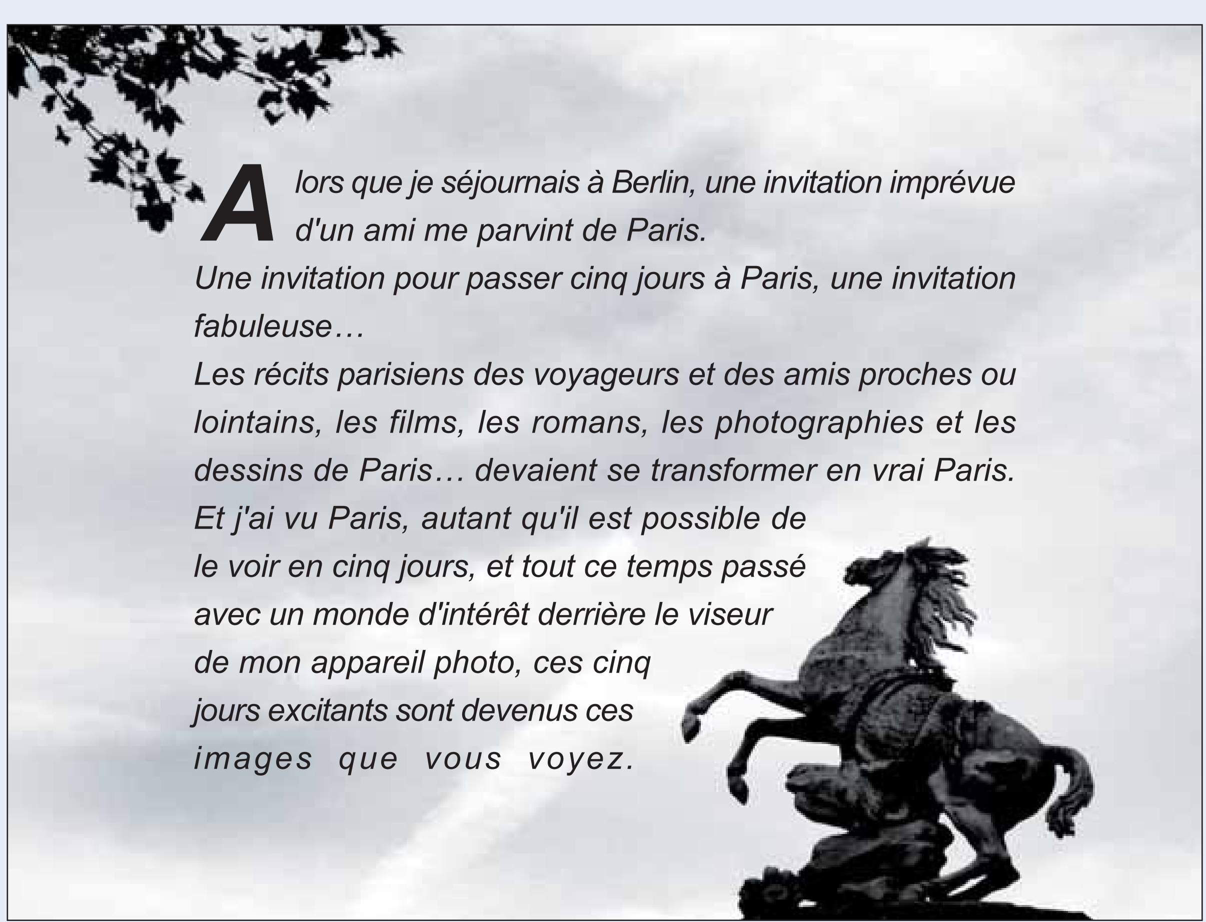
Environs de la ville de Hérat

Photo: Guive Rafatian



Paris en cinq jours

Hassan TAHERI

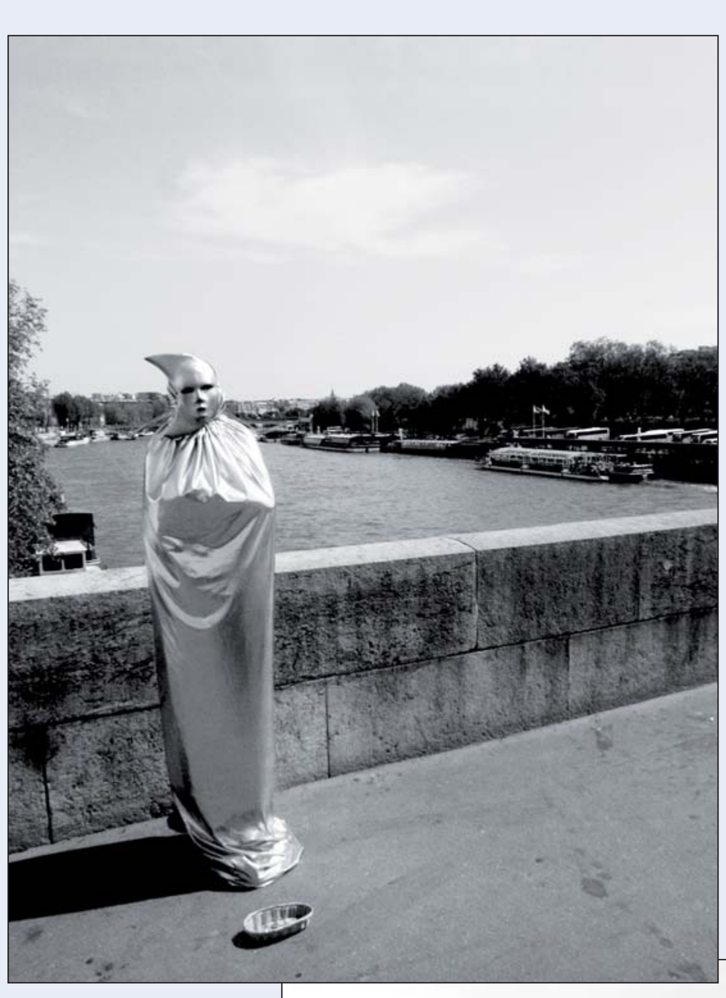


Alors que je séjournais à Berlin, une invitation imprévue d'un ami me parvint de Paris.

Une invitation pour passer cinq jours à Paris, une invitation fabuleuse…

Les récits parisiens des voyageurs et des amis proches ou lointains, les films, les romans, les photographies et les dessins de Paris… devaient se transformer en vrai Paris.

Et j'ai vu Paris, autant qu'il est possible de le voir en cinq jours, et tout ce temps passé avec un monde d'intérêt derrière le viseur de mon appareil photo, ces cinq jours excitants sont devenus ces images que vous voyez.











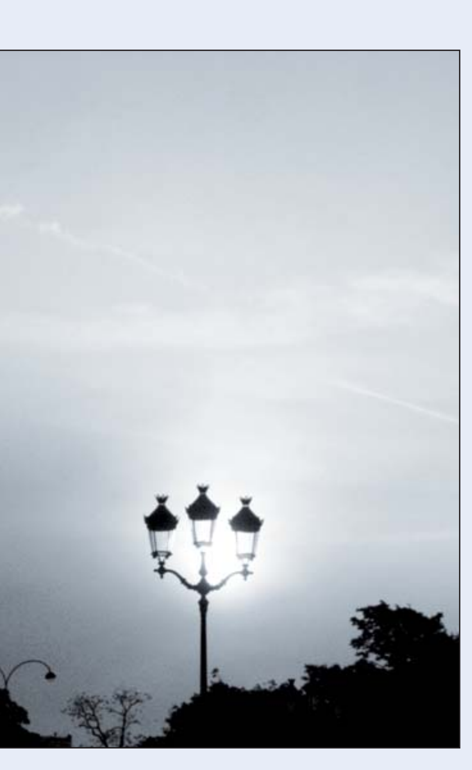


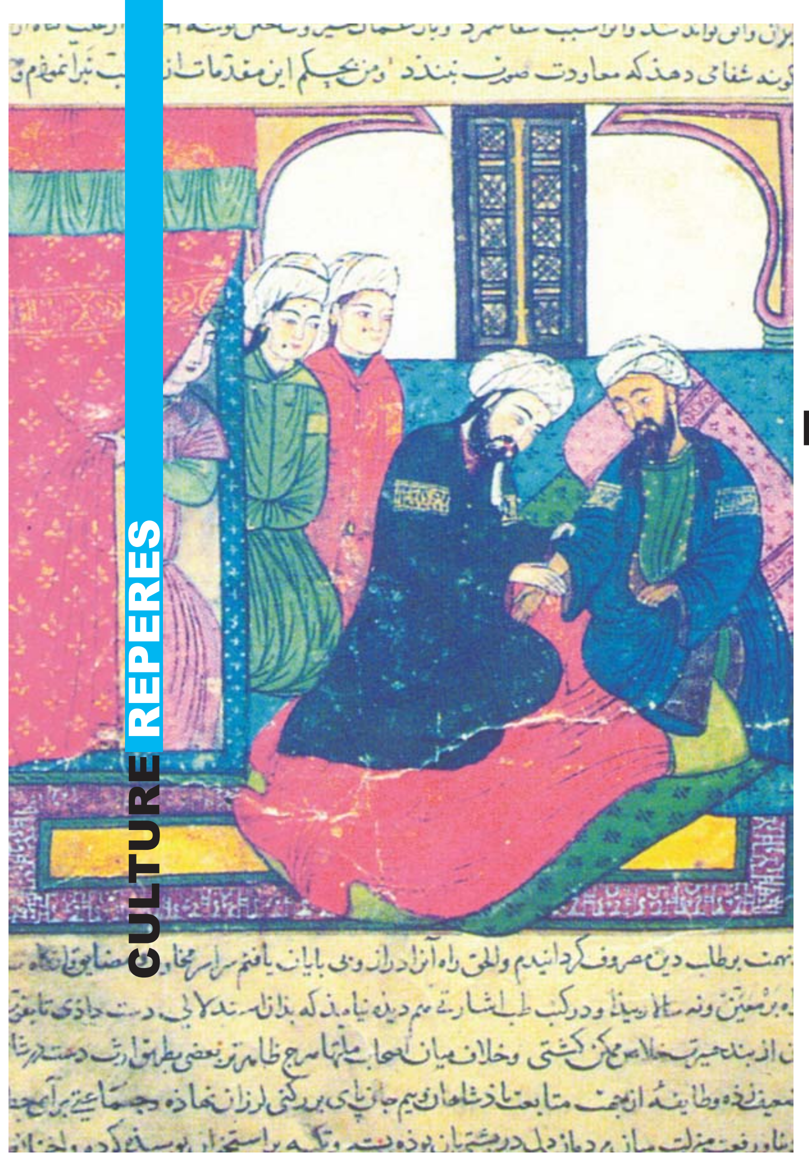







CHARLES DE GAULLE
1890
1970





Médecin prenant le pouls d'un patient, *miniature d'un recueil de fables Kelileh et Demneh, Bagdad (Le Caire, Bibliothèque nationale)*

Historique des relations médicales franco-iraniennes

Le Professeur J. GOUSHEH*, M.D.

Les relations médicales entre la France et l'Iran ont une riche histoire s'étendant sur plusieurs siècles. Le but de cet article est notamment d'en retracer les événements les plus marquants.

En 1667, le Père François Angélus, natif de Toulouse, arriva à Ispahan. Fréquentant les pharmacies traditionnelles iraniennes, il publiera en 1681, à Paris, un livre sur les médicaments iraniens de cette époque. Un peu moins d'un siècle plus tard, en 1750, le Père Damian, originaire de Lyon et arrivé en Iran quelques années plus tôt, devint le médecin particulier du roi Nâder-Shâh de la dynastie qâdjâre.

Ce n'est cependant qu'en 1846 que la médecine française se fera véritablement connaître en Iran, et ce grâce au Professeur Ernest Cloquet. Dès son Arrivée à Téhéran, il devient le médecin particulier du roi Mohammad Shâh Qâdjâr. Cloquet épousa une jeune arménienne originaire d'Iran. Il fut aussi le premier médecin étranger à enseigner la nouvelle médecine et la chirurgie à l'École Dar-ol-Fonoun, créée par Mirzâ Tâghi-Khân Amir-Kabir, grand homme d'État iranien.

Succédant à Cloquet, le Professeur Joseph Désiré Tholozan, agrégé du Val-de-Grâce, fut envoyé en Iran par le Roi de France suite à la demande de Mohammad Shâh Qâdjâr. Tholozan vivra quarante ans en Iran et deviendra responsable national de la santé publique.[1] Il est également à signaler que Nâssereddin Shâh Qâdjâr lui décerna le titre de "*Jenâb*", jusque là réservé aux seuls membres de la Cour impériale, en reconnaissance des innombrables services qu'il rendit à la nation iranienne. Ce vénérable médecin décéda en 1897 et fut enterré au cimetière d'Akbar-Abâd de Téhéran.

En 1858, le premier groupe d'étudiants composé de quarante-deux jeunes iraniens fut envoyé en France. Cinq d'entre eux y étudièrent la médecine.

En 1891, le docteur Schneider succéda à Tholozan et restera en Iran jusqu'en 1907. Il donna une nouvelle impulsion à l'École Dar-ol-Fonoun et remettra à Nâssereddin Shâh Qâdjâr un projet destiné à rénover la Section médecine de l'École Impériale Polytechnique de Téhéran. L'enseignement de la plupart des matières médicales dispensées dans cette École fut confié aux Dr. Major Georges, Major Galley, Danton et au Dr. Olmer, tous de nationalité française. Les docteurs Danton et Olmer auront même l'honneur de signer les diplômes de médecin décernés aux jeunes iraniens au terme de leurs études. Cependant cette liste de médecins français enseignants à Dar-

ol-Fonoun n'est pas exhaustive, il faut également citer entre autres: Les Professeurs Mont, Odigier, et Boneville, ainsi que les docteurs Porak et Rolland.

En 1907, le Major Coppin, médecin particulier de Mohammad Ali Mirzâ, prince héritier, devint le médecin personnel du Roi. Ce furent cependant les cinq dernières décennies qui constituèrent l'apogée de cette riche coopération entre les communautés médicales iranienne et française; unique à la fois de par sa qualité, sa continuité, sa réputation, son ancienneté ainsi que par l'impact qu'elle avait à l'époque, et dont les effets se font encore sentir de nos jours. En effet, cette période fut fortement marquée par la contribution scientifique française et aboutit à la fondation de la Faculté de Médecine de l'Université de Téhéran en 1935, puis celle de Mashhad en 1948. Ces deux facultés de médecine, qui sont les plus anciennes dans ce domaine en Iran, furent créées grâce aux efforts continus du Professeur Charles Oberling, qui est sans doute la personnalité médicale française qui a le plus marqué la médecine iranienne. Son action remarquable a permis de perpétuer ainsi cette longue tradition de présence médicale française en Iran. En 1939, Le Professeur Oberling, agrégé de pathologie de la Faculté de médecine de Paris, fut nommé Doyen de cette nouvelle Faculté de médecine de Téhéran, poste qu'il occupa pendant six ans. L'une de ses œuvres essentielles a notamment consisté à rattacher aux facultés de médecine tous les hôpitaux publics iraniens. Le résultat de cette heureuse initiative fut de permettre d'améliorer la qualité des soins dispensés aux patients ainsi que la formation pratique pour les étudiants de médecine. Son dévouement, son influence morale, l'impulsion scientifique et ses efforts sans relâche pour implanter la nouvelle médecine en Iran, ainsi que ses qualités humaines et son attachement à ce pays, a valu au Professeur Charles Oberling l'estime, la considération et le respect de l'ensemble de la communauté médicale iranienne.

L'immense contribution scientifique de la France dans la création de l'Institut Pasteur d'Iran marque également une étape importante de l'histoire de la médecine franco-iranienne. En 1920, Ahmad Shâh Qâdjâr demanda au Professeur Roux, alors directeur de l'Institut Pasteur de Paris, de contribuer à la fondation d'un institut Pasteur à Téhéran. Ce dernier chargea le Dr. Joseph Mesnard d'apporter sur place son concours aux responsables iraniens pour créer l'Institut Pasteur d'Iran. Il devint ainsi le premier directeur de l'Institut Pasteur de Téhéran. Il eut comme successeurs les docteurs Kerandel, Legroux et Marcel Baltazard, qui rendirent d'innombrables services dans le domaine de la santé publique en Iran, et ce jusqu'à nos jours. Fort de l'appui que l'ambassade de France, le prestigieux établissement est également soutenu moralement et scientifiquement par l'Institut Pasteur de Paris où ses doctorants et chercheurs s'y rendent chaque année.

Nous vivons à une époque où la transmission du savoir scientifique entre savants à travers le monde est instantanée. Je me rappelle que lorsque les médecins iraniens de ma génération ont commencé à mettre en place une coopération avec des professeurs français, nous ne disposions pas de tant de facilités. Les jeunes médecins iraniens que nous étions alors n'avaient pas un tel accès à l'information scientifique française et avaient, de ce fait, malheureusement les yeux plutôt tournés vers d'autres pays comme les Etats-Unis. A titre d'exemple, dans mon domaine de spécialité, à savoir la chirurgie plastique, il a fallu attendre la venue en Iran des médecins français pour que les jeunes médecins iraniens découvrent le niveau du progrès atteint en France par rapport aux autres pays. Reste à espérer que grâce au concours des responsables scientifiques et autorités françaises et iraniennes, cette flamme de l'amitié franco-iranienne, entretenue par la coopération médicale et scientifique, ne soit jamais éteinte ni supplantée par d'autres pays. Les liens franco-iraniens doivent être préservés et renforcés, il y va de l'intérêt de nos deux pays. ■

---

* Professeur et directeur en chirurgie reconstructive et plastique. Président de l'association iranienne des médecins francophones.

1. La photo de ce remarquable médecin français figure dans le riche ouvrage intitulé *Histoire des relations médicales entre l'Iran et la France*, écrit et publié par mon illustre confrère le Professeur Jalâl Barimâni, agrégé de France. Nous nous sommes inspirés de cet ouvrage pour la rédaction de cet article.

Frantz Fanon (1925-1961)

Traduction du livre "*Fifty Major Political Thinkers**"

Traduit par
Dr. Armand MEIMAND[1]

Note :

Ayant découvert ce texte exceptionnel sur Frantz Fanon, j'ai trouvé le personnage très proche, au niveau de la profondeur de la sensibilité, pour ne pas dire typique, de nous-mêmes, Iraniens, lorsque nous nous trouvons à l'étranger pendant de longues périodes. Face à ce détachement-déchirement que constitue surtout pour nos jeunes enfants la vie solitaire dans les pays étrangers, qui n'a pas ressenti ce douloureux sentiment de vide, d'insatisfaction qu'est l'acculturation au détriment de notre identité originelle? Et nous savons fort bien que malgré tous les atouts et bienfaits d'une telle expérience, nous le payons cher. Sans une identité véritable, nous continuons bien sûr à vivre, mais restons toujours des étrangers, y compris parmi nos plus proches. Nous nous sentons seuls bien qu'entourés. C'est un mal-être chronique dont les raisons nous échappent. Elles sont peut-être là, dans ce que dit Fanon, "*L'homme noir apprend à mépriser sa propre langue et culture et adopte celles de l'homme blanc… Il survit de la honte et de la culpabilité d'être noir en ressemblant autant que possible à l'homme blanc: il devient un homme noir qui porte un masque blanc... Lorsque, enfin, il découvre son état, il est trop tard. N'appartenant à aucune culture, l'homme noir a désormais perdu son identité, il ne lui reste que l'humiliation et la haine de soi.*"

Loin de moi l'idée d'une quelconque violence cathartique, telle que préconisée par l'auteur dans certains cas symboliques, mais comment peut-on guérir de ce mal-être? La solution se trouve à mon sens dans le désapprentissage des mépris adoptés volontairement pour mieux s'intégrer dans les sociétés étrangères, et en assignant au moins autant de valeur à des pratiques et cultures différentes. Et le plus important, c'est d'apprendre à aimer et d'être aimé…l'amour est la potion aux vertus les plus curatives qui existe pour notre mal-être; et bien sûr, il faut en donner pour en recevoir.

Armand MEIMAND

Frantz Fanon, fils d'un prospère haut fonctionnaire, est né sur l'île française des Caraïbes, la Martinique. Après l'école, il se porta volontaire dans l'armée de la France libre en 1943 et servit en Europe où il fut blessé et décoré. Après la guerre, il étudia la médecine et la psychiatrie à Lyon. Toutefois, en dépit de son intelligence en tant qu'étudiant et sa volonté de se battre pour son pays, il fut continuellement l'objet de discriminations, de mépris et de paternalisme en raison de la couleur de sa peau, et ses expériences le rendirent enragé et amer.

Le racisme, ses effets et comment en venir à bout constituent le thème principal des travaux de Fanon. Il utilisa les ressources intellectuelles de la philosophie occidentale- Hegel, Nietzsche, Sartre et les autres-

ainsi que la psychologie et la psychanalyse afin d'analyser et de commenter ce phénomène. Mais sa propre expérience était tout aussi pertinente. Ses parents furent tous les deux le fruit de différents mélanges d'unions raciales; et de leurs huit enfants, Frantz était apparemment le plus "foncé". Dans une société où une subtile variation de couleur est d'une grande importance sociale, sa couleur revêtit une importance particulière et fit souffrir cet enfant intelligent et sensible. L'anxiété et la conscience de soi concernant son statut et son identité le hantèrent pour toujours. Bien plus tard dans sa vie, dans les situations où on le traita en égal, il était toujours suspicieux de ce que les gens pensaient réellement de sa couleur. Après avoir obtenu son diplôme de psychiatre, il ne retourna pas en Martinique et même dans l'Algérie qu'il avait adoptée, son embarrassante conscience de soi en tant que Noir marié à une Blanche et vivant dans une société arabe, ne le quitta jamais.

Après avoir défendu sa thèse en médecine, Fanon travailla en tant que psychiatre, en France de 1951 à 1953, puis fut nommé directeur de l'hôpital Blida-Joinville, le plus grand hôpital psychiatrique d'Algérie. L'année suivante, la révolution algérienne éclata. Ce fut un conflit particulièrement amer et violent où des atrocités épouvantables furent commises. Cette guerre fit de Fanon un activiste politique et un théoricien de la révolution. Il contribua initialement à la cause algérienne autant qu'il le put tout en exerçant la psychiatrie, mais en 1956, il démissionna de son poste et fut expulsé par les autorités françaises d'Algérie. Il émigra alors en Tunisie, pays voisin, et base de la direction de la révolte. Là encore, il dirigea un hôpital psychiatrique, tout en continuant à se vouer à la



Frantz Fanon

révolution. L'importance des travaux de Fanon réside principalement dans ses écrits, où il présente la cause algérienne au monde extérieur et spécialement à la France, pays où il eut des contacts influents tel que Jean-Paul Sartre, lequel admira son œuvre et préfaça plus tard son dernier livre. Il représenta également l'Algérie dans des conférences organisées dans le sud de l'Afrique, avant d'être nommé Ambassadeur au Ghana en 1960 par le gouvernement algérien provisoire. Peu après, il tomba malade et mourut l'année suivante en Amérique, à l'age de trente-six ans, alors qu'il suivait un traitement contre la leucémie. Il ne vécut pas assez pour vivre l'indépendance de l'Algérie, qui advint en 1962.

Tenter de comprendre la psychologie de la relation entre noirs et blancs dans une situation coloniale fut le sujet de son premier livre, *Peau noire, masques blancs*, publié en 1952. Il tentait également dans ce livre de réfuter les idées du psychanalyste français, O. Mannoni qui, dans son ouvrage *Prospero*

L'importance des travaux de Fanon réside principalement dans ses écrits, où il présente la cause algérienne au monde extérieur et spécialement à la France, pays où il eut des contacts influents tel que Jean-Paul Sartre, lequel admira son œuvre et préfaça plus tard son dernier livre.

Fanon rejetait avec acharnement toute notion de paternalisme bénin dans une situation coloniale. Les colonies sont créées grâce au pillage, à la tyrannie et à l'émasculation de la population indigène.

Dans les années quarante, alors qu'il était étudiant, Fanon fut influencé par le mouvement de la Négritude de son compatriote martiniquais, Aimé Césaire et le poète sénégalais, Léopold Sédar Senghor, lesquels rejetèrent l'assimilation et entreprirent de retrouver et de célébrer l'histoire africaine, sa culture, ses valeurs et de donner à l'Afrique sa propre place dans le monde moderne.

et Caliban, avançait l'idée selon laquelle les Malgaches, et éventuellement tous les peuples "arriérés", possèdent un inhérent complexe de dépendance et cherchent et acceptent inconsciemment d'être dominés, par contraste avec les Européens qui sont auto-dépendants et aptes à diriger les autres. Selon cette théorie, seuls ceux ayant ce complexe de dépendance peuvent être colonisés.

Fanon rejetait avec acharnement toute notion de paternalisme bénin dans une situation coloniale. Les colonies sont créées grâce au pillage, à la tyrannie et à l'émasculation de la population indigène. Cette humiliation est aggravée par la manière dont la situation coloniale est maintenue par la suite. Grâce à son expérience martiniquaise il montre comment le colonisé est éduqué à voir (à travers les livres, les films et surtout grâce au langage) le Blanc comme représentant le bien, la puissance, la richesse et la "civilisation", et le Noir représentant le mal et l'inférieur. Cela génère une société dans laquelle le statut devient dépendant du degré de blancheur, aussi bien physique que culturelle. L'homme noir apprend à mépriser sa propre langue et culture, et adopte celles de l'homme blanc. Il ne peut survivre à sa honte et à sa culpabilité en tant que Noir, qu'en ressemblant autant que possible à l'homme blanc: il devient un homme noir qui porte un masque blanc. Mais ce qu'il gagne est une imposture, car l'homme blanc continue à le mépriser pour la couleur de sa peau et lui est définitivement supérieur. On apprend donc au Noir à s'identifier à une société dont il est exclu. Lorsque, enfin, il découvre son état, il est trop tard. N'appartenant à aucune culture, l'homme noir a perdu son identité, il ne lui reste que l'humiliation et la haine de soi.

Ainsi, les relations coloniales de dominance déforment les relations humaines de tout genre, y compris sexuelles, au détriment de ceux dominés et, ultimement, de ceux qui dominent. Fanon a considéré cela comme inhérent à la situation coloniale. Les deux parties se sont aliénées, puisque le colonisateur est tout aussi perverti et rabaissé par le système.

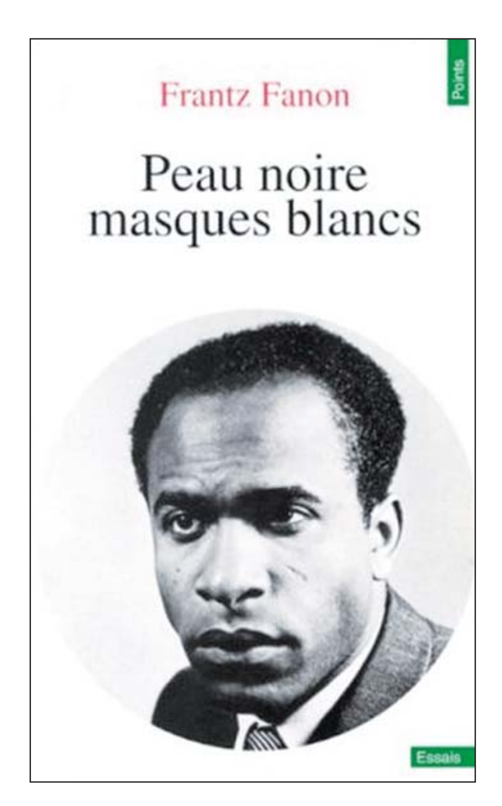
Nul besoin de préciser que ces problèmes furent une réflexion sur son propre dilemme: celui de quelqu'un qui avait adopté la culture, les valeurs et la langue françaises, dont il fut un bon représentant, alors qu'il se sentait rejeté en tant que Français. Dans les années quarante, alors qu'il était étudiant, Fanon fut influencé par le mouvement de la Négritude de son compatriote martiniquais, Aimé Césaire et le poète sénégalais, Léopold Sédar Senghor, lesquels rejetèrent l'assimilation et entreprirent de retrouver et de célébrer l'histoire africaine, sa culture, ses valeurs et de donner à l'Afrique sa propre place dans le monde moderne. Ce mouvement, permettant à Fanon de développer le sens de sa propre identité, fut très important pour lui et il le soutint en tant que rédacteur en chef du journal étudiant noir. Cependant, dans *Peau noire, masques blancs* il commença à contrecœur à rejeter ce mouvement car il ne fournissait aucune solution au racisme. Dans son premier livre, il y a une supposition sous-jacente selon laquelle l'analyse scientifique et la raison universelle auront finalement raison du problème. Il cherche la réconciliation plutôt que le conflit.

Lorsque Fanon fut nommé directeur de l'hôpital Blida-Joinville, il le transforma, malgré le manque de personnel et des ressources limitées, de prison qu'il était, en un lieu d'intérêt général. Néanmoins, il eut peu de succès

avec son plus grand groupe de patients, les hommes algériens autochtones. Il en conclut, avant tout, qu'il ne pouvait simplement appliquer les techniques développées dans un environnement européen à un environnement social très différent, et que plus de recherches étaient nécessaires. Pour lui, le fait qu'il ait dû, comme les autres médecins français, établir un contact avec les patients par le biais d'un interprète, renforçait le fossé existant déjà entre le colonisateur et le colonisé et ceci était un autre exemple de la déformation des relations humaines généré par le colonialisme. Quand la guerre d'indépendance éclata en 1954, le fossé entre Fanon et ses patients s'élargit progressivement jusqu'au point où il sentit qu'il ne pouvait plus continuer son travail et démissionna. En Tunisie, il continua son travail en tant que psychiatre et consacra encore plus de temps à la cause algérienne. Il travailla pour le Front de Libération de l'Algérie (FLN), puis pour le gouvernement algérien provisoire. Il écrivit également des articles plaidant la cause algérienne dans les journaux intellectuels français.

Peu après sa nomination en tant qu'ambassadeur, Fanon découvrit qu'il était sérieusement malade et n'avait plus longtemps à vivre. Il entama son dernier livre, *Les damnés de la terre* qu'il termina juste avant sa mort en 1961. Cet ouvrage regroupe ces idées sur le colonialisme, ses espoirs pour le futur du tiers monde, ses conseils pour la promotion de la révolution, et ses craintes, basées sur ses expériences et observations de la Martinique, concernant le néocolonialisme, et la dépendance.

L'expérience qu'acquit Fanon des Etats africains noirs devenus indépendants fut pour lui très décevante. Il avait initialement espéré une grande vague de soutien matériel et moral de la part du Sud pour la cause algérienne, mais découvrit que ces Etats étaient au mieux tièdement disposés à l'égard du conflit algérien, engagés qu'ils étaient dans des disputes insignifiantes avec leurs voisins, et affichant peu d'enthousiasme pour un quelconque mouvement panafricain destiné à éradiquer le colonialisme du continent. Les Etats ayant acquis l'indépendance par des procédés politiques pacifiques se trouvaient entre les mains d'une bourgeoisie noire aussi égoïste, et déterminée à monopoliser le pouvoir que les colonisateurs qu'elle avait remplacé. Son analyse de la situation constitue la plus belle partie de son livre (il est probablement toujours meilleur lorsqu'il analyse, plutôt qu'en tant que visionnaire ou stratège révolutionnaire). Il a été suggéré que sa désillusion des Etats africains de l'après indépendance



Les Etats ayant acquis l'indépendance par des procédés politiques pacifiques se trouvaient entre les mains d'une bourgeoisie noire aussi égoïste, et déterminée à monopoliser le pouvoir que les colonisateurs qu'elle avait remplacé.

le fit se détourner du libéral radicalisme au profit du socialisme. L'indépendance n'était pas assez, il aurait fallu une révolution sociale grâce à laquelle le pouvoir serait arraché des mains de la bourgeoisie noire.

Bien qu'admirateur de Marx, Fanon ne jugeait pas le marxisme approprié pour expliquer la situation coloniale.

Bien qu'admirateur de Marx, Fanon ne jugeait pas le marxisme approprié pour expliquer la situation coloniale. Cela en raison du fait que le marxisme ignorait le racisme et le sous-catégorisait simplement dans le conflit de classe pris au sens large. Il ne suivit pas non plus les autres marxistes (tels que Chinois et Vietnamiens) dans leurs analyses des dynamiques de classe de la société coloniale, qui, considérant le prolétariat des colonies en tant que principale classe révolutionnaire, montraient d'où la révolution pourrait venir. Bien au contraire, il trouvait la classe prolétaire coloniale (définie de manière plutôt large) trop choyée et guère plus encline à lancer une vraie révolution que la classe bourgeoise noire ou son équivalent occidental. Il voyait la paysannerie (laquelle ne constituait au mieux pour le marxisme qu'une armée auxiliaire de la révolution) et la lumpenprolétariat[2] des villes comme des révolutionnaires remplissant les bonnes conditions.

La bourgeoisie noire, soigneusement entretenue par le régime colonial, était vue égoïste et reproduisant simplement le système colonial, avec elle-même en tant que nouveau maître et contribuant ainsi à assurer la continuation de l'exploitation à travers le néocolonialisme. Elle imitait simplement la bourgeoisie métropolitaine sans pour autant assumer le rôle dynamique que la bourgeoisie occidentale joua au nom de la nation, innovant et créant des affaires et des institutions. La bourgeoisie noire fut urbaine, parasitaire et eut peu de liens avec la masse du peuple.

Pour Fanon, l'espoir résidait dans les éléments mécontents du parti bourgeois, avant ou après l'indépendance, qui étaient prêts à agir illégalement et à se retirer dans la campagne pour y découvrir la colère et la désillusion du peuple ordinaire.

La bourgeoisie des Etats africains était la colonne vertébrale des partis politiques d'après-guerre (et il importa peu que ces Etats aient été à parti unique ou multipartite, car le résultat fut tout à fait identique). Le dirigeant était habituellement une figure charismatique des jours de la lutte pour l'indépendance qui paraissait s'exprimer au nom du peuple, mais qui, en réalité, avait peu de contacts et d'intérêts pour lui. Pour Fanon, l'espoir résidait dans les éléments mécontents du parti bourgeois, avant ou après l'indépendance, qui étaient prêts à agir illégalement et à se retirer dans la campagne pour y découvrir la colère et la désillusion du peuple ordinaire. Selon Fanon, ces mécontents étaient seuls en mesure de les diriger et de les éduquer. Il insista sur le potentiel révolutionnaire des paysans appauvris qui avaient su préserver leur sens de l'intérêt général, ainsi que leurs valeurs et leur sens de la

justice. Selon lui, ces derniers pouvaient un jour menacer les villes et entraîner le pauvre et le marginal. Et c'était cette combinaison qui aurait provoqué la vraie révolution, accompagnée d'une transformation sociale véritable, basée sur l'égalité et la justice, avec, pour résultat, une société nouvelle et un homme nouveau. Pour lui, une société juste était une sorte de société socialiste, radicalement décentralisée afin que le peuple ordinaire puisse y pleinement participer. Il n'était pas communiste et mit en garde les nouvelles nations contre toute implication dans la guerre froide. Pour lui, l'indépendance sans transformation sociale profonde était illusoire.

Un thème, déjà présent dans les écrits initiaux de Fanon, et particulièrement frappant dans *Les damnés de la terre* est sa conviction selon laquelle la liberté accordée par le pouvoir colonial aux colonisés n'a que peu de valeur. Pour être authentique, elle doit être saisie. Cela implique la violence et, en effet, dans son dernier livre, Fanon s'est préparé à poursuivre cette ligne de pensée jusqu'à sa conclusion logique.

Son plaidoyer pour la violence est l'aspect le plus célèbre et le plus controversé de son ouvrage. Sa justification résidait dans le fait que le colonialisme était un système lui-même basé sur la violence. Ce fut une conquête suivie d'occupation, et aussi bénigne que parut être l'administration coloniale, la violence et l'exploitation en constituaient la base ultime. (Pour Fanon, la richesse outrageuse du monde occidental était fondée sur l'esclavage et le vol des ressources du tiers monde, et il devait le dédommager en intégralité). Le colonialisme crée des relations humaines déformées, ainsi que l'oppression et l'exploitation. Fanon écrit: "*Au niveau des individus, la violence est une force purificatrice. Cela libère l'indigène de son complexe d'infériorité, de son désespoir et inaction, cela le rend intrépide et restaure son amour de soi.*" (pp.73-4).

C'était aussi un moyen de régénération, et donc le préliminaire nécessaire pour la création d'une société nouvelle et d'un homme nouveau. A travers la violence envers le colonisateur, l'indigène parvient à mieux se connaître et à se créer. Dans un sens, il détruit l'oppresseur et l'oppressé en un seul coup. C'est un procédé de libération de soi et de renaissance, une régénération des hommes et de la société. C'est cette création d'un homme nouveau et d'une nouvelle et meilleure société, aussi bien que la punition de l'injustice passée, qui constituent la justification morale de la violence. Fanon croyait que la violence rendait l'homme apte à créer la société nouvelle.

Après sa mort, Fanon eut moins d'influence dans le tiers monde qu'il ne l'avait souhaité, mais il en eut davantage, en Amérique et en Occident, parmi les chefs noirs et les radicaux pendant les années 1960 à 1970. Son plaidoyer pour la violence a été très critiqué. Il a souvent été souligné que la violence dans la pratique, qu'il s'agisse des groupes ou des individus, avait très peu conduit à l'effet cathartique qu'il revendiquait. ■

Un thème, déjà présent dans les écrits initiaux de Fanon, et particulièrement frappant dans Les damnés de la terre est sa conviction selon laquelle la liberté accordée par le pouvoir colonial aux colonisés n'a que peu de valeur. Pour être authentique, elle doit être saisie.

Son plaidoyer pour la violence est l'aspect le plus célèbre et le plus controversé de son ouvrage. Sa justification résidait dans le fait que le colonialisme était un système lui-même basé sur la violence.

---

* Ian Adams and R.W. Dyson, "Fifty Major Political Thinkers", Routledge Key Guides, 2008.

1. Armand Meimand est docteur en droit, président de l'Union des Français de l'étranger Iran.

2. Terme marxiste désignant la partie du prolétariat constituée par ceux qui ne disposent d'aucune ressource et caractérisée par l'absence de conscience de classe.

Rowzat-ol-Shohadâ de Mollâ Hossein Kâshefi Sabzevâri: retour sur le martyre de l'imâm Hossein à Karbalâ au travers d'un récit traditionnel de la littérature persane

Seyed Djafar HAKIM
Université Azad Islamique de Tabriz

La vie des Imâms chiites est un élément essentiel de la conscience populaire persane, au sein de laquelle les personnages de l'imâm Ali et de son fils l'imâm Hossein occupent une place centrale. Aujourd'hui encore, le plus célèbre épisode de la martyrologie chiite, la tragédie de Karbalâ, est commémoré au travers de sermons et de représentations théâtrales. En 680 de l'hégire, l'imâm Hossein quitte Médine avec toute sa famille pour rejoindre à Koufa les partisans que son défunt père avait laissés dans cette ville. Il parvint non sans peine à Karbalâ, au cœur de l'Irak, dans une plaine desséchée. Sa caravane cernée par les troupes de Yazid, calife de Damas, et accablée par la soif, succomba en quelques jours, et l'imâm Hossein fut martyrisé le dernier, tel que le prophète Mohammad, son grand-père, l'avait prédit.

La tragédie de Karbalâ a inspiré de nombreux auteurs dont Hossein Kâshefi Sabzevâri qui, dans son ouvrage Rowzat-ol-Shohadâ *("Le jardin des Martyrs"), retrace cet événement central du chiisme. Sa magnifique narration du martyre de l'imâm Hossein redonne toute sa dimension tragique à la bataille de Karbalâ. Nous avons choisi de présenter la traduction de la fin de la bataille de Karbalâ, ponctuée par le martyre de l'imâm:*[1]

"Lorsque l'imâm Hossein tomba sur la terre de Karbalâ, le sol se mit à tressaillir et le ciel émit un cri. Dix hommes de l'armée ennemie descendirent de cheval, sortirent leur glaive et s'avancèrent vers l'imâm. Chacun voulait devancer l'autre afin de pouvoir décapiter lui-même l'imâm et recevoir en récompense un présent et un habit d'honneur. Cependant, dès que l'un d'eux s'approchait, l'imâm Hossein ouvrait les yeux et le regardait et l'homme, pris de honte, reculait. Enfin deux d'entre eux, Sanân Ibn-e Anas et Shemr Ibn-e Zeldjoshan, s'avancèrent. Celui-ci devança Sinan et s'accroupit sur la poitrine de l'imâm Hossein. L'imâm ouvrit les yeux et lui demanda:

"Qui es-tu?"

Il se présenta.

L'imâm ordonna qu'il écarte de son visage son voile de mailles. Dès qu'il l'écarta, l'imâm vit que ses dents, semblables à celles d'un porc, débordaient de sa bouche.

"Voilà un signe véritable", dit-il.

Puis il lui ordonna de découvrir sa poitrine. Shemr exécuta son ordre. L'imâm, y distinguant les marques de la lèpre, dit:

"Voici l'autre signe: la nuit dernière j'ai rêvé du prophète de Dieu; il m'a déclaré que je le rejoindrais le lendemain à l'heure de la prière et que mon meurtrier aurait les signes que je trouve sur ton visage et ta poitrine. Shemr, mets-toi à l'œuvre."

L'imâm lui demanda encore:

"Sais-tu quel jour nous sommes aujourd'hui?"

- Oui, c'est vendredi, jour de l'Ashourâ.

- Sais-tu quelle heure est-il?

- Oui, c'est le moment d'appeler les fidèles à la prière et de faire la prière.

- A cette heure, les prédicateurs de la communauté musulmane louent Allah et son auguste envoyé; et c'est ainsi que tu te comportes envers moi! Tu es accroupi sur ma poitrine où le prophète a mis sa face; tu vas couper la gorge qu'il a baisée. Shemr! Lève-toi de ma poitrine, car voici le temps de faire la prière, pour que je puisse me tourner vers la Mecque et que je prie, sans même avoir pu faire mes ablutions. Ce que j'ai hérité de mon père Ali, c'est de recevoir comme lui le coup mortel au cours de la prière. Lorsque je prierai, alors tu pourras agir à ton gré.

Shemr se leva. L'imâm se tourna vers la Mecque et se mit en prière. Shemr ne voulut même pas attendre que la prière fût terminée et fit boire à l'imâm le breuvage du martyre. A cet instant, un tumulte éclata de tout l'univers invisible: les pauvres pécheurs poussèrent un gémissement vers le monde de la Toute-puissance; le soleil perdit sa splendeur, la lune tomba dans le puits de l'obscurité totale; les anges émirent de douloureuses plaintes; les Djinns éclatèrent en sanglots; la robe du ciel devint toute ensanglantée; les mers firent monter leurs vagues de tristesse au zénith; les monts exprimèrent leur douleur d'un son déchirant." ■

---

1. Cette traduction correspond aux pages 437-438 de *Rowzat-ol-Shohadâ*, Editions Daftar-e Nashr-e Novid-e Eslâm, Qom, 1379 (2001).



Mausolée de l'imâm Hossein à Karbalâ

Réunion culturelle à «Shahr-e Ketâb»

Les trouvailles intellectuelles et philosophiques contemporaines de l'Occident

Reportage réalisé par
Zaynab SADAGHIAN

Depuis plusieurs siècles, l'Occident, au travers de recherches, d'ouvrages et de colloques scientifiques et culturels, s'est intéressé à l'Orient et à l'islam. En Iran même, certains orientalistes occidentaux ont réalisé de nombreuses recherches sur l'Iran et l'islam. Face à cette tendance, une question se pose: pourquoi les orientaux eux-mêmes ont-ils prêté attention à l'Occident? Pourquoi les groupes "occidentalistes" demeurent très rares en Iran?

Les universités et les centres de recherche scientifiques et culturels connaissent l'occident au travers du regard des occidentaux eux-mêmes, autrement dit par l'intermédiaire des traductions des œuvres de ses propres chercheurs et penseurs; ce qui constitue bien entendu une étape essentielle dans l'acquisition d'une certaine connaissance de l'Occident. Cependant, le point de vue des orientaux eux-mêmes devrait constituer un autre élément non négligeable de cette connaissance.

Depuis un siècle, la plupart des œuvres occidentales dans les domaines philosophique et littéraire ont été traduites en persan. A l'inverse, il existe un institut de recherche en sciences humaines en Iran qui peut être considéré comme l'un des pôles scientifiques de l'étude de l'occident. Deux des membres de cet institut, les professeurs Hossein Kalbâsi et Karim Mojtahedi, ont participé à une réunion culturelle organisée à «Shahr-e Ketâb» en décembre 2008. Une œuvre majeure intitulée *Heuristique de la pensée et de la philosophie contemporaines en Occident* a été publiée en 4 volumes sous la direction du professeur Karim Mojtahedi. Il s'agit d'une somme de 18 articles qui nous introduit à la connaissance de l'Occident, mais cette fois-ci du point de vue des orientaux. Après avoir, dans une courte introduction, présenté l'objectif de cette réunion, Monsieur Mohammadkhâni a passé la parole au professeur Kalbâsi en lui posant les deux questions suivantes: *Quelles sont les objectifs des groupes occidentalistes? Quels sont les critères essentiels permettant de connaître l'Occident?*

L'occidentalisme: une notion délicate et complexe

Le professeur Hossein Kalbâsi a débuté la séance en procédant à une précision sur la notion d' «occidentalisme» qui, d'après lui, ne se situe point à l'opposé de l'orientalisme. En s'appuyant sur les études récentes, on pourrait affirmer que l'étude de l'Orient remonte à XVIème siècle. Depuis ce siècle, le mot «orient» est demeuré une notion académique qui conserve une certaine valeur. L'orientalisme possède un passé riche qui a su peu à peu élargir son domaine de façon méthodique, jusqu'à figurer parmi les disciplines universitaires et techniques. Aujourd'hui, les méthodes classiques ont cédé la place à d'autres approches, au profit du développement de branches plus spécialisées et plus techniques. Ainsi, de nombreux centres de recherche du monde entier ont divisé cette discipline en «iranologie»,

«indologie», «orientalisme du Proche-Orient", "orientalisme de l'Extrême-Orient", etc., permettant ainsi la réalisation d'études de plus en plus techniques.

En reprenant la notion «orientalisme», le professeur Kalbâsi a mis l'accent sur une question: les recherches des orientalistes ont-elles réellement permis de révéler l'héritage religieux, artistique, historique et littéraire de l'Orient tel qu'il est? Pour répondre à cette question, on pourrait citer ici le nom du penseur d'origine palestinienne Edward Saïd à qui l'on doit une œuvre importante intitulée *L'Orientalisme. L'orient créé par l'Occident.* Ce livre, qui a été traduit en persan, entreprend une critique sévère des méthodes et des objectifs des orientalistes. D'après l'auteur, les occidentaux n'ont fait que détourner l'orientalisme pur pour l'utiliser à des fins politiques; en d'autres termes, l'orientalisme n'aurait été qu'un prétexte pour justifier certaines entreprises telle que la colonisation et l'impérialisme en général. Ce point de vue a provoqué d'importantes réactions des grands orientalistes, mais il ne faut néanmoins pas oublier qu'il sous-entend une vérité essentielle: l'orientalisme des XVIIIe et XXe siècles fut, consciemment ou non, étroitement lié aux intérêts politiques.

D'autre part, selon le professeur Kalbâsi, l' «occidentalisme» pourrait être considéré comme un pur et simple «effort» académique. Dans les pays arabes, et en particulier ceux qui entretiennent des liens plus ou moins importants avec l'Occident, la notion d' «occidentalisme» a connu un destin plus ou moins riche: en Egypte, une revue très célèbre publiée depuis près de quarante ans est consacrée à l'étude critique des fondements historiques, culturels, philosophiques et sociaux de l'Occident. Malgré ces quelques efforts, l'occidentalisme en tant que discipline académique a encore un long chemin à

Le point de vue des orientaux eux-mêmes devrait constituer un autre élément non négligeable de la connaissance de l'Occident.

Selon le professeur Mojtahedi l'orientalisme s'agit essentiellement d'un intérêt, d'une simple attirance pour l'Orient qui ne comporte pas nécessairement une connaissance de ce dernier: par exemple, quand un écrivain écrit en imitant un style oriental. Il ne cherche pas réellement à connaitre l'Orient, qui ne sert que de toile de fond à ses récits.



La réunion a eu lieu le 2 décembre 2008. De gauche à droite MM. Mohammadkhâni, Modjtahedi, Kalbâsi

parcourir pour s'affirmer de manière réellement indépendante.

Dans l'*Heuristique de la pensée et de la philosophie contemporaines en Occident,* les études sur la philosophie occidentale réalisées par les Iraniens sont notamment évoquées. Afin que cette nouvelle approche trouve sa place parmi les disciplines universitaires, le professeur Kalbâsi a estimé qu'il fallait augmenter le nombre d'études et de recherches dans ce domaine, tout en en définissant davantage les frontières: cet Occident que l'on étudie n'est ni géographique, ni politique. Ce n'est pas non plus l'hémisphère nord de la sphère terrestre. L'Occident est un phénomène, un corps concentré, un tout que l'on pourrait étudier sous tous ses angles. C'est une expérience historique de l'humanité qui constitue un fait historique. On ne parle pas de l'Occident d'aujourd'hui, mais avant tout de celui qui puise ses racines dans un passé lointain. En considérant tous ces critères, l'occidentalisme est une discipline complexe nécessitant de nombreuses clarifications sur le plan de la méthodologie. Cela constitue d'ailleurs l'une des taches du cercle d'études de l'Occident de Téhéran. Toute approche doit également avoir une dimension philosophique et épistémologique. Cependant, le professeur Kalbâsi a souligné que l'influence même de l'Occident s'exerçait sur la perception et la pensée des Iraniens: la rédaction d'ouvrages originaux sur l'Occident peut également permettre aux Iraniens de prendre davantage conscience de ce phénomène. Monsieur Mohammadkhâni a ajouté qu'en Iran, la connaissance de l'Occident a pris un nouveau tournant académique au travers de la fondation récente de «la faculté des études mondiales» dépendant de l'Université de Téhéran.

Occidentalisme et conscience en soi

Le professeur Mojtahedi a par la suite apporté une autre précision sur l'«orientalisme»: selon lui, il s'agit essentiellement d'un intérêt, d'une simple attirance pour l'Orient qui ne comporte pas nécessairement une connaissance de ce dernier: par exemple, quand un écrivain écrit en imitant un style oriental. Il ne cherche pas réellement à connaitre l'Orient, qui ne sert que de toile de fond à ses récits. Des poètes anglais ont par exemple composé des poèmes dans le style de Khayyâm: c'est une tendance.

Concernant l'occidentalisme, ce serait la même chose: en portant une cravate, en mangeant des repas occidentaux et en utilisant certaines expressions étrangères, on répond à une tendance. C'est un mode de vie, une apparence; ce n'est point une connaissance. Entreprendre de connaître ne vient pas sans intention: en ce sens, l'orientalisme commença à se manifester au moment où les intérêts commerciaux et économiques liés aux pays orientaux se firent jour. Suivirent par la suite la production de nombreux écrits: *Les lettres persanes* de Montesquieu – bien que ce soit plus une critique de la société occidentale qu'une connaissance de l'Orient –, *Splendeurs et misères des courtisanes* de Balzac, inspiré des *Mille et une nuits*. Ces exemples et bien mille autres révèlent la richesse de notre culture et en même temps la conscience des occidentaux s'éveillant peu à peu à l'Orient, contrairement aux Iraniens qui, à la même époque, n'ont pas connu de mouvement d'intérêt pour l'Occident comparable. Pour le professeur Mojtahedi, l'Occident que les Iraniens ont connu est avant tout celui des chrétiens: l'Occident chrétien, pourrait-on dire. Les Iraniens identifient souvent les occidentaux aux chrétiens, et parallèlement l'islam et le christianisme, dans un face à face, deviennent l'objet de débats souvent trop simplificateurs: les orientaux/les musulmans face aux occidentaux/ chrétiens.

En conclusion, le professeur Mojtahedi a affirmé que rester «iranien» impliquait de connaître son «moi», et le «moi» trouve son identité par le «non-moi». Ce dernier n'est que l'Occident dont la culture, et non la géographie, prend une valeur considérable. L'occidentalisme pourrait être considéré comme une conscience de soi, permettant notamment de se connaître soi-même en regardant au «miroir de l'Occident». L'occidentalisme n'est point une occidentalisation. Un iranien n'est pas une personne ayant un acte de naissance iranien, mais celui qui sait connaître et dominer l'Histoire. ■

Goli Taraghi "Chronique de la quête de soi" (II)

Samira FAKHARIYAN

Quand la Révolution éclate en Iran, Goli Taraghi part en France, un voyage envisagé pour une durée d'un an, mais qui s'est prolongé jusqu'à aujourd'hui. Confrontée à une nouvelle situation à laquelle elle met du temps à s'habituer, elle ne publie rien pendant longtemps.

Mais en 1986, sa nouvelle, "La Grande Dame de mon âme", qui, avant son départ en France, avait déjà été publiée en Iran dans la revue *Livre du vendredi* (Ketâb-e Jom'eh), obtient le prix "Contre Ciel" de la meilleure nouvelle en France, ce qui l'aide à publier la traduction française de *Sommeil d'hiver* chez Maurice Nadeau.

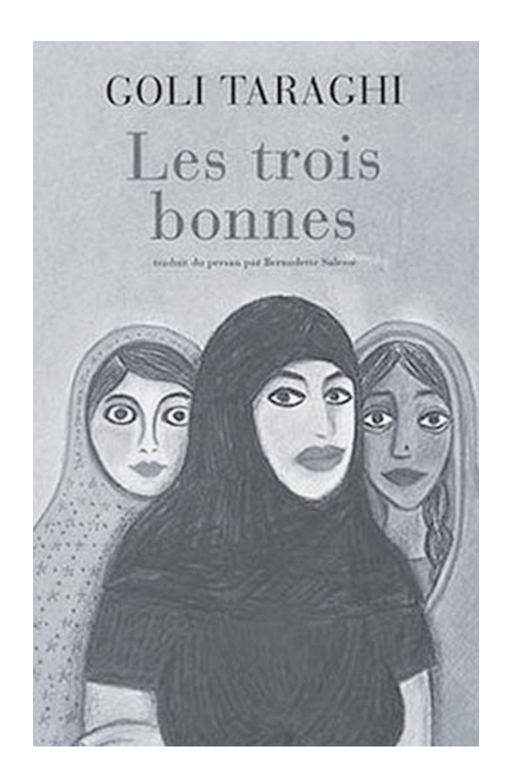
Son voyage en France l'amène également à réaliser de nouvelles expériences précieuses. Dès lors, la question du voyage et de l'exil, l'un de ses thèmes de prédilection, occupe une place importante dans son œuvre.

"*Pendant longtemps, je me suis tue. Je ne pouvais pas écrire. Vivre à l'étranger, faire connaissance avec un nouveau monde, découvrir une grande culture et apprendre une langue difficile, auxquels viennent s'ajouter un ensemble de craintes, d'étourdissements, de chagrins, de bonheurs et de stupeurs, ne laissaient pas de place pour l'écriture. [Mais] tout cela était bon et nécessaire. La question de l'exil - toutes sortes d'exils - s'est révélée à moi.*"[1]

En outre, cet éloignement de son pays natal revalorise le passé à ses yeux, ce qui se reflète clairement dans ses œuvres suivantes qui sont en grande partie autobiographiques.

"*A l'époque, je ne me sentais pas bien. Je ne pouvais pas écrire. Je m'efforçais [d'écrire] mais [...] je suis tombée malade; une dépression fatale. J'ai été hospitalisée dans une clinique psychiatrique. J'ai écrit cet événement. Il a été publié dans la revue Kalk. [...] Pendant que j'étais malade et hospitalisée dans la clinique psychiatrique, j'étais envahie par une grande nostalgie du passé. [..] Je m'étais retournée vers le passé, vers la douce sécurité de l'enfance. C'est à partir de là que je me suis mise à écrire des souvenirs. Quand j'étais en Iran, j'avais pour un temps oublié le passé. Je vivais dans le pur présent. J'étais jeune et mon regard allait plus vite que moi, vers l'avenir. A l'étranger, quelque chose de nouveau s'est passé. [..] Paris avec tous ses attraits était un lieu étranger et ses rues ne révélaient pas de souvenirs. Les odeurs, les couleurs, le ciel gris ne me rappelaient pas de personnes ou de lieu particuliers. Le présent était vide et sombre. L'avenir? Il était encore pire. Je vivais tous les jours suspendue entre ici et là. Il est normal que je me sois retournée vers le passé, le seul temps concret et réel que je connaissais. On m'a demandé comment j'ai pu me souvenir de souvenirs lointains avec tous ces détails...*"[2]

Alors Taraghi écrit *Les Souvenirs dispersés* (Khâterât-e Parakandeh), qui contient six nouvelles toutes autobiographiques. Ce livre est publié en Iran, pour la première fois, en 1994 (1373). Elle y décrit ses souvenirs avec un style d'une vivacité remarquable, qui amène le lecteur à les revivre avec elle.



Pendant longtemps, je me suis tue. Je ne pouvais pas écrire. Vivre à l'étranger, faire connaissance avec un nouveau monde, découvrir une grande culture et apprendre une langue difficile, auxquels viennent s'ajouter un ensemble de craintes, d'étourdissements, de chagrins, de bonheurs et de stupeurs, ne laissaient pas de place pour l'écriture. [Mais] tout cela était bon et nécessaire. La question de l'exil - toutes sortes d'exils - s'est révélée à moi."

L'une des caractéristiques des autobiographies de Goli Taraghi est qu'elle y présente souvent la classe aisée de la société, ce dont on n'a pas beaucoup d'exemples parmi les écrivains iraniens, surtout dans les années 50. En outre, les écrits autobiographiques de Taraghi peuvent aussi être considérés comme un document historique représentant une période et une classe particulière de la société iranienne; comme elle le dit elle-même:

"*Je suis un écrivain qui se sert de ses expériences personnelles. Je ne peux pas écrire sur la vie de quelqu'un que je ne connais pas bien. Je n'ai pas vécu dans un village et je ne peux pas écrire sur la vie villageoise. [...] Je peux écrire seulement sur des choses que j'ai profondément éprouvées. Toutes mes histoires, même Sommeil d'hiver, représentent en quelque sorte ma vie intérieure. Les histoires de mon dernier livre [Ailleurs] se sont réellement passées; "Anarbânou" existait en réalité, de même qu' "Amineh". De plus, je suis quelqu'un d'une nature très sincère qui ne peut pas minauder. D'ailleurs, quand je me suis mise à écrire mes souvenirs, je me suis rendue compte qu'il n'était pas seulement question de présenter des faits personnels. Je ne suis pas une grande personne qui voudrait écrire son autobiographie. L'importance de ces souvenirs est dans le fait qu'ils représentent l'Histoire d'une période de ce pays qui n'est pas présente dans la littérature. Notre littérature s'est plutôt penchée sur les milieux de gauche, elle s'est souvent préoccupée des classes populaires et a toujours évoqué les problèmes des gens défavorisés. [...] Mes souvenirs ne remettent pas en question ma famille et moi; mais nous y avons une importance secondaire. Tous ces événements montrent comment l'Occident fait son entrée dans cette société et en même temps, ils révèlent comme les réactions premières devant cette culture occidentale étaient ridicules. Je connais bien cette classe et cette société, et si je voulais parler sur une autre classe, je mentirais. Mais en même temps, je ne tiens pas tellement à cette classe parce que je m'en moque beaucoup. [...] Je souhaiterais que l'ensemble de ces histoires soient considérées comme un document historique qui montre l'histoire sociale d'une époque.*"[3]

Cinq ans plus tard, Goli Taraghi écrit une courte œuvre versifiée *Daryâ pari kâkol zari*, mais peu après sa publication, ce livre est retiré de la vente. Elle publie ensuite en 2000 (1379), un autre recueil de nouvelles intitulé *Ailleurs*.

En 2002 (1382), elle publie un autre livre intitulé *Deux mondes*. Le recueil commence avec l'entrée de l'auteur dans la clinique psychiatrique et finit par sa sortie. Entre ses deux histoires, intitulées "Premier jour" et "Dernier jour", on

retrouve les souvenirs de Taraghi sous forme de nouvelles reliées entre elles.

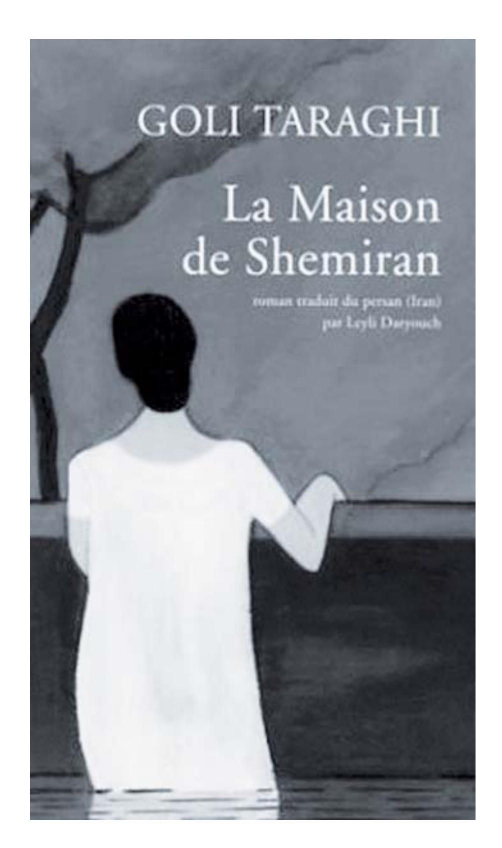
Selon Taraghi, "Deux mondes *signifie deux manières d'existence, deux façons de voir, la naissance et la mort, le futur et le passé, ici et là, aller et revenir.*"[4] Dans l'introduction du livre, on lit: "*Les nouvelles de ce recueil constituent en quelque sorte la suite de certaines histoires de Souvenirs Dispersés (Khâterât-e parakandeh). Les histoires "Le Bus de Shemirân" (Autobus-e Shemirân), "La maison de la grand-mère" (Khâneh mâdar bozorg) et "Jeune Amie" (Doust-e kuchak) qui sont apparues dans Les Souvenirs dispersés font parties de ce recueil. L'histoire "Père" qui est publiée dans ce même ouvrage me semblait trop courte et incomplète. Je l'ai réécrite et l'ai remise dans ce recueil. J'espère qu'un jour dans l'avenir, toutes ces histoires qui constituent un ensemble continu des souvenirs d'une époque, seront publiées dans un seul livre parce qu'elles peuvent être considérées comme les chapitres d'un roman.*"[5]

Comme on les a déjà mentionnés, l'exil et le voyage sont parmi des thèmes de prédilection de Taraghi, et on peut bien les retrouver dans la majorité de son œuvre. "*La philosophie du voyage et de l'exil a trouvé une place particulière dans ma pensée et mes écrits. Le voyage au sens d'un exil d'une région à un autre pays recoupe un voyage intérieur qui signifie le passage d'un espace de l'existence à un autre espace plus sublime.*"[6]

Comme on le voit, l'exil chez Taraghi ne signifie pas un simple voyage géographique mais il couvre un champ beaucoup plus vaste: "*Par le mot exil, je veux dire le vrai exil, l'exil par rapport à soi. Les frontières géographiques ne déterminent pas cet exil. On pourrait se sentir étranger, plus que jamais, dans notre propre pays, tribu ou maison. [...] La question est la suivante: comment et sous quelles conditions l'homme s'approche de sa propre vérité [...], comment et où ses capacités potentielles et cachées s'épanouissent. Chez moi, l'homme n'est pas seulement un être historique qui prend forme et évolue dans une société ou région particulière; je ne veux pas ignorer les conditions sociales et économiques mais je ne donne pas la priorité absolue à l'Histoire et aux phénomènes sociaux. D'un côté, j'ai un regard un peu mystique sur ce fait et de l'autre côté, je dois avouer que je suis une disciple de Jung, et ces deux points de vue ont joué un grand rôle dans ma façon de penser.*"[7]

Comme on l'a vu, les livres de Taraghi sont davantage des recueils de nouvelles que des romans. Bien que dans son roman

Par le mot exil, je veux dire le vrai exil, l'exil par rapport à soi. Les frontières géographiques ne déterminent pas cet exil. On pourrait se sentir étranger, plus que jamais, dans notre propre pays, tribu ou maison.



"Je considère la langue comme l'élément le plus important. Mais une langue silencieuse et modeste, sans prétention. Je suis l'ennemie d'une prose tape à l'œil, avec mille ornements artificiels et mille détours et sous entendus. Qu'a donc fait le pauvre lecteur pour se voir infliger cela?"



Sommeil d'hiver, elle montre également ses talents de romancière, elle préfère néanmoins s'exprimer au travers d'histoires courtes.

"*Je rature, réécris de nouveau. Je change plusieurs fois ce que j'ai écrit et je cherche les mots qui me plaisent. J'ai horreur du verbiage. J'ai peur que le lecteur s'ennuie. [...] Bref, écrire est un travail vraiment difficile pour moi. [...] Ecrire un roman en plusieurs volumes est hors de ma pensée et de ma capacité physique. Ma prose est serrée et poétique, c'est pourquoi la nouvelle est ma forme idéale.*"[8]

Je change plusieurs fois ce que j'ai écrit et je cherche les mots qui me plaisent. J'ai horreur du verbiage. J'ai peur que le lecteur s'ennuie. Bref, écrire est un travail vraiment difficile pour moi. Ecrire un roman en plusieurs volumes est hors de ma pensée et de ma capacité physique. Ma prose est serrée et poétique, c'est pourquoi la nouvelle est ma forme idéale.

Selon des critiques, Taraghi a une prose simple et coulante qui s'est perfectionnée au cours du temps, d'une œuvre à l'autre. Elle est elle-même contre une prose difficile, truffée d'ornements langagiers artificiels qui rendent le livre difficile à comprendre.

"*Je considère la langue comme l'élément le plus important. Mais une langue silencieuse et modeste, sans prétention. Je suis l'ennemie d'une prose tape à l'œil, avec mille ornements artificiels et mille détours et sous entendus. Qu'a donc fait le pauvre lecteur pour se voir infliger cela?*"

" *Aucun lecteur n'est obligé de lire un texte très difficile. Lire un livre n'est pas résoudre des mots croisés. C'est pourquoi, je pense que la prose doit être simple et douce. [...] Cette prose doit être, simple à aborder, tel un habit que l'on revêtirait, et non comme une montagne que le lecteur devrait constamment gravir et redescendre.*"[9]

Une autre caractéristique de sa prose est qu'elle sait très bien comment utiliser les mots familiers et les mots littéraires les uns à côté des autres de manière à produire des effets agréables et nouveaux. Et pour renforcer davantage le pouvoir et la vivacité de son texte, elle recourt constamment à l'ironie. En lisant certains de ses ouvrages, on sent qu'elle se moque de ses personnages; un peu à la manière de Flaubert ou de Proust.

"*L'ironie permet de casser les limites de la langue, de faire fondre les grands mots philosophiques. C'est l'ironie qui rend une langue moderne. Selon moi, si on exprime une tragédie par la tristesse, le soupir et le gémissement, cela deviendra une déclamation des histoires des martyrs* (rowzekhâni). *Mais si on l'évoque avec la simplicité et l'humour, elle devient plus forte et profonde. Je suis éprise d'une langue qui a de l'âme et du corps, de l'âme et des trippes. De temps en temps, on écrit avec ses trippes, avec ses dents et parfois, avec des murmures*

du monde imaginaire."[10]

La plupart des histoires de Goli Taraghi sont disponibles en français. Parmi ses livres les plus récemment publiés en France, on peut nommer *La Maison de Shemiran*, traduit par Leyli Dâryoush, paru chez Actes Sud, en 2003 et *Les Trois Bonnes*, un recueil qui comprend les nouvelles "La Domestique" (Khedmatkâr), paru dans *Souvenirs dispersés*, ainsi que "Anarbânou et ses fils" et "Le Grand voyage d'Amineh", paru dans *Ailleurs*. Ce livre est traduit du persan par Bernadette Salesse, et est paru également chez Actes Sud en 2004. ■

ERRATA: Dans la première partie de l'article publiée dans le numéro précédent, nous avions évoqué à la fin de l'article que Goli Taraghi n'avait rien écrit après son départ en France; en réalité, elle n'a rien écrit pendant plusieurs années, mais a publié de nouveau plusieurs ouvrages par la suite. Nous nous excusons auprès de l'auteur et de nos lecteurs pour cette erreur commise lors de la correction.

---

1. Fani, Kâmrân; Dehbâshi, Ali, *Goftegou bâ Goli Taraghi* (Entretien avec Goli Taraghi), revue *Bokhârâ*, No.19, 1380 (2001), p.45.
2. Ibid, pp.45-46.
3. Daghighi, Mojdeh, *Nasr bâyad mesl-e lebâs be tan-e khânandeh beravad*, *Mâhnâmeh Zanân* (Revue mensuelle des femmes), No.76, 1380 (2001), pp.31-32.
4. Yazdânikhorram, Mehdi, *Amniat-e beheshti-e bâgh-e Shemirân* (La sécurité paradisiaque du jardin de Shemirân), *Shargh*, 8 Shahrivar 1382 (2004), p.12.
5. Taraghi, Goli, *Do donyâ* (Deux mondes), Niloufar, 1ère édition, 1381 (2002), p.7.
6. Mohammadi, Sâyer, *Mâ adabiât-e modern-e jahâni nadârim* (Nous n'avons pas de littérature moderne mondiale), *Iran*, Septième année, N°.1942, 1380 (2001), p. 12.
7. Rohâni, Omid, "*Ma hamishe khâredj az târikh boude im*" (Nous avons toujours été hors de l'Histoire), revue mensuelle *Adineh*, no57-58, 1371 (1992), p.51.
8. Azarm, Mohsen; Afshang, Maryam, "Ghesseh âb-e ravân ast na shen-e zir-e zabân" (L'histoire est l'eau coulante et non le sable sous la langue), *Hamshahri*, Shahrivar 1380 (2001), p. 46.
9. Op. cit., Daghighi, Mojdeh, *Nasr bâyad mesl-e lebâs be tan-e khânandeh beravad*, p.32.
10. Op.cit. Azarm, Mohsen; Afshang, Maryam, "Ghesseh âb-e ravân ast na shen-e zir-e zabân" (L'histoire est l'eau coulante et non le sable sous la langue), p.46.

Bibliographie

Ouvrages :
- Taraghi, Goli, *Do donyâ* (Deux mondes), Niloufar, 1e édition, 1381 (2002).
-Taraghi, Goli, *Khâterehât-e Parakande*h (Les Souvenirs Dispersés), Niloufar, 5e édition, 1383 (2004).
-Taraghi, Goli, *Jâ-yi digar* (Ailleurs), Niloufar, 4e édition, 1384 (2005).
- Dehbâshi, Ali; Karimi, Mehdi, *Goli Taraghi, Naghd va baresi-e âthâr* (Critique des œuvres), Ghatreh, 1383 (2004).

Entretiens avec Goli Taraghi:
- Azarm, Mohsen; Afshang, Maryam, "Ghesseh âb-e ravân ast na shen-e zir-e zabân" (L'histoire est l'eau coulante et non le sable sous la langue), *Hamshahri*, Shahrivar 1380 (2001).
- Fâni, Kâmrân; Dehbâshi, Ali, *Goftegou bâ Goli Taraghi* (Entretien avec Goli Taraghi), revue *Bokhârâ*, No.19, 1380 (2001).
- Daghighi, Mojdeh, *Nasr bâyad mesl-e lebâs be tan-e khânandeh beravad*, Mâhnâmeh Zanân (Revue mensuelle des femmes), No.76, 1380 (2001).
- Mohammadi, Sâyer, *Mâ adabiât-e modern-e jahâni nadârim* (Nous n'avons pas de littérature moderne mondiale), Iran, Septième année, No.1942, 1380 (2001).
- Rohâni, Omid, "Ma hamishe khâredj az târikh boude im" (Nous avons toujours été hors de l'Histoire), revue mensuelle *Adineh*, n° 57-58, 1371 (1992).
-Yazdânikhorram, Mehdi, *Amniat-e beheshti-e bâgh-e Shemirân* (La sécurité paradisiaque du jardin de Shemirân), *Shargh*, 8 Shahrivar 1382 (2003).



Journal de Téhéran
11 Azar 1316
2 Décembre 1937

La politique commerciale de l'Iran
(500 av. J.-C. - 1500 ap. J.-C.)
3ème partie

A. FAROUGHI

... Cependant, quelque éphémère que fut la durée de cet essai, il mérite d'être mentionné car après la conquête de l'Asie Mineure et de l'Egypte par les Turcs (1517) et l'interruption de tout trafic avec l'Orient, c'est à cette route que penseront le Pape et les Européens pour atteindre l'Asie.

Ce déplacement du commerce au sud du Caucase après la conquête des Seldjoukides (en 1049) favorisa la fortune d'Erkeroum. Cette ville prendra donc jusqu'à la prise de Constantinople une place importante dans le commerce entre l'Orient et l'Occident. Toutes les transactions commerciales qui se faisaient sous la domination grecque au Xe siècle par la ville de Garin devenu Theodosiopolis, seront transférées désormais à la ville de "Arz". Les marchands Vénitiens et Génois qui auparavant fréquentaient, à la suite des gens de Bari, les marchés grecs, devront pour se procurer les marchandises d'Orient, venir, à partir de cette époque, les chercher en Asie Mineure turque. La puissance des Seldjoukides était telle que l'empereur Constantin Monomaque, en vue d'obtenir la grâce de Toghrol Beg bâtit en 1049-1050 une mosquée à Constantinople et fournit à ses frais tous les objets du culte mahométan.[1]

Du côté de l'Occident, les mesures de faveur dont bénéficiaient les Vénitiens sous Charlemagne et les empereurs byzantins augmentèrent la puissance de la seigneurie à tel point que profitant des relations

amicales établies entre ces souverains et les califes de Bagdad, elle monopolisa tout le commerce de la Méditerranée orientale.

La puissance commerciale de Venise s'affirma davantage à partir du jour où les croisés prirent pied en Syrie. Jérusalem devint non seulement un lieu de pèlerinage, mais aussi un rendez-vous du commerce; toutefois, le marché le plus important était celui de Saint-Jean-d'Acre. Avec les croisades, la Syrie était devenue "ce qu'elle avait été au temps des Phéniciens et des Séleucides: la façade naturelle de l'Orient du côté de l'Europe".[2]

Les bateaux vénitiens, génois et pisans allèrent chercher à Beyrouth et à Saint-Jean-d'Acre les marchandises de l'Inde et de 1'Orient. C'est là, en effet, qu'aboutissait la route suivie par les caravanes de la Perse, transportant les marchandises de l'Extrême Orient par voie terrestre. C'est par là aussi qu'arrivaient la soie de Tabaristan et des provinces caspiennes, ainsi que les objets fabriqués à Merv, Samarkand, Neychabour, Ragha et Tauris.

En effet, les provinces orientales de l'Iran étaient à cette époque sous la domination des rois de Khârazm qui contrôlaient tout le trafic avec l'Extrême Orient. D'autre part les Tatars, devenus les maîtres de la Chine et de tout le Centre de l'Asie, avaient poussé la limite de leurs possessions jusqu'à la frontière de la Perse.

Ils songèrent donc à demander à ce pays, tout comme les Soghdiens, leurs prédécesseurs, l'avaient fait, la franchise douanière pour leurs marchandises et un traitement favorable pour les marchands.

Mais les rois de Khârazm, qui n'avaient aucun intérêt à favoriser ces Tatars, refusèrent tout compromis et par une politique insensée, déchaînèrent sur l'Iran les hordes Mongoles et cela en un temps où les relations avec Bagdad étaient troublées et où la caisse de l'Etat était vide: les impôts étaient eux mêmes relevés un an à l'avance.

On a souvent comparé cette conquête mongole à l'irruption des Huns en Europe, donc comme une émigration en groupe, sans ordre et sans aucun dessein fixe. Ceci est contraire à la vérité historique. L'invasion de la Perse par les Mongols avait une origine économique et elle avait pour but la destruction des centres industriels et vitaux de ce pays.

Si par la suite, les Mongols pensèrent à subjuguer l'Iran, cela est une autre histoire.

Leur premier objectif fut d'abaisser la Perse du rang de producteur à celui d'intermédiaire.

La nature des troupes mongoles, leur nombre, leur équipement et surtout la direction qu'elles choisirent, explique suffisamment le rôle qu'elles durent jouer dans cette destruction. Les 20 000 cavaliers de Djébé et de Subotaï commencèrent leurs attaques par les rivages caspiens - producteurs de la soie - pour passer en Azerbaïdjan, en Arménie et en Europe; non sans avoir détruit sur leur passage les villes de Rey (petite banlieue de Téhéran, près de la cimenterie) et de Tabriz. Cette dernière ville échappa néanmoins à la destruction systématique grâce à une soumission volontaire.

Le Khorassan à son tour subit les attaques des fils de Gengis-Khan; les grandes villes de Hérat, Neychabour et Merv furent rasées, et rien que dans cette dernière ville plus d'un million de personnes fut massacré.[3]

L'intermédiaire gênant étant supprimé, la route de l'Europe vers l'Extrême-Orient fut ouverte au commerce; cependant dans leur furie primitive, les Mongols accumulèrent tant de ruines qu'il fallut attendre le règne de Ghazan pour rétablir ce trafic de façon régulière.

Périodes Mongoles

Les hordes mongoles qui avaient dévasté tout l'Ouest de l'Iran épargnèrent par miracle l'empire des califes qui, pris entre les croisés et les Mongols, fut à deux doigts de sa perte. La ville de Bagdad pourra pendant quelques années encore rester le plus grand centre de l'activité islamique et le marché le plus fréquenté du commerce des Indes. Elle conservera son rôle d'intermédiaire même après sa conquête (1258) par Holagou et malgré tous les changements qui s'opérèrent dans le golfe Persique, elle ne cessera de prospérer après l'arrivée des Portugais en Inde. En effet, au cours du XIIe siècle, il s'était formé peu à peu dans le golfe Persique quelques principautés indépendantes vivant du commerce avec les Indes. Deux de ces petits Etats doivent retenir notre attention. Ce sont les royaumes de Kich, et de Hormuz.

Kich ayant son siège dans l'île du même nom s'étendait sur une bande étroite sur le littoral du Fars et possédait l'île de Bahrein, célèbre pour ses pêcheries de perles. Hormuz, plus petit mais plus prospère, s'étendait sur les bords de la rivière Minab sur laquelle se trouvait sa capitale Hormuz et possédait en outre une étroite partie des côtes du Lar. Il envoyait chaque année aux Indes des quantités de chevaux et grâce à la proximité de Kerman, pays producteur de l'indigo, il était devenu le marché le plus important pour cette matière.[4]

Le sultanat de Kich, après avoir été conquis en 1229 par Abou-Bakr Sa'd Ibn Zangui qui gouvernait la province du Fars au nom des Mongols, devint le principal "mouillage des vaisseaux arrivant des Indes"[5] et le marché le plus important du golfe Persique.

Après la mort d'Abou Bakr, ses successeurs tâchèrent de conserver par tous les moyens la prospérité que l'île de Kich avait acquise. Sous Djamaleddin (Cheikh-ol Islam) qui gouverna de 1296 à 1306 les provinces de Fars et d l'Irak[6], une flotte de Kich surveillant les passages des navires dans le golfe Persique obligeait tous les navires d'y faire escale soit en allant vers l'Inde soit au retour de ce pays.[7] Peu à peu Sirâf fut abandonné au profit de Kich qui devint le principal intermédiaire des épices des Indes et du soufre de Perse qu'on exportait vers la Chine, où "cet article atteignait au XIIIe siècle des cours très élevés".[8]

A l'époque de sa prospérité, sous Abou Bakr, la province de Fars expédiait annuellement aux Indes plus de 10 000 chevaux.[9] Un traité conclu entre Djamaleddin et Soundra Pandi, roi de Malabar, stipulait que le premier fournirait annuellement 1 400 chevaux arabes de Kich et 10 000 chevaux des autres îles dépendantes du Fars; le second s'engageait à les prendre au prix de 220 dinars or par tête et payer la valeur de chaque bête morte pendant la traversée.[10]

Mais un fait nouveau se produisit au commencement du XIVe siècle. L'armée de Kotlogh Beig[11] qui ravagea au cours de l'année 1300 le Sud et le Sud-Est de la Perse, obligea Bahadin, roi de Hormuz, à fuir devant elle et à se réfugier avec ses sujets[12] dans île de Qechm. L'année suivante, Bahadin demandait au royaume de Kich de lui laisser l'île de Gerum qui appartenait à ce royaume. On la lui accorda grâce à l'influence d'un certain Cheikh Ismaïl, "religieux vénéré par tout le monde" qui faisait chaque année dans le Golfe une tournée de collecte pour les indigents.[13] Les Hormuziens purent donc s'établir dans l'île de Gerum qui fut désormais, appelée Hormuz. Cependant la situation géographique de Hormuz placé à l'entrée

même du golfe Persique d'une part et les taxes relativement basses que les marchands payaient dans cette île firent d'Hormuz l'escale préférée de tous les navigateurs. Bientôt, du fait que le marché de Kich était menacé d'être abandonné au profit de celui de Hormuz, une lutte s'ensuivit entre les deux puissances rivales: Hormuz en sortit vainqueur (vers l'an 1330). Depuis cette date, ce royaume s'agrandit considérablement "jusqu'au temps où les Portugais lui firent la guerre et le rendirent en 1508 tributaire de la couronne du Portugal "alors Gerum commença à diminuer à cause des violences que les officiers faisaient au peuple."[14]

Donc à cette époque, tout le trafic de l'Orient passe entre les mains des gens de Hormuz et ce furent des vaisseaux de cette île qui transportèrent les marchandises des Indes en Mésopotamie et jusqu'en Egypte où les Vénitiens venaient les chercher. Le tribut annuel que les rois de Hormuz payaient au Khan de Lar assurait aux commerçants qui se rendaient à Hormuz le libre passage de cette province. Et les marchands du Fars, de Kerman et de Sultanieh, tant Persans que Vénitiens et Génois, n'hésitèrent pas, y trouvant toute facilité pour leur commerce, à visiter régulièrement cette île; et nombreux furent les étrangers qui s'y établirent de façon permanente.

La destruction des Etats Croisés du Levant, la prise de Bagdad par les Mongols, l'établissement des Turcs à Constantinople, n'influèrent pas sur cet ensemble et le commerce maritime continua comme avant.

Il n'en fut pas de même du trafic continental. Nous avons vu que l'invasion de la Perse par les Mongols avait été principalement provoquée par les taxes exagérées que les Persans jaloux de leur industrie imposaient aux marchands asiatiques trafiquant dans ce pays. Les Mongols, par la force des choses, en étaient arrivés à pratiquer une politique de liberté commerciale, et en vue d'attirer les commerçants étrangers, menaient une politique de tolérance religieuse. Cette politique, qui visait les Européens, était très habile surtout à cette époque où les marchands eux-mêmes ne jouissaient d'aucune sécurité personnelle. Les Mongols favorisèrent particulièrement les marchands chrétiens. Le résultat de cette politique ne tarda pas à se manifester.

Les Papes eux-mêmes qui prêchaient la Croisade contre les Mongols changèrent bientôt d'avis et songèrent à faire de ces "sauvages" des hommes civilisés. Innocent IV envoya des missionnaires à la fois vers Batou qui campait sur la Volga, et vers Batchou qui commandait en Perse et en Arménie. Il choisit pour la première ambassade trois frères franciscains, Laurent de Portugal, Jean de Pian-Carpin et Benoit.

La mission de Perse était formée de quatre frères prêcheurs: Ascelin, Simon de St. Quentin, Alexandre et Albert, auxquels se joignirent en route Guichard de Crémone et André de Longjumel.[15] Les deux lettres du Pape dont ils étaient porteurs sont datées de Lyon, 5 Mars 1245.[16]

Les ambassadeurs qui se rendaient auprès de Batou arrivèrent le jour de Pâques 1246[17] à son camp et furent reçus quatre mois après par le Grand Khan à Karekorum lors de l'assemblée d'empire de novembre 1247.

Les présents qu'ils avaient apportés au Khan étaient si "mesquins, qu'il en secoua la tête et éclata de rire".[18] Dans la lettre que le St. Père écrivait au Khan, il condamnait d'abord en termes sévères la conduite des Mongols en Europe et les menaçait en cas de récidive de la colère du ciel; puis il demandait au Khan d'une façon brève mais précise de se laisser baptiser.[19]

Dans une autre lettre le Pape demanda au Khan de lui faire savoir la cause qui animait les Mongols à détruire les autres nations.[20] Gouyouk répondit que "Dieu avait réservé aux Mongols la tâche de dresser les peuples désobéissants de la terre", et qu'en ce qui concernait "le baptême, il n'était pas encore du tout certain, que lui, Gouyouk ne soit pas déjà un chrétien". II serait donc préférable que le Pape vînt à Karakorum s'en assurer en personne.[21] Cette première mission n'obtint donc aucun résultat et les moines furent renvoyés chargés de lettres pour le Souverain Pontife.

Mais lorsque Saint-Louis arriva à l'île de Chypre, il lui vint des ambassadeurs d'Itchi Khataï, commandeur Mongol de la Perse, pour lui demander de conclure une alliance. Le principal ambassadeur était David qu'André Longjumel avait vu chez les Tatares.[22] Saint-Louis envoya à son tour André Longjumel, Jean de Carcassonne et frère Guillaume qui partirent de Nicosie le 27 janvier 1248 et arrivèrent à Karakorum au commencement de 1249. Ils présentèrent au Khan la chapelle d'écarlate et le morceau de la Vraie Croix que Saint Louis lui avait envoyés. Le Khan démentit l'ambassade envoyée à Chypre par Itchi Khataï, leur remit une lettre dans laquelle il sommait Saint Louis de se soumettre et terminait sa lettre par une menace d'invasion: "Et si tu ne le fais pas, nous destruirons toy et ta gent, comme nous avons fait ceulz que nous avons devant nommez."[23]

Saint-Louis décida cependant d'envoyer une autre ambassade. Guillaume de Rubruquis, moine flamand, et Barthélémey de Crémone partirent de Constantinople le 7 mai 1253. Ils arrivèrent à Karakorum le 21 décembre de la même année. Les ambassadeurs furent reçus par Meunké entouré de ses femmes et des grands de sa Cour. Rubriquis obtint l'autorisation de dire une messe dans l'église nestorienne de la Capitale, mais on lui refusa la permission d'y établir une mission catholique et il dût rebrousser chemin après deux mois de séjour dans la ville de Karakorum.[24]

Mais si ces ouvertures ne donnèrent pas le résultat espéré elles n'en servirent pas moins pour cela à favoriser le commerce intercontinental. Déjà Karakorum abritait un certain nombre de commerçants d'inventeurs et d'aventuriers de tous pays. Rubriquis nous cite un certain Boucher, orfèvre parisien, qui travaillait pour le Khan et avait déjà touché de lui 5000 pièces d'argent, en récompense pour lui avoir fabriqué une grande coupe à vin.

Cependant, les souverains Tatars durent sortir peu à peu de leur neutralité à l'égard des différentes religions de leur grand empire. Bagdad fut pris en 1283 et le califat détruit. Mais quand l'armée mongole, grossie peut être d'un contingent arménien, voulu envahir l'Egypte, elle fut détruite par les Mamelouks qui étendirent leurs possessions jusqu'en Syrie (1260).

Les rois d'Arménie travaillèrent de part et d'autre à un rapprochement des Mongols avec l'Europe. Holagou avait demandé peu de temps avant sa mort une fille de l'Empereur Michel, Paléologue et on lui avait destiné Marie, née hors mariage, et dont la mère était de la famille Dipovatatsi. Euthymius, patriarche grec d'Antioche[25] fut chargé de la conduire en Perse. Mais Holagou mourut avant l'arrivée de la princesse, et celle-ci devint la femme d'Abaga qui était investi du royaume de la Perse. Les insistances répétées de sa femme d'une part et d'autre part l'intelligence qui régnait entre le sultan d'Egypte et les Khans Kaptchsk, nouvellement insurgés contre les Mongols, obligèrent Abaga à chercher l'appui des Francs. Il écrivit donc en 1267 une lettre au Pape dans laquelle il

manifestait "son intention d'aller avec son beau père au secours des chrétiens et demandait au Pape de lui indiquer la route que les rois d'Occident allaient suivre"[26]. Après avoir répondu à sa lettre, Clément VI expédia des ambassadeurs qui vinrent en 1269 trouver à Valence, Jaques roi d'Aragon. Celui-ci répondit favorablement à leurs avances, équipa une flotte et se dirigea vers la Terre Sainte; cependant, l'expédition échoua à cause d'une tempête. Une nouvelle ambassade d'Abaga, composée de 13 membres, visita quelques années plus tard les cours de France, d'Angleterre, de Sicile et d'Aragon. Elle se trouvait à Lyon au moment du Concile de 1274. Les ambassadeurs mongols furent même admis à la 4ème session (6 juillet) et à la session suivante (16 juillet).

Il serait trop long de citer ici toutes les ambassades auxquelles ces négociations donnèrent naissance. Contentons-nous de dire que malgré leur fréquence, aucun résultat positif ne fut atteint et Abaga dut finalement faire la guerre aux Egyptiens avec le seul concours du roi d'Arménie.

Son frère et successeur Ahmad (Tokadour) fit bien des avances aux musulmans et créa des difficultés aux chrétiens, mais son règne ne fut que de courte durée et ses successeurs, reprenant leur politique traditionnelle, s'appuyèrent sur l'Europe chrétienne.

A peine arrivé au pouvoir, Argoun écrivit une lettre au Pape Honoré IV dans laquelle, rappelant l'amitié existante entre les chrétiens de l'Europe et les Mongols de Perse, il se déclare prêt à leur accorder "tous les avantages dont ils jouissaient auparavant ". Parmi ses ambassadeurs, retenons le nom de Buscarello de Ghisolfi, citoyen génois, qui visita successivement, Rome, Paris et Londres. C'est lui qui remit en 1289 à Philippe le Bel la fameuse lettre écrite en langue mongole et en alphabet ouïgours, conservée dans les archives de France et dont Abel Rémusat a donné une traduction.[27] Dans cette lettre, Argoun annonce au roi de France que les troupes mongoles ont déjà remporté plusieurs victoires sur les Egyptiens et avec l'aide de Dieu, il se prépare à attaquer de nouveau ce royaume dans l'année du Léopard (1290) au 11ème mois et que le 15e de la première lune du printemps suivant, il se trouvera dans la plaine de Damas.[28] ■

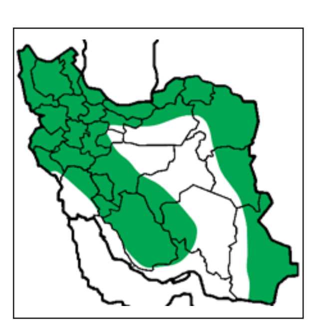
A suivre...

---

1. *Aboul fada*. Trad. Reinaud.
2. Grousset, *Hist. de l'Asie*, T. I. p.226.
3. Joachim Barkhausen, *L'Empire jaune de Gengis-Khan.*
4. Edrissi
5. Yaqout
6. Hammer
7. Marco Polo
8. D'après un passage du poète Sa'adi
9. Hammer, T.1, page 204
10. Rachid ed-Dine
11. D'Ohsson, *Hist.des Mongols*.
12. *Teixeira Relations*, trad.de Cotolendi
13. *Teixeira*, op. cit.
14. Idem.
15. Abel Rémusat, *Méd. De l'Ac. des Ins. et Belles Let*. T. VI, p.406
16. Idem, p.420
17. Abel Rémusat.
18. Barkhausen, op.cit. p.207
19. Idem, 208
20. Abel Rémusat, *Mém.*, Cit. p.421
21. Barkhausen, p.228
22. Abel Remusat
23. Joinville ed. Du Louvre, p.102
24. Barkhausen, op.cit. p.214
25. Aboul Faradj.
26. Abel Rémusat, *Mém. De l'Acad. des Ins. et B L*, T.VII, p.339
27. Abel Rémusat, *Mém.* Ac. Et B L, T.VII.
28. Op.cit.

Mortéza JOHARI





Noyer royal

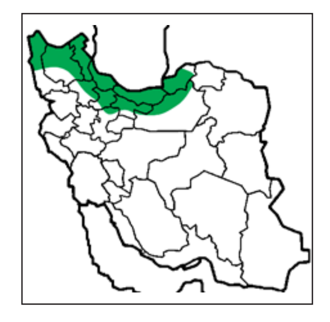
Nom scientifique: *Juglans regia*
Nom persan: Derakht-e Guerdou

Cette arbre feuillu (ou décidus) mesure de 5 à 35 m. Son tronc brun clair à l'écorce grisâtre et aux crevasses profondes a un diamètre moyen de 2 m. Ses feuilles ovales, glabres et aux bords dentelés mesurent de 20 à 25 cm de long. De couleur violette, elles tendent à prendre des teintes brunes et à devenir vert brillant lorsqu'elles atteignent leur maturité. Sa fleur est unisexuée, et la pollinisation se réalise par le vent. La saison de floraison s'étend de mai à juin. Son fruit est une drupe sphérique; la noix, d'abord verte pour devenir brune, est relativement mince et lisse avec quelques sillons peu profonds. La chair est blanc crème ou brun clair, et a une saveur douce. Elle mûrit en automne. L'arbre préfère la lumière ainsi qu'un sol bien drainé, à la fois sableux et argileux. Il pousse à une altitude de 1000 à 2000 m. On le trouve en Iran dans toute les régions montagneuses comme les montagnes de Zagros et d'Elbourz, ou encore dans les provinces de Téhéran, Qazvin, Semnân, Mâzandarân, Guilân, Azerbaïdjan de l'Ouest et de l'Est, Zanjân, Ardebil, Kurdistan, Kermânshâh, Lorestân, Ispahan, etc. Cet arbre est également cultivé par l'homme dans les autres régions iraniennes. ■

Couleuvre à collier

Nom scientifique: *Natrix natrix*
Nom persan: Mâr-e Abi





Cette couleuvre aux pupilles rondes et aux couleurs gris foncées, noirâtres ou vertes foncées, se distingue de par les grosses taches claires présentes sur sa tête. Certains spécimens ont deux traits blancs tout au long du corps tandis que d'autres sont noir uni. La surface de l'abdomen est blanche avec des petites taches. Cette couleuvre est diurne et vit dans les régions forestières et humides, au bord des marais, rivières et étangs. La période de reproduction se déroule pendant le printemps, et plus particulièrement fin avril. En général, après deux semaines, elle pond de 8 à 40 œufs, souvent sous des pierres, feuilles, mousses et souches. Les œufs éclosent au bout d'environ 10 semaines. La couleuvre à collier se nourrit de grenouilles et crapauds, et aussi parfois de poissons. Elle hiberne à la saison froide sous les pierres, les troncs des arbres ou dans les cavités des rongeurs. C'est une couleuvre non venimeuse et presque totalement inoffensive, ne mordant que très rarement. Elle se défend par les glandes anales qui sécrètent un liquide à l'odeur très forte et désagréable, et parfois en feignant d'être morte. Elle sait également nager et on peut parfois la trouver dans l'eau douce. Elle mesure de 90 à 120 cm, et près de 18 cm à la naissance. On trouve la couleuvre à collier dans les régions humides d'Iran, et plus particulièrement dans les provinces de Mâzandarân, Guilân, Golestân mais également dans les provinces de Téhéran, Qazvin, Markazi, Semnân, Zanjân, Ardebil, ainsi que d'Azerbaïdjan de l'Ouest et de l'Est. ■

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- « رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner hors de l'Iran

LA REVUE DE TEHERAN

Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ **PRENOM** ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

CODE POSTAL ____________ **VILLE/PAYS** ____________

TELEPHONE ____________ **E-MAIL** ____________

☐ **1 an** **50 Euros**

☐ **6 mois** **30 Euros**

Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
N°: **00051827195**
Banque:**30003**
Guichet: **01475**
CLE RIB: **43**
Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
Identification Internationale (IBAN)
IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**

Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**

Règlement possible en France et dans tous les pays du monde



دوره‌های سال اول، دوم و سوم مجلهٔ تهران شامل
سی و شش شماره در سه مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.

L'édition reliée des trente-six premiers numéros de la Revue de TEHERAN est désormais disponible en trois volumes pour la somme de 10 000 tomans l'unité au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante: Avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

- ☐ یک ساله ۱۸۰/۰۰۰ ریال
- ☐ شش ماهه ۹۰/۰۰۰ ریال
- ☐ **1 an 18 000 tomans**
- ☐ **6 mois 9 000 tomans**

Nom de la société (*Facultatif*) مؤسسه ____________

Nom نام خانوادگی ____________ Prénom نام ____________

Adresse آدرس ____________

Boîte postale صندوق پستی ____________ Code postal کدپستی ____________

E-mail پست الکترونیکی ____________ Téléphone تلفن ____________

اشتراک از ایران برای خارج کشور

- ☐ شش ماهه ۲۵۰/۰۰۰ ریال
- ☐ یک ساله ۵۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

- ☐ **6 mois 25 000 tomans**
- ☐ **1 an 50 000 tomans**

Effectuez votre virement sur le compte :

Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement
dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت**،
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه **Revue de Téhéran** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول و سردبیر
محمد جواد محمدی

دبیری تحریریه
املی نُوواِگلیز
عارفه حجازی

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
فرزانه پورمظاهری
افسانه پورمظاهری
جمیله ضیاء
سمیرا فخاریان
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
آلیس بُمباردیه
مهناز رضائی
سعید کمالی دهقان
بابک ارشادی

گزارشگر در فرانسه
میرِی فِررا
اِلودی برنارد

تصحیح
بئاتریس ترهارد

طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

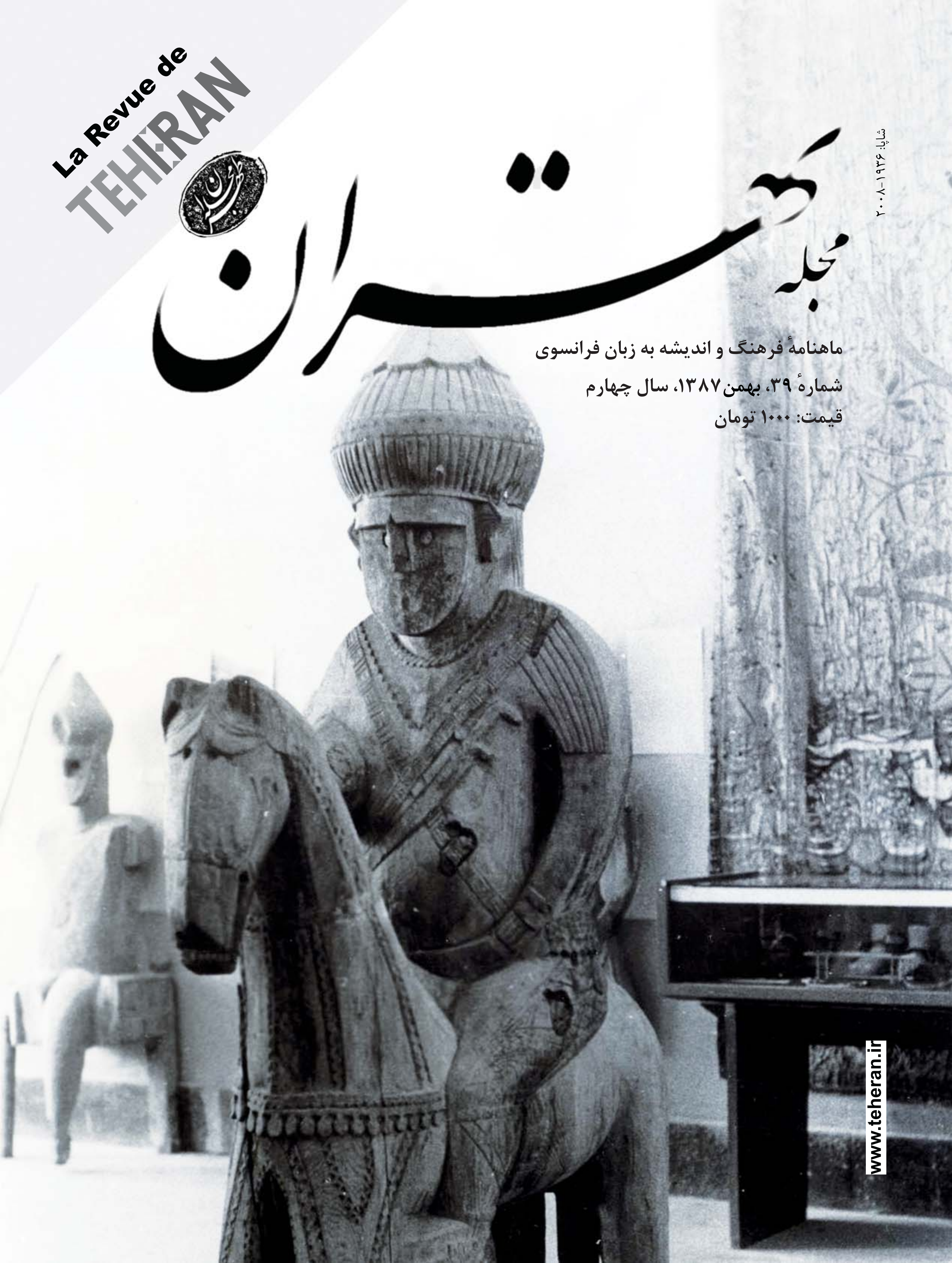
عکس
مرتضی جوهری

پایگاه اینترنتی
محمدامین یوسفی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰

چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:
Photo de 1969. Collection de Marie-France Weber, imposant cavalier, aux yeux incrustés de pierres blanches, sur sa monture. Peut-être un ancêtre-héros divinisé


La Revue de
TEHERAN
مجله تهران
شاپا: ۱۹۳۶-۲۰۰۸
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۳۹، بهمن ۱۳۸۷، سال چهارم
قیمت: ۱۰۰۰ تومان
www.teheran.ir